LLI

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
R. G. 18
SCAFFALE III
PLUTEO
N.° CATENA 1

PORTRAIT
DE
PHILIPPE II,
ROI D'ESPAGNE.

PORTRAIT

DE

PHILIPPE II,

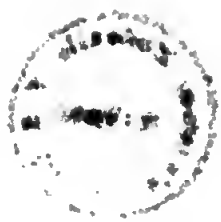
ROI D'ESPAGNE.

Bibliothèque Nationale
IMPRIMÉS
R - III

A AMSTERDAM.

---

1 7 8 5.



PRÉCIS
HISTORIQUE.

PHILIPPE II n'eſt plus que cendres; deux cents ans le ſéparent de l'inſtant où j'écris; ſa renommée aujourd'hui appartient à la juſtice des ſiecles. J'ai voulu peindre ſon deſpotiſme terrible & ſuperſtitieux, raſſembler les traits de cette phyſionomie cruelle qui fait horreur dans l'hiſtoire; j'ai voulu inſpirer aux autres l'indignation dont j'ai été pénétré moi-même. La conſcience dicte à l'écrivain ce qu'il doit faire; & le vulgaire, inſenſible aux grandes calamités qui ont peſé ſur l'eſpece humaine, ou n'en gardant qu'un trop foible ſouvenir, ne conçoit pas ce qui nous porte à frapper dans la tombe ces redoutables ennemis du genre humain.

Combien cette tête devenoit effrayante à meſure que je la conſidérois! Si l'on vit jadis un ſtatuaire tomber aux pieds du Ju-

piter que ſon ciſeau venoit de finir, je puis auſſi dire avoir reculé d'effroi devant l'image que j'avois tracée.

La plume vengereſſe de l'écrivain doit flétrir les méchans rois ; car c'eſt là honorer les bons. Tous paſſeront à leur tour ſous le burin véridique qui dénoncera à la poſtérité leurs attentats ou leurs heureuſes qualités. Les moindres traits de leur caractere ſeront amenés au grand jour ; ils ſeront livrés, de quelque voile qu'ils s'enveloppent, au jugement des hommes nés & à naître.

Depuis Tibere jamais tyran plus ſombre & plus cruel ne s'eſt aſſis ſur un trône ; c'eſt ſur un lac de ſang (& l'image ici n'eſt pas outrée) qu'il a fait voguer le vaiſſeau de l'égliſe romaine. D'accord avec l'Inquiſition, il protégea ſes fureurs en Flandre, en Eſpagne, & voulut la porter juſqu'en Amérique. Cruel par caractere & par principes, jamais la clémence & la pitié ne trouverent d'accès dans ſon cœur ; il s'aſſocia deux ames dignes de la ſienne : c'étoient le cardinal Granvelle & le duc d'Albe ; il leur confia toute

ſon autorité, parce que ces miniſtres étoient durs & impitoyables comme lui.

Il voulut joindre à ſon pouvoir, déjà ſi terrible, un gouvernement religieux, parce que celui-ci domine l'homme tout entier. De même que l'univers eſt ſoumis à l'autorité de Dieu, ainſi le deſpotiſme religieux prétend aſſervir le monde politique; alors tout rebelle eſt hérétique, & les hérétiques ſont toujours traités ſur le pied de rebelles. On eſt coupable envers le trône dès que l'on n'eſt plus croyant. La monarchie religieuſe eſt donc la plus dangereuſe de toutes; c'étoit celle que vouloit établir Philippe II. Il tenta de marier l'autorité ſpirituelle à l'autorité temporelle. (1) Point de

(1) Un jugement de l'Inquiſition d'Eſpagne décida que tous les peuples des Pays-Bas étoient apoſtats, & conſéquemment criminels de leſe-majeſté. Les comtes d'Egmont & de Horn furent exécutés. On étoit ſur-tout redevable au premier des victoires de Saint-Quentin & de Gravelines. Philippe II aſpirant à la couronne de Portugal, empêcha le cardinal Henri, grand-oncle du roi

deſpotiſme ſur la terre plus fier, plus atterrant; ajoutez que cette monſtrueuſe forme de gouvernement s'attribue encore une ſageſſe & une vertu particulieres.

Depuis quelques ſiecles le gouvernement eccléſiaſtique avoit pris pour modele l'ancienne forme de l'Empire Romain. Ces idées, ſoutenues de tout l'appareil de la religion, avoient les dehors les plus impoſans; elles enchaînoient de toutes parts les volontés, & les ſoumettoient à un ſeul culte; de là à une ſeule loi il n'y avoit qu'un pas. Pluſieurs princes voulurent donc réunir l'empire & le ſacerdoce, parce qu'ils devoient hériter par ce moyen de la puiſſance la plus étendue. Philippe II, ſurpaſſant en orgueil ſes prédéceſſeurs & ſes contemporains, n'accordoit

---

défunt, de ſe marier; agiſſant ſi bien en cour de Rome que les diſpenſes ne vinrent point. Après la mort du cardinal, Philippe II s'empara de cette couronne ſans coup férir. Ce perſécuteur obſtiné des conſciences renouvella les proſcriptions romaines, & des têtes illuſtres furent miſes à prix.

l'infaillibilité au pape que pour s'arroger à ſon tour les mêmes prérogatives, que pour commander avec la croix comme avec l'épée; lorſqu'il s'agiſſoit de ſes intérêts, il ne vouloit être contredit ni contrarié de perſonne; il falloit trembler dès qu'il prenoït ſon *crucifix* en main. Le pontife le plus intolérant parloit par la bouche du monarque le moins ſenſible.

Il en réſulta un eſprit de perſécution qui ſe changea en fanatiſme politique; il embraſſa à la fois & corrompit toutes les parties du gouvernement, qui fut alors dans la cruelle néceſſité de tout ſubordonner, de tout immoler aux idées religieuſes. Son principal but fut d'éloigner tout homme qui penſoit, de flétrir & de rendre ſuſpect tout ce qui reſpiroit l'eſprit de recherche. Comment tant de maux ſont-ils émanés d'une religion ayant un principe de bonté univerſelle?

Ce deſpotiſme honteux gâta la législation dans toutes ſes branches, la rendit à la fois atroce & minutieuſe. Le formel de la religion, ſemblable à une étiquette fatigante,

engendra, par ſes gênes perpétuelles, l'hypocriſie, ſource de tant de vices; les préjugés les plus cruels & les plus déraiſonnables s'accrûrent en raiſon inverſe des lumieres & de la liberté. Tel fut le déplorable ſort de l'Eſpagne; le fanatiſme y fut bâtir à ſon aiſe dans les vaſtes plaines de l'ignorance; les peuples furent abrutis: mais l'autorité n'y gagna point tout ce qu'elle comptoit y gagner; les hommes, ſous ce double joug, paſſent ordinairement d'une obéiſſance aveugle à une déſobéiſſance toute ſemblable. Philippe III fut obligé de reconnoître les Provinces-Unies pour état libre & indépendant. Il s'obligea de ne point gêner leur commerce dans les Indes ni dans l'Amérique.

Le monarque que je peins étoit roi d'Eſpagne, des Deux-Siciles, des Pays-Bas, maître de Tunis, d'Oran, des Canaries, & de quelques isles du cap Verd; des Philippines, des isles de la Sonde & d'une partie des Moluques; des empires du Mexique & du Pérou, de la Nouvelle-Eſpagne, du

Chili, & de preſque toutes les isles qui ſont entre les deux continens de l'Amérique & de l'Europe. Dieu de l'univers, quelle immenſité de pouvoir réunie dans la main d'un ſeul homme qui n'en méritoit plus le nom !

Tout auroit pu placer ce monarque audeſſus de tous ceux que le Ciel a chargés du gouvernement de la terre ; il auroit pu tourner cette force du côté de la véritable gloire : mais il n'en avoit pas la moindre idée. Pendant quarante-deux ans qu'il trama dans ſon cabinet l'aſſerviſſement de l'Europe, il ne donna point un ſeul jour au bonheur du monde ; toujours fourbe, toujours cruel, toujours ſuperſtitieux, il ne manqua jamais l'occaſion d'une petite ſévérité, ni celle d'une punition barbare.

Il médita la conquête de l'Angleterre, comme s'il eût eu horreur de tout ce qui tenoit à la liberté. Sans Drake qui brûla cent de ſes vaiſſeaux dans le port de Cadix, ſans la tempête qui diſperſa cet armement formidable, connu ſous le nom de l'*invincible armada*, cette précieuſe république étoit

effacée de deſſus le globe. (1)

Quel eût été ſon pouvoir ſi, déjà maître d'une partie de l'Europe par l'héritage de

(1) Voici de quelle maniere un poëte a peint cet événement " Une flotte formidable fait mugir les flots. C'eſt plutôt une armée de châteaux flottans; on l'appelle l'*invincible*, & la terreur qu'elle inſpire, conſacre ce nom; l'Océan qui tremble ſous ſon poids, paroit obéir à ſa marche lente & majeſtueuſe; elle avance, cette flotte terrible, comme un orage qui groſſit; elle eſt prête à fondre ſur l'isle généreuſe que le Ciel regarde d'un œil d'amour, ſur l'isle fortunée dont les nobles habitans ont le droit d'être libres, & l'emportent en dignité ſur tous les habitans de la terre, parce qu'ils ont ſu faire des loix qui enchaînent depuis le roi juſqu'au dernier citoyen; ils ont voulu être libres, ils le ſont devenus; le génie & le courage maintiennent leurs auguſtes privileges. Jamais cette isle ſi chere aux grands cœurs, aux ennemis de la tyrannie, ne parut ſi près de ſa ruine. Les hommes généreux qui d'un pole à l'autre s'intéreſſent à cette majeſtueuſe république, croyoient ſa délivrance impoſſible; mais le Tout-Puiſſant voulut conſerver le noble rempart de la liberté, cet aſyle invio-

ſes peres, il eût joint l'Angleterre, dont il avoit été roi, à ſes royaumes! Eliſabeth auroit

lable de la dignité humaine; il ſouffla, & cette flotte invincible fut briſée & diſperſée; ſes débris épars furent ſuſpendus aux pointes des rochers, ou couvrirent les bancs de ſable, écueils vengeurs où s'anéantirent l'arrogance & la témerité. „

Ces mots du poëte, *le Tout-Puiſſant ſouffla*, font alluſion à la médaille que la reine Eliſabeth fit frapper en mémoire de ce grand événement. On voyoit au revers une flotte fracaſſée par la tempête, avec cette légende; *Afflavit Deus, & diſſipati ſunt.*

Cette flotte étoit compoſée de cent trente vaiſſeaux tant galions que galéaſſes ou galeres, de deux mille deux cents quatre-vingt-quatorze pieces de canon, de neuf mille cinq cents cinquante matelots, de trente-trois mille huit cents ſoldats; deux ou trois armées étoient prêtes à s'embarquer au premier ſignal. L'anéantiſſement de cette flotte fut l'époque de la décadence de Philippe. Il n'exiſta plus avec cette majeſté terrible qui commandoit la terreur & l'admiration; tous ſes projets devinrent bornés; on eût dit qu'il n'avoit plus qu'un objet en tête, la deſtruc-

échoué contre la formidable puiſſance Eſpagnole (1); mais ce qui fit heureuſement

tion du parti calviniſte en France. Il épuiſa les mines du Nouveau-Monde; mais ſes richeſſes furent inſuffiſantes.

(1) Philippe II, qui avoit déjà partagé le trône de Marie, étoit déteſté de tous les Anglois. Ils avoient démêlé ſon eſprit ſuperbe, faux & cruel; ils redoutoient l'excès de ſon amour pour le ſaint-ſiege. Eliſabeth ayant à ſe délivrer des pourſuites de Philippe II, ſe décida à la réformation. La liberté que donnoit le calviniſme, convenoit mieux à une femme du caractere d'Eliſabeth qui avoit du goût pour les ſciences. Les moyens dont ſe ſervit Eliſabeth pour établir la réformation en Angleterre, furent adroits; & bientôt on laiſſa paſſer un acte ſolemnel qui déclaroit la reine ſouveraine gouvernante de ſon égliſe dans ſon royaume, tant au ſpirituel qu'au temporel; ainſi l'on vit des hommes d'état, des têtes politiques, s'aſſembler gravement pour donner à une femme le droit de créer les évêques, & d'extirper les héréſies. Les prélats qui réſiſterent, c'eſt-à-dire, qui aimerent mieux renoncer à leurs bénéfices qu'à leur religion, compoſerent le plus petit nombre. C'eſt bien le cas de

la foibleſſe de cette monarchie malgré ſes grandes poſſeſſions, c'eſt qu'il n'y eut jamais d'enſemble parmi les mêmes ſujets ; on ne ſut point compoſer un peuple de tant de peuples différens. La conquête avoit ſéparé les Catalans, les Aragonois, les Portugais, les Napolitains, les Flamands ; les faveurs de la cour n'étoient que pour les habitans de Madrid ; & le miniſtre Olivarès diſoit fort bien que le vaſte amas des provinces Eſpagnoles n'étoit qu'un corps fantaſtique, ſoutenu de l'opinion & non de la réalité : ainſi

---

dire avec le préſident de Thou, que *ſi les grands événemens pouvoient ſe prévoir, ils n'arriveroient jamais.* Les ordres d'Eliſabeth contre les catholiques furent rigoureux. Ce fut la bulle de Pie V qui occaſionna quelques violences qui furent paſſageres. Eliſabeth fut intolérante, parce que les catholiques de ſes états furent très-imprudens. Paul IV répondit aux réſidens d'Angleterre, lorſqu'ils lui notifierent l'avénement d'Eliſabeth à la couronne, qu'elle n'y avoit aucun droit, parce qu'elle étoit *bâtarde*, & que l'Angleterre étoit *un fief du ſaint-ſiege.*

la grandeur de cette nation s'oppoſoit à ce ſouffle vivifiant qui dans l'ordre de la politique fait l'organiſation des états. Et qu'eſt-ce au fond que cette multitude de ſujets qu'il faut protéger & défendre, & qui deviennent inutiles à l'enſemble, dès qu'ils ne peuvent plus faire participer leur force ni leur induſtrie à l'intérêt général ? On pourroit propoſer ici pour emblême ces vaiſſeaux qui, par leur prodigieuſe peſanteur, ſont incapables de naviger ſur l'Océan, & qui reſtent immobiles dans le port, comme un objet d'oſtentation ou de curioſité.

Les mines de l'Amérique ſembloient lui aſſurer de grandes richeſſes, & néanmoins ſes finances furent ſouvent épuiſées. Il empruntoit de la république de Gênes, il demandoit à la cour de Rome des octrois ſur les biens eccléſiaſtiques, & l'on vit ſes troupes (qui le croiroit !) faute de paiement, ſe mutiner au ſiege d'Amiens.

Que n'a pas fait Philippe II contre Henri IV ! Que d'artificieux efforts pour empêcher ſa réconciliation avec le S. Siege ! Comme

beau-frere des trois derniers monarques, ſon but étoit de faire tomber la couronne de France à ſa fille Iſabelle qui en étoit la niece.

On ne le ménageoit point en France. Jugé de ſon vivant, il étoit comparé à Pharaon, & l'on écrivoit de lui en propres termes : *Ce vieux ſatrape, couvert du ſang de ſon fils, de celui de ſa femme, veut, comme un autre Xerxès, couvrir la mer de ſes vaiſſeaux ; mais ils ont été précipités par le Ciel ſur les rochers d'Ecoſſe & d'Irlande. Ce vieux roi, déjà radotant & déjà un pied dans le tombeau, duquel tous les états branlent & ne font qu'attendre que ſa derniere heure ſonne pour ſecouer le joug... Son empire eſt comme un buffet marqueté, compoſé de pieces rapportées qui ſe déſuniront.*

Mais ces invectives que la haine prodiguoit n'empêchoient pas que ce ne fût conſtamment un terrible cabinet que celui de Philippe II. Maître des tréſors de l'Amérique & de l'Aſie, il rémuoit l'Europe à ſon gré, & dans toutes les affaires il ob-

tenoit la prépondérance ; il ſe croyoit ſi ſûr de ſes projets, qu'il diſoit ouvertement : *ma bonne ville de Paris, ma bonne ville d'Orléans.* S'il avoit ſu profiter de la victoire après la bataille de S. Quentin, il eût pu renverſer la monarchie ; mais dans l'hiſtoire des batailles on voit preſque toujours le vainqueur, las ou étonné de ſon ſuccès, n'avoir pas l'habileté de pourſuivre ſa fortune.

La maiſon d'Autriche déceloit une ambition ſoutenue & un eſprit de domination orgueilleuſe ; mais elle perdit en intrigues & en négociations le tems qu'il falloit employer à combattre & à vaincre. Philippe II auroit pu ruiner la France ; mais ſa politique ne ruina que la ligue : il n'eut point le courage d'un Edouard ou d'un Charles V. La conquête du Portugal, ſi on peut l'appeller ainſi, fut le ſeul avantage que la monarchie Eſpagnole eut ſous le regne de Philippe II. Il ſeroit devenu redoutable, ſans cette multiplication d'affaires qui lui fit mêler inceſſamment le fanatiſme religieux aux

devoirs de l'empire. Enfin, ce monarque ſombre & atrabilaire fit tant de mal à la France, que le mécontentement national ſe manifeſta contre l'Eſpagne & contre tout ce qui portoit le nom Eſpagnol. Ce reſſentiment exiſta long-tems dans nos provinces méridionales, où j'en ai vu encore des traces, où la ſimple tradition y avoit perpétué le ſouvenir des calamités publiques. Les prétentions de l'Eſpagne, preſque toutes fondées ſur une inſupportable & arrogante vanité, offenſoient à juſte titre l'orgueil national; puis la préſéance qu'affectoit par-tout l'Eſpagnol, devenoit fatigante & ridicule.

Charles-Quint avoit donné à l'univers un ſpectacle extraordinaire, en abandonnant tout-à-coup le projet d'une monarchie univerſelle, en ſe démettant de ſes vaſtes états & en abdiquant la couronne en faveur de ſon fils qu'il n'aimoit point. C'étoit un événement bien remarquable de voir ce puiſſant empereur faire ſuccéder les offices, le chant des pſeaumes & les autres exercices clauſtraux aux fonctions royales, mili-

taires & politiques. (1) Comment eſt-on dégoûté de ces grandes occupations qui élevent l'ame, la rempliſſent, & portent avec elles un ſi puiſſant intérêt, que doit ſuivre une ſatisfaction inconnue à nous autres foibles particuliers ?

Cet ambitieux s'étoit démis du pouvoir ſuprême avec tous les dehors de l'indifférence ; il avoit fini ſon rôle par ſe coucher publiquement dans un cercueil, & par faire chanter autour de lui l'office des morts, comme s'il n'étoit plus : mais il manquoit à ſes obſeques une voix mâle & intrépide qui fît tonner la vérité ; non celle qui eſt ſcandaleuſe ou qui tient à de futiles objets, mais cette vérité qui inſtruit le préſent & l'avenir, en révélant à la terre les erreurs ou les crimes politiques des ſouverains,

(1) Il avoit à la bouche des maximes qu'il auroit dû mieux ſentir. *Les gens de qualité*, diſoit-il, *me dépouillent, tandis que les gens de lettres m'inſtruiſent, & que les marchands m'enrichiſſent.*

en

en dénonçant leurs fatales mépriſes ; cette vérité enfin, qui repréſenteroit ſous des couleurs frappantes les mauvais riches portant ſceptre & couronne, les princes qui n'ont point d'argent pour bonifier leurs vaſtes domaines, & qui le prodiguent pour dévaſter ceux d'autrui.

Charles-Quint faiſoit toujours le contraire de ce qu'il juroit ou promettoit ; car l'ambiguïté formoit la baſe de ſon caractere. Cette étonnante abdication l'on en ignore encore le vrai motif ; mais après avoir joué la comédie du cercueil, il ne tarda point à s'en repentir. A peine Philippe II fut-il reconnu dans le royaume, que Charles-Quint fut dedaigné. Ignoré de ſes ſujets, il étoit au milieu d'eux comme dans un pays étranger. Les courtiſans voyant qu'il n'y avoit rien à gagner, ne lui faiſoient plus de viſites. Il s'étoit réſervé une ſomme pour récompenſer ſes ſerviteurs : l'ingrat Philippe II en différa le paiement. L'ancien maître de tant de royaumes n'avoit plus d'argent, & ſe promenoit dans un cloître ſolitaire un

bréviaire à la main ; tous les vendredis de carême il ſe donnoit la diſcipline avec la communauté. Etrange ſpectacle que cet empereur donnoit au monde !

Cependant l'acte de ſon abdication avoit été ſolemnel & même touchant ; il preſſa ſon fils entre ſes bras, en lui diſant : *Vous ne pouvez me payer de ma tendreſſe qu'en travaillant au bonheur de vos ſujets ; puiſſiez-vous avoir des enfans qui vous engagent à faire un jour pour l'un d'eux, ce que je fais aujourd'hui pour vous !*

L'ame de Charles étoit-elle réellement au-deſſus d'un trône, ou n'étoit-ce que l'effet d'un dégoût paſſager ? Les hiſtoriens ſe ſont permis bien des conjectures, & peu ſont ſatisfaiſantes. Perſonne avant lui n'avoit imaginé d'aſſiſter à ſes propres obſeques ; il s'enrhuma dans ſon cercueil de plomb tandis qu'on chantoit autour de lui des pſeaumes funebres, & mourut dans l'année des ſuites de ce rhume.

Charles-Quint avoit été intolérant ; cet eſprit de perſécution qui repouſſe les lu-

mieres naturelles, avoit rendu ſon génie funeſte à l'univers. Voulant dans ſa retraite mettre deux horloges parfaitement d'accord, il ne put en venir à bout, & ce mot lui échappa : *Comment deux hommes auroient-ils donc la même croyance ?* Il eſt trois points d'autorité que Dieu n'a jamais partagés avec les hommes, dit un auteur moderne, le droit de diſpoſer des conſciences, le droit de prévoir l'avenir, & le droit de faire ſortir quelque choſe de rien.

Philippe II, dans ſon orgueil deſpotique, héritant de ces fauſſes idées, vouloit aſſujettir les hommes à l'uniformité de ſa croyance. Tel étoit le fonds de ſon caractere & la baſe immuable de ſes actions. A peine fut-il ſur le trône, qu'il fit brûler en effigie le prédicateur & le confeſſeur de Charles-Quint ſon pere ; & peu s'en fallut qu'il ne flétrît la mémoire de cet empereur, en le déclarant hérétique. Cette étrange ſuperſtition étoit-elle dans ſon cœur, ou dans le génie Eſpagnol ?

Le puiſſant Charles-Quint avoit voulu

conſommer les deſſeins de Maximilien & de Ferdinand, & achever cette haute fortune qui devoit embraſſer l'Europe ; mais ſon ambition trop vaſte ne fut pas ſoutenue par un génie aſſez guerrier. Il ne mit pas à profit ſes longues proſpérités ; (1) ſes guerres furent

(1) Les ſuccès de ſes armes néanmoins furent extraordinaires. La fortune lui donna deux empires dans le Nouveau-Monde ; il remporta par ſes lieutenans quarante glorieuſes victoires ; il termina à ſon avantage ſoixante & dix guerres, fit taire des révoltes dangereuſes en Allemagne, ruina la ligue de *Smalcalde*, & obligea deux fois Soliman à lever le ſiege de Vienne, aſſiégée par trois cents mille Turcs ; il donna la chaſſe aux pirates ſur toutes les mers qui baignoient les côtes de ſes états ; il défit dans ſon premier voyage d'Afrique le fameux Barberouſſe, dont l'armée étoit de ſeize mille chevaux & de deux cents mille hommes de pied. Il dut une partie de ſes conquêtes à ſa promptitude ; ſouvent il accouroit en poſte d'une extrêmité d'un royaume à l'autre, pour calmer un commencement de ſédition. Ce qu'il craignit le le plus, & ce qu'il ſe mit en devoir d'appaiſer avant tout, ce furent les révoltes d'Allemagne.

trop coupées, il ruina lui-même la fortune dont il avoit hérité, en faiſant la faute politique de regarder l'aſſerviſſement de l'Empire comme le premier pas qui devoit le conduire à la monarchie univerſelle. Cette erreur diviſa ſa puiſſance ; & ſa précipitation à faire élire ſon frere roi des Romains, fut peut-être dans la ſuite la principale cauſe du ſalut de l'Europe. L'empire d'Allemagne reſpira ſous un joug plus léger.

Heureuſement que Charles-Quint ne put diſpoſer de l'Empire comme de ſes états héréditaires. Il eût laiſſé toute ſa puiſſance entre les mains de ſon fils ; déjà il ſe repentoit d'avoir procuré à ſon frere le titre de roi des Romains, après avoir tenté de l'y faire renoncer par les offres les plus inſidieuſes. Il s'étoit efforcé de gagner une diette ; mais le Corps Germanique, toujours vigilant pour ſa liberté, redoutoit un chef trop puiſſant qui auroit pu devenir dangereux. Charles-Quint n'ayant pu vaincre l'oppoſition de ſon frere, laiſſa malgré lui l'Empire à Ferdinand.

La maiſon d'Autriche étoit donc ſur le point d'envahir l'Europe. Richelieu apperçut pour l'avenir l'étendue du péril, & ſous ce point de vue il peut être conſidéré comme le bienfaiteur de pluſieurs nations Européennes. La monarchie univerſelle étoit le rêve de Philippe II, ainſi qu'il l'avoit été de Charles-Quint; mais la ſituation des états de ce dernier empereur étoit beaucoup plus favorable à ſes deſſeins. La maiſon d'Autriche touchoit alors au plus haut terme de grandeur, au plus haut degré de puiſſance; les anciens ſujets étoient ſoumis & aguerris; les Eſpagnols s'enrichiſſoient des tréſors du Nouveau-Monde; les Pays-Bas menaçoient également la France & l'Empire; & la religion, livrée à de violens débats, lui ſervoit tour-à-tour de prétexte pour mettre en feu les états, pour en diviſer les princes, ou pour les réunir.

La monarchie Eſpagnole perdit beaucoup de ſon crédit ſous le regne de Philippe II, parce qu'il épuiſa ſon pays pour conſerver les héritages de la maiſon de Bourgogne &

qu'il ne tenoit pas en main ce reſſort unique & général qui, ſous le regne de ſon pere, avoit donné le même mouvement à toute cette grande puiſſance.

La politique de Philippe II étoit artificieuſe, mais oiſive. Ce *démon du midi*, ainſi qu'on l'appelloit, ſongeoit moins à profiter du trouble & de la diviſion qu'il ſouffloit dans toute l'Europe, qu'à les faire naître. Connoiſſant tout le pouvoir des papes & de la religion, il ſut ſe l'approprier en affectant pour le catholiciſme un zele ſans bornes. Par ce moyen, il devenoit l'appui & le vengeur de tous les pays catholiques; il forçoit le pape à lui déférer ſon immenſe autorité; il régnoit par l'opinion ainſi que par les armes; comment ſes ennemis auroient-ils pu échapper à ce double aſcendant?

Voilà ce qui explique ſes fureurs ſuperſtitieuſes & non interrompues; mais la lenteur de ſes opérations devenoit heureuſement auſſi dangereuſe que l'imprudence même; & ſans la faute de ſes ennemis, l'Eſpagne auroit perdu plus qu'elle ne fit. Phi-

lippe II, malgré cette oſtentation de pouvoir, ne fut-il pas obligé de demander la paix à Henri IV ? Ne perdit-il pas Tunis & le fort de la Goulette ? Une partie des Pays-Bas ſecoua ſon joug ; il menaça inutilement l'Angleterre.

Il donnoit en même tems à de petits objets un tems que réclamoient inutilement les circonſtances les plus heureuſes, pour donner à ſa fortune un plein eſſor. Une tracaſſerie eccléſiaſtique l'occupoit auſſi ſérieuſement que l'affaire de la ligue ; il s'intéreſſoit à des réglemens pour un chapitre de moines, comme au ſuccès d'une bataille. Toujours docile aux volontés des papes (1)

(1) On vit dans ce ſiecle un ſouverain pontife, devenu chef d'armée, faire alliance avec le roi Très-Chrétien contre le roi Très-Catholique ; on vit des cardinaux ſe charger d'une cuiraſſe, avoir la lance au poing ; & l'on fit publiquement des reproches au cardinal Caraffe de ne rien entendre à la tactique & aux évolutions militaires. Philippe II fut entiérement ſubjugué par l'opinion de ſon ſiecle, Il ſigna un

dès qu'ils parloient, il avoit tant de haine pour les réformés, qu'il ſacrifioit ſa tranquillité & ſa réputation au deſir de les immoler; il ſecondoit ſes ennemis même, pour peu qu'ils montraſſent quelque animoſité contre les proteſtans. Il ſe réjouiſſoit enfin

---

traité de paix honteux avec Paul IV; il s'humilia juſqu'à ſolliciter un pardon du ſouverain pontife. Ce pape ſe vantoit à chaque inſtant d'abaiſſer la fierté Eſpagnole; il s'oppoſa au couronnement de Ferdinand, frere de Philippe, élu roi des Romains; il répandit contre lui un libelle ſous le nom de manifeſte; il perſécuta, il fit empriſonner les Colonnes, de tous tems vendus à la maiſon d'Autriche; enfin, ce pape altier attribuoit au pontificat la vertu de tenir les rois & les empereurs à ſes pieds. Sous Pie V, Philippe II montra la même foibleſſe. Si l'opinion ſe fût conſtamment établie, que l'autorité des papes, qu'ils exercent de droit divin ſur les choſes ſpirituelles, pût s'étendre ſur les couronnes des rois, tous les royaumes ſeroient ſoumis aujourd'hui à la tiare; on eût vu les rois excommuniés, & leurs états donnés aux inſtrumens de cette étrange domination.

des ſuccès d'une nation rivale, lorſqu'ils étoient contre les réformés.

Il fut le premier à croire, ou du moins il voulut qu'on crût le pape infaillible. Sa politique étoit ſans doute de tourner cette opinion ſacrée contre ſes ennemis, & de ne pas ſouffrir qu'elle trouvât des contradicteurs.

La ſupériorité de la maiſon d'Autriche n'étoit pas entiérement due à Charles-Quint; il ſuccédoit à deux princes qui lui avoient préparé un regne glorieux, Maximilien & Ferdinand. Le premier, profond dans ſes vues avoit un génie toujours agiſſant; il diviſoit ceux qu'il ne pouvoit vaincre. Le ſecond, ſouple, hardi, artificieux, n'avoit jamais rien eu de ſacré. Ces deux princes formerent le projet de la monarchie univerſelle & le laiſſerent en héritage à leurs deſcendans. Cette idée flatta l'ambition de Charles-Quint, qui ſurprit l'Europe dans un moment de trouble univerſel : elle faillit de perdre ſa liberté ; mais François Ier (1) &

(1) La rivalité qui exiſta entre François Ier & Charles-Quint, forme une époque curieuſe

la France ne ſe laiſſerent point effrayer ni entamer. La bravoure de nos aïeux fit la

---

dans l'hiſtoire. Ces deux princes, oppoſés l'un à l'autre, avoient un caractere tout différent, & qui ſe liſoit, pour ainſi dire, ſur leurs phyſionomies. François Ier avoit la taille haute & quarrée, le front large, le nez aquilin, l'air martial; il étoit de facile accès & s'exprimoit heureuſement. Charles-Quint avoit les cheveux blonds, le viſage long, le teint blême, la levre de deſſus fort groſſe & pendante. Il aimoit à être ſeul, il parloit peu; il invitoit les autres à s'ouvrir, ne s'ouvrant jamais lui-même; il ne pouvoit ſouffrir qu'on le regardât fixement; car lorſqu'il fut queſtion de ſatisfaire la curioſité de Maximilien Ier, ſon aïeul, qui demandoit ſon portrait, il fallut le mettre entre les pointes de quatre épées, pour l'obliger de donner le tems au peintre de le conſidérer. François Ier aimoit les actions d'éclat, les louanges flatteuſes & la volupté. Il vuldoit ſon tréſor pour ſes plaiſirs, ſans trop s'embarraſſer enſuite comment il le rempliroit. Inhabile à former des pieges, preux chevalier, il attendoit tout de ſon courage. Charles-Quint, ſérieux & réfléchi, voiloit une ambition démeſurée, & n'uſoit de la force qu'après

balance : ce qui ſauva la liberté de l'Europe. Qu'elle ſe replace aujourd'hui à cette époque,

---

avoir déployé la ruſe & l'artifice. Il haïſſoit la dépenſe & mettoit beaucoup de réſerve dans ſes plaiſirs, évitant tout ſcandale & cachant avec ſoin ſa maîtreſſe favorite. Jean d'Autriche, ſon fils naturel, ne put jamais diſtinguer entre deux dames celle qui étoit ſa mere.

François Ier paya de ſa perſonne dans les combats. Charles-Quint fit la guerre ſur-tout par ſes lieutenans. Ses proſpérités ne furent interrompues que par l'échec qu'il reçut devant Metz par l'habileté du duc de Guiſe. On a voulu dire que la honte qu'il en eut, fut le motif de ſon abdication. François Ier, emporté par une bravoure aveugle, fut priſonnier à Madrid, & n'y perdit pas la dignité qu'il devoit à ſon rang. Ces deux rivaux qui tinrent l'Europe en ſuſpens, figurent avantageuſement dans l'hiſtoire; mais après avoir bien examiné ces deux grands perſonnages qui font contraſte, on ſe décide pour François Ier, en ce que ſon caractere offre une franchiſe & une généroſité qui ne l'euſſent point fait abuſer de la victoire, s'il avoit eu tous les avantages de ſon adverſaire. Sans ce roi belliqueux, la fortune de Charles-Quint auroit pu

& elle ſentira qu'elle doit quelque reconnoiſſance à la valeur des François.

Il eſt très-vraiſemblable que Philippe II avoit long-tems eſpéré de réunir la France à l'Eſpagne; car il vouloit vaincre le parti du roi par la ligue, & la ligue par le parti du roi. (1) Mais dès que les François eurent reconnu leur légitime maître, la France reprit ſa ſupériorité, qui fut très-utile à ſes voiſins. Henri IV releva les eſpérances de l'Empire, & fit entrevoir à ſes princes qu'on pouvoit forcer l'orgueil des empereurs à plier ſous la majeſté des loix germaniques.

---

s'étendre à un point effrayant pour ceux qui aiment à voir le cours des événemens rompre l'ambition démeſurée, & briſer l'orgueil qui tend à renverſer les barrieres des libertés nationales.

(1) Il ſe perſuadoit quelquefois avoir des droits ſur la Bretague; il oſoit dire que par la mort de Henri III le duché de Bretagne étoit dévolu à l'infante ſa fille, comme héritiere de ſa mere, fille ainée de Henri II. Ce titre devoit tranſmettre, ſelon lui, à ſes deſcendans l'héritage de la maiſon de Valois.

Si depuis le cardinal de Richelieu humilia enfin cette formidable maiſon d'Autriche, c'eſt qu'il avoit hérité du génie & des deſſeins de Henri le Grand. (1)

Richelieu devint l'ame de toute l'Europe; il fit que le célebre Guſtave-Adolphe conſterna l'empereur, que l'Eſpagne trembla devant la France. Sa politique ſavante & non moins hardie ſubſtitua la maiſon de Bourbon à la maiſon d'Autriche, & lui attribua la puiſſance dont celle-ci avoit joui dans l'Europe. Point de doute que l'Europe n'y ait réellement gagné; car en ruinant la grandeur

(1) Henri IV vouloit mettre des bornes à l'ambition & au pouvoir de la maiſon d'Autriche, ſoit en Allemagne, ſoit en Italie. Nulle entrepriſe ne fut jamais mieux concertée. Henri ſe liguoit avec l'électeur de Brandebourg lorſqu'il fut aſſaſſiné. C'eſt un beau rêve politique que le projet de république chrétienne, attribué au même prince Si cette idée ſublime a eté conçue dans un tems où les lumieres n'étoient ni ſi grandes ni ſi étendues que de nos jours, pourquoi n'a-t-elle pas eté repriſe?

de la maiſon d'Autriche qui aſpiroit à d'injuſtes & immenſes dominations, la puiſſance des François forma l'ombre à laquelle pluſieurs républiques dûrent leur naiſſance ou leur tranquillité.

Avouons en même tems que la politique profonde de Richelieu avoit faſciné, pour ainſi dire, les yeux de l'Europe; car il avoit travaillé à augmenter conſidérablement la puiſſance enviée des François. Ce qui le prouve, c'eſt que l'Europe revint ſur ſes pas quand Louis XIV, trop épris de ſon pouvoir, déploya un orgueil faſtueux. L'Europe alarmée embraſſa les intérêts de ſes premiers ennemis, pour établir un équilibre qui, véritable ou imaginaire, devoit faire ſa ſûreté.

Les conquêtes effervescentes de Louis XIV eurent donc leur ſource dans le mouvement que Richelieu avoit imprimé; & quand on conſidere aujourd'hui la prépondérance inattendue qu'il donna au trône de Louis XIII, l'heureux abaiſſement de ces grands, ennemis du peuple & du roi, la création des arts

dont nous jouiſſons & qui endormirent à propos les factions, ſa rare & étonnante prévoyance ſur une multitude d'objets, on doit le regarder comme le plus grand homme d'état dont la France puiſſe encore ſe glorifier; nul autre n'a poſſédé ſon génie.

On jouit d'un ſpectacle bien intéreſſant & qui forme la preuve la plus glorieuſe du courage conſtant de la nation Françoiſe & des reſſources extraordinaires qu'elle porte en elle-même, quand après la peinture des débats entre la maiſon d'Autriche & la maiſon de Bourbon à la ſuite des déſordres de nos guerres civiles, lorſqu'enfin Philippe II étoit ſur le point de donner la France à ſa fille Iſabelle, (1) on voit ce royaume, ſorti

(1) La bulle de Sixte-Quint contre les Bourbons prenoit ſa force dans les opinions fanatiques du ſiecle. Les termes en ſont curieux pour le tems où nous vivons. Sixte-Quint dit: *Le pouvoir pontifical eſt infiniment au-deſſus de toutes les puiſſances de la terre; c'eſt lui qui fait deſcendre du trône les maîtres du monde pour*

à peine de ſes ruines ſous Henri le Grand, humilier tout-à-coup ſes voiſins orgueilleux ou jaloux, & conclure ce célebre traité de Vervins, qui fut le ſignal de l'abaiſſement de la monarchie Eſpagnole. Que dis-je ! l'Eſpagne même paſſa au petit-fils de Louis XIV, & aux droits de la naiſſance la France joignit la gloire de conquérir cette couronne. Ainſi la ſuperbe maiſon d'Autriche perdit ſon antique ſupériorité, & la perdit pour jamais. On applaudit à cette chûte, quand on conſidere l'ame & la politique d'un Maximilien, d'un Ferdinand, d'un Charles-Quint, enfin d'un Philippe II.

Et lorſque l'on ſonge que, ſi ce dernier monarque avoit pu du moins ſe réſoudre à ſatisfaire les prétentions de la Savoie, de la Lorraine & des Guiſes, il eût peut-être arraché la victoire à notre Henri IV, & commencé véritablement a régner ſur la France qui auroit perdu ſes forces, on voit

les précipiter dans l'abyme comme des miniſtres de Lucifer, &c.

avec effroi combien l'ambition de la maiſon d'Autriche étoit hautaine & pouvoit devenir dangereuſe à nos libertés nationales.

Le ſeizieme ſiecle eſt le ſiecle le plus marqué par de grands crimes & par de grands événemens. Quels rois, grand Dieu, étoient alors aſſis ſur les trônes! Catherine de Médicis, Charles IX, Henri III, Philippe II, Chriſtiern II, Henri VIII, ſans compter les papes artificieux & cruels! Il eſt heureux de ſe trouver dans un tems où les rois ſont humains & ménagent le ſang des hommes.

Le proteſtantiſme fut une barriere que les Cercles Germaniques oppoſerent à la trop grande puiſſance de Charles-Quint. On fit d'une diſpute théologique un rempart contre la tyrannie; on ne concevra que d'après ces idées comment il s'eſt trouvé un prince qui commandoit à l'Inquiſition d'exterminer tout ce qui ne croyoit pas à la *tranſſubſtantiation*; mais étoit-il poſſible en même tems que des peuples que l'on tourmentoit ſi cruellement pour ce dogme, ne réagîſſent point de toutes leurs forces? Les réformés ſe régéné-

rerent ſous les coups dont on les accabloit. Eliſabeth fut l'auteur de leur indépendance : voilà ſon titre de gloire aux yeux de la poſtérité. Cette Eliſabeth, avide de vraie gloire, tolérante & ferme, ſuivit le parti de l'honneur & donna par ſa ſage adminiſtration une grande influence à l'Angleterre.

La Hollande & la Zélande, mécontentes du gouvernement de Philippe II, ayant fait offrir à Eliſabeth de la reconnoître pour ſouveraine, elle répondit à leurs ambaſſadeurs, qu'il ne ſeroit ni beau ni honnête qu'elle s'emparât du bien d'autrui. Elle ajouta que la Hollande avoit tort d'exciter tant de tumulte pour la *meſſe* : mais après avoir parlé ainſi, elle ſut agir en ſouveraine ; c'eſt à-dire, qu'elle ſut deviner que les religionnaires deviendroient en Europe les partiſans d'une liberté que Rome & la maiſon d'Autriche s'efforçoient d'anéantir.

On dit qu'Eliſabeth, viola le droit des gens en donnant du ſecours aux Hollandois ; qu'elle ne devoit pas ſe mêler de cette querelle ; qu'il ne lui étoit pas licite de s'éta-

blir juge des torts que Philippe II pouvoit avoir envers les Flamands. Ceci eſt un ſophiſme ; les états ne ſont pas plus iſolés que les individus. La ſaine politique, les loix ſacrées de l'humanité exigent que les injures faites à une nation ſoient apperçues & ſenties par toutes les autres. L'intérêt de la grande ſociété veut évidemment que les loix conſtitutives d'un état ne ſoient pas impunément violées ; la grande ſociété doit prendre part aux outrages réfléchis & atroces d'un tyran aveugle ou furieux ; c'eſt l'intérêt général qui doit préſider à tous les mouvemens des corps politiques : tel eſt le but eſſentiel de la ſociété Européenne.

Quoi, une nation entiere verroit d'un œil tranquille une nation voiſine, dont le ſang couleroit ſous des caprices extravagans & barbares ! Quand les loix humaines ſont violées, tout rentre alors dans le droit primitif ; aſſiſter un peuple opprimé & le ſoutenir dans ſes généreux efforts, voilà le cri de la nature : cri puiſſant, conforme aux principes de la liberté naturelle ; réclamation

tour-à-tour utile à toutes les nations, car il s'agit ici de l'intérêt des peuples contre celui de quelques ſouverains.

L'état qui s'iſoleroit dans les grandes calamités de ſes voiſins, qui fermeroit l'oreille à leurs gémiſſemens, ou qui ne verroit que ce qui bleſſeroit ſes intérêts particuliers, s'expoſeroit donc à ne pouvoir jamais réclamer la médiation ni le ſecours d'une puiſſance limitrophe, ce droit antique & ſacré des peuples malheureux; les oppreſſeurs ſeroient donc éternels ſur la terre & violeroient à loiſir les privileges du contrat ſocial, en franchiſſant les barrieres des loix vivantes.

Je ſais que le deſpote, toujours ombrageux, criera à la rebellion, dès que le moindre ſoupir ſe fera entendre : mais tout prince, tout peuple généreux, volera au ſecours de la nation écraſée ſous un joug de fer, ou livrée à l'anarchie ; il oſera revendiquer les droits de la nature ; il ne ſouffrira pas qu'un ſouverain violent ou qu'un peuple révolté mette en danger les loix de la ſûreté publique & particuliere. Les principes politiques, vus

en grand, ne ſe bornent pas à des points circonſcrits ; la politique étroite & ſourde trompe, & prend tous les caracteres de l'inſenſibilité ; le grand intérêt de l'humanité, vu dans les ſiecles futurs & dans une immenſe circonférence, éclaire le génie & ne le trompe pas.

Ces principes ſont heureuſement conſacrés dans l'hiſtoire de l'Europe par l'exemple de la Suiſſe & de la Hollande. Henri IV fit pour les cantons Helvétiques ce qu'Eliſabeth avoit fait pour les Provinces-Unies, & ce grand exemple rend les principes que je conſigne ici plus ſenſibles & plus évidens.

Eh ! plût à Dieu que le farouche Philippe II eût été enchaîné par ſes voiſins ! S'il ſe permettoit d'avoir un parti puiſſant dans Paris pour mieux déchirer la France, n'auroit-il pas été licite de dérober ſes malheureux ſujets aux bûchers ardens de l'Inquiſition & de réprimer cette férocité religieuſe qui armoit ces innombrables bourreaux, leſquels frappoient immédiatement après ſes ſoldats ? car les bourreaux alloient de ville en

ville à la voix du duc d'Albe, faiſant ruiſſeler le ſang & ajoutant l'outrage à la cruauté.

Philippe II s'étant fait *généraliſſime* du pape, ce fut par ce moyen qu'il parvint à détruire ſucceſſivement tous les privileges qu'il rencontra & qui pouvoient gêner le deſpotiſme ſi cher à ſon ame ; il s'inſtitua le monarque de l'égliſe, & hérita dans le fait du redoutable pouvoir des papes. Pie V, d'une naiſſance obſcure, correſpondit avec Philippe II, adopta ſes projets, les favoriſa, & ſe montra le perſécuteur le plus acharné à la deſtruction des proteſtans. Le monarque Eſpagnol avoit jugé que le calviniſme étant le culte le plus conforme à la conſtitution des états libres, il devoit détruire juſqu'en ſes fondemens une réformation qui ne pouvoit s'amalgamer avec la monarchie, où la limite du pouvoir eſt équivoque ou du moins indéterminée.

Le calviniſme (il faut l'avouer) avoit été introduit par des hommes d'une condition obſcure, toujours jaloux d'un luxe qu'ils

ne partagent point, toujours ennemis de l'autorité qui pese plus sur eux que sur les riches. En détruisant le despotisme de Rome, ils crurent obtenir un entiere indépendance. La catholicité leur parut l'ame active de la tyrannie : leur fortune ne leur permettant pas les plaisirs ou les distractions de l'opulence, ils furent aigris contre tout ce qui portoit l'empreinte du faste. Voilà pourquoi on les vit dépouiller les temples de leurs ornemens & ôter à la religion tout son éclat. (1)

Les réformateurs avoient pour objet de faire disparoître tous les rangs dans la société. Leur extérieur austere, leur jargon mystique déplurent aux grands. Rigoristes outrés, ils regardoient les plus légers divertissemens

(1). Une dévotion lugubre, un costume sans dignité, l'absence de tout objet sensible, font encore aujourd'hui de ces assemblées de religionnaires une assemblée triste. Leurs exercices de piété sont froids & monotones ; je crains que ce culte trop nu n'éteigne peu à peu le saint desir d'adorer & de prier en commun.

comme des crimes, & la moindre tolérance des rites de l'égliſe romaine comme une abomination puniſſable. Les monarques riches & abſolus, environnés de toutes les forces de la puiſſance, devoient donc s'oppoſer à ces opinions qui retranchoient à leur autorité ainſi qu'à leurs jouiſſances : auſſi Philippe II conſentoit-il à tout accorder à ceux qu'il appelloit rebelles, excepté la liberté de conſcience. *Jamais je ne la leur donnerai*, diſoit-il, *quand je devrois expoſer ma couronne.* C'eſt qu'il regardoit cette liberté de conſcience comme la diſſolution des principes politiques qu'il avoit adoptés.

Ainſi, quand l'Inquiſition exterminoit tout ce qui avoit le malheur de croire que Dieu n'étoit pas du pain, que Dieu n'étoit pas du vin, ce n'étoit pas qu'elle voulût poſitivement aſſujettir les hommes à cette croyance, mais c'eſt qu'elle vouloit que les biens des eccléſiaſtiques & leurs poſſeſſions fuſſent rigoureuſement reſpectés ; c'eſt que les myſteres étoient la ſauve-garde réelle de leurs abuſives propriétés ; l'ambition des prêtres

avoit le plus grand intérêt à ce que les mots d'*héréſie* & de *rebellion* fuſſent confondus.

Eliſabeth de ſon côté ne voyoit dans les François que des ennemis déclarés. La cour de France avoit eu en vue de faire monter Marie Stuart ſur le trône d'Angleterre, & de déclarer Eliſabeth bâtarde & uſurpatrice. Mezerai dit ouvertement, *qu'il n'étoit point de l'intérêt de la France de laiſſer prendre à Eliſabeth une couronne qui appartenoit à Marie Stuart.*

Les princes Lorrains ayant marié leur niece au Dauphin, depuis roi de France, ſous le nom de François II, firent jouer à Paris une farce indécente, dont le ſujet étoit le *Couronnement d'Eliſabeth.* On y traitoit ſa mere & elle de comédiennes.

Eliſabeth, qui regardoit comme perdue une autorité partagée, étoit fort éloignée de donner ſa main à Philippe II. Entiere dans ſes ſentimens, peut-on croire qu'elle eût fait monter ſur le trône un prince fils du puiſſant Charles-Quint? D'ailleurs, Eliſabeth

n'auroit pu donner ſa main à ce monarque ſans une diſpenſe de Rome : or c'eût été reconnoître l'autorité du pape. Tout favoriſoit donc le calviniſme.

Mais les calviniſtes, en pillant les biens des eccléſiaſtiques, ſollicitoient trop vivement les anathêmes des prêtres. Ceux-ci, voyant qu'on franchiſſoit la barriere des dogmes juſqu'alors reſpectés, jugerent que leurs richeſſes repoſant ſur ce fondement immuable, alloient s'écrouler devant les principes rigides des réformateurs; & la France elle-même ſeroit devenue entiérement proteſtante, ſans les excès imprudens auxquels ſe livrerent les réformateurs, ſi intraitables lors du célebre colloque de Poiſſy. Leur inflexibilité anti-politique, & dont les proteſtans doivent fort ſe repentir aujourd'hui, enleva à leur doctrine la gloire d'envahir tout un royaume. Et quels ſuccès n'auroient pas ſuivi un ſuccès auſſi conſidérable!

Pendant ces débats, la morale étoit enſevelie dans un chaos épouvantable. La théologie ſcolaſtique, ce monſtre à pluſieurs

têtes, régnoit ſeul pour tout obſcurcir. Elle dictoit ces maximes irréfragables qui épouvantent & confondent la raiſon. Elle brûloit dans ce monde, & étendoit les flammes de l'Inquiſition juſques dans l'éternité ; aucune lumiere conſolante ſur les droits de l'homme, tant au civil qu'au politique ; tout étoit marqué, même en hiſtoire & en littérature, au coin du génie ſombre de l'école ; tout étoit ſubordonné à un eſprit de fureur, d'intolérance & de jargon théologique, qui s'étoit communiqué à tous les partis. Le fanatiſme enfin étoit déchaîné & parcouroit l'Europe, la tête ſous un camail, la torche à la main, & les yeux ceints d'un bandeau.

La liberté de penſer, ce premier attribut de l'homme, n'avoit pas même un nom ; la ſuprématie des papes avoit commencé à former cette déplorable éclipſe de la raiſon humaine. L'ambition & la férocité de Philippe II épaiſſirent encore les ténebres & tenterent d'ôter à l'homme ſes droits impreſcriptibles, & avec eux l'oubli de tous les devoirs, de toutes les vertus, de toutes les connoiſſances,

Tandis que le terrible monarque prétendant à l'infaillibilité, à l'exemple du ſouverain pontife, méditoit par la force des armées & par le glaive des bourreaux la deſtruction de tout ce qui portoit le nom de proteſtant, il faiſoit aſſaſſiner le prince d'Orange qu'il n'avoit pu détacher de l'intérêt des Pays-Bas. Déjà la mort d'Egmont & de Horn avoit été le ſignal de celle de dix-huit ſeigneurs jugés par une commiſſion particuliere : mais eſt-il dans l'hiſtoire, même des empereurs Romains, un monument plus odieux en tous ſens que le decrét de proſcription de Philippe II, contre le premier Stathouder de Hollande ? Peut-on tranſcrire les mots ſuivans ſans friſſonner : *Nous promettons en foi & parole de roi & comme miniſtre de Dieu, que s'il ſe trouve quelqu'un aſſez généreux pour délivrer le monde de cette peſte, en nous le livrant vif ou mort, ou en lui ôtant la vie, nous lui donnerons vingt mille écus d'or; s'il a commis quelque crime, quel qu'il puiſſe être, nous le lui remettons ; que s'il n'eſt pas noble, nous l'anobliſſons ; par-*

donnons auſſi les crimes que les adhérens pourroient avoir commis, & même les anobliſſons. Les anobliſſons !... Et de ſon côté, le féroce duc d'Albe diſputoit de barbarie avec Philippe II; il ſe glorifioit tranquillement d'avoir fait périr ſur l'échafaud dix-huit mille de ſes concitoyens!

Le prince d'Orange, après avoir échappé à deux conſpirations, fut la victime d'un fanatique Franc-Comtois qui ſe crut inſpiré. A la nouvelle de ſa mort, Philippe II dit : *Le coup auroit dû ſe faire depuis douze ans ; la religion y eût gagné.* Le maſſacre de la S. Barthelemi, ce carnage inoui dans les faſtes de l'univers, occaſionna des réjouiſſances à la cour de Philippe II, tandis qu'il avoit porté le deuil & la conſternation dans toutes les cours de l'Europe.

Philippe II ne vouloit aſſervir la Flandre que pour la dépouiller de ſes richeſſes ; mais ces *gueux* (car c'eſt ainſi qu'on nommoit les Flamands révoltés) jeterent par leur courage les fondemens d'une république devenue floriſſante ; ils firent voir que rien

n'eſt impoſſible à un peuple qui a fermement décidé d'être libre, ou de ſe voir anéanti. L'Inquiſition, qui de près écraſoit les novateurs, accréditoit au loin le luthéraniſme; & la haine qu'on portoit aux évêques, ou plutôt la verge de fer de Philippe II, hâta cette révolution qui étonna l'Europe.

Qu'étoient les Hollandois vers le milieu du ſeizieme ſiecle ? Leur ſubite élévation eſt peut-être le fait le plus étonnant de l'hiſtoire moderne. Des matelots & des pêcheurs, occupant un petit pays marécageux, luttent contre la mer qui menace de les engloutir, & ſe défendent contre les meilleurs ſoldats de l'Europe, que l'Eſpagne payoit avec l'or du Mexique & du Pérou.

Ils dûrent paroître téméraires en concevant l'eſpérance de réſiſter à leur redoutable maître qui faiſoit marcher contre eux des milices & des bourreaux : mais une invincible perſévérance leur tint lieu de forces réelles ; ils réſiſterent vigoureuſement à l'Eſpagne ; & forcés de ne compter que ſur eux-mêmes, à force de cultiver l'Océan

par un infatigable commerce, ils enleverent les tréſors & les poſſeſſions de l'Eſpagne, qui s'épuiſa malgré les mines de l'Amérique.

Eût-on penſé dans l'origine, non-ſeulement que l'Eſpagne, devenue trop foible contre eux, ſeroit obligée de reconnoître l'indépendance de cette poignée d'hommes, objets de ſes mépris, mais encore que la Hollande deviendroit ſon appui, & que cet état, ſorti des marais de l'Océan, ſe verroit en 1710 maître de diſpoſer à ſon gré du trône des Eſpagnols ſes anciens tyrans, & de leur nommer un roi? (1)

(1) Depuis Philippe II juſqu'à Philippe V, quelle étonnante fortune parmi ce peuple incapable, il y a deux cents cinquante années, de nourrir ſes habitans! Il a contracté avec des nations riches, floriſſantes & plus guerrieres que lui. Il a fallu vaincre mille obſtacles réunis, & être poſſédé d'un eſprit de ſageſſe, pour parvenir à figurer ainſi au milieu des puiſſances militaires; mais cet eſprit de commerce qui fonda leur exiſtence, abſorbant toutes les autres idées, s'eſt enfin tourné contre eux-mêmes.

A-t-on jamais vu un peuple croître ſi rapidement, élever dans l'eſpace d'un ſiecle & demi des villes floriſſantes, lancer des vaiſſeaux d'un pole à l'autre, s'établir dans toutes les parties du monde, ſur-tout dans l'Aſie Orientale. ? (1)

Qu'a-t-il recueilli de tant de cruautés, d'intrigues & de guerres, ce deſpote le plus

(1) Si, au lieu des ſolides avantages du commerce, les Hollandois avoient ambitionné la gloire des conquêtes, il leur eût été aiſé, par des armemens maritimes, de faire trembler les deſpotes de l'Inde, de la Chine & du Japon. N'ont-ils pas des lieux d'entrepôt & des points de partance extrêmement favorables à une expédition victorieuſe, comme le Cap, l'isle de Java, Malaca, Ceylan, les Moluques, &c ? Avec ces ſtations, ſe rafraichiſſant au Cap-de-Bonne-Eſpérance & à Batavia, ils auroient pu porter la guerre aux côtes de l'Aſie depuis Surate juſqu'à Canton, & depuis la Chine juſqu'à Jédos, capitale du Japon ; ville que quelques galiotes à bombes écraſeroient. Ils ne l'ont pas fait : ils ont été plus ſages ; ils ſe ſont enrichis avec ces opulentes contrées.

puiſſant prince de l'Europe ? Il ruina ſes états ; & après avoir épuiſé les mines de l'Amérique, il laiſſa *cent quarante millions de ducats* de dettes. Une obſtination aveugle le fit tomber dans une ſuite de fautes politiques. La Hollande étoit un patrimoine qu'il tenoit de ſon pere ; il pouvoit y régner tranquillement ; il irrita ce peuple ; il força, pour ainſi dire, les Flamands à la révolte. Quelle humiliation pour cet orgueilleux monarque ! Après avoir formé l'extravagant projet de ſubjuguer la France & l'Angleterre, après avoir cru que les reſſorts de ſa politique briſeroient la ſcience des chefs de la ligue, après avoir ſervi les révoltés des nations voiſines, entretenu toutes les diviſions, il eut la douleur de voir les états de Brabant, de Flandre, de Zélande, de Hollande & de Frize ſolliciter un joug étranger ; il vit *ces gueux*, qui avoient pour attribut ironique *une écuelle de bois*, le braver ; il perdit un pays plus riche aujourd'hui que toutes les dominations Eſpagnoles. (1)

(1) Les habitans des Pays-Bas travailloient

Ainſi les loix violées ne lui furent pas favorables; & toutes ces perſécutions pour forcer la

depuis long-tems à s'allier avec l'Angleterre; mais Eliſabeth, toujours prudente, ne ſe détermina à cette alliance que quand elle vit que les Provinces-Unies en avoient aſſez fait pour rejeter à jamais le joug Eſpagnol. Ce furent les Eſpagnols reſtés dans les Pays-Bas, qui préparerent tous les maux dont cette contrée fut affligée pendant vingt années. Ce même principe de perſécution, qui avoit épuiſé l'Eſpagne d'hommes & d'argent, qui avoit allumé des bûchers dans toutes les villes des Pays-Bas, dicta bientôt l'édit inſenſé qui ordonnoit ſous peine de mort à tous les Mauriſques de ſortir de la monarchie dans trente jours: les Inquiſiteurs en avoient donné le conſeil. Ce conſeil fit ſortir un million d'habitans, les plus utiles par leur induſtrie & leur travail. Les attentats du fanatiſme paroitroient incroyables, ſi l'hiſtoire ne l'affirmoit pas. Une autre barbarie plus voiſine de notre ſiecle, ſiecle trop célébré par des poëtes, doit nous faire appercevoir que le délire du fanatiſme n'eſt peut-être pas entiérement éteint, ou du moins qu'il ſe reproduit ſous mille formes diverſes.

les affaires politiques : il eut une trop facile complaiſance pour le duc d'Albe qui, ſous un extérieur tranquille, cachoit une ame cruelle. Il la paya des ſept Provinces-Unies.

L'inſatiable avidité du duc d'Albe ne ſauroit être repréſentée ſous des traits trop vigoureux. Il foula aux pieds toutes les loix, & laiſſa par-tout les traces enſanglantées de ſon funeſte pouvoir.

L'attention & la vigilance caractériſoient le monarque dans certaines parties du gouvernement : il ordonnoit à ſon conſeil de diſcuter en ſa préſence les avantages & les périls d'une entrepriſe. Dans les affaires douteuſes, il prenoit les avis par écrit ; il réfléchiſſoit profondément, & réuniſſoit les partis oppoſés : mais lorſqu'il s'agiſſoit des hérétiques, toutes les loix alors étoient renverſées ; il avoit contre eux une haine dévorante qui fermentoit dans ſon ame. Il fut à leur égard le plus cruel des perſécuteurs.

Cependant il ne reſpectoit pas tellement les eccléſiaſtiques (1) qu'il ne fût les punir

(1) L'archevêque de Tolede, en mourant,

quand ceux-ci l'avoient offenſé : il fit pendre leſtement *une vingtaine de prédicateurs* de tous ordres, pour avoir prêché en Portugal qu'il avoit uſurpé la couronne ; & il avoit même répondu à Grégoire XIII, qui avoit voulu ſe rendre arbitre de ce différend, que ſes droits n'étoient ſoumis qu'à ſon épée. Ainſi il étoit peu reſpectueux envers les prêtres de ſon égliſe quand ſon orgueil ou ſon intérêt y étoit intéreſſé : ce qui doit jeter du jour ſur cette politique qui retenoit les apparences & les momeries du culte extérieur, pour mieux ſaiſir l'autorité temporelle avec une ſouveraine habileté.

Après l'avoir conſidéré ſur le trône, ſa vie privée nous annonce le même caractere d'hypocriſie, de rigueur & de cruauté.

laiſſa pour des legs pieux un million d'écus. Philippe II s'appropria le million, en faiſant décider par deux ou trois docteurs ſans bénéfices, qu'il étoit, *comme pere des pauvres*, l'héritier de ce prélat. On trouve dans ſa vie tant d'actions contradictoires, que le pinceau s'en déconcerte.

Don Carlos coûta la vie à ſa mere qui, le quatrieme jour de ſes couches, ne put ſe refuſer à la cruelle curioſité de voir le ſpectacle que donnoit l'Inquiſition. Quels auſpices ! Ce terrible fils de Charles-Quint étoit né féroce & inacceſſible à toute pitié ; car malgré ſon rang (choſe incroyable) il ſe plaiſoit à voir expirer des malheureux, martyrs de l'Inquiſition ; il ne rougiſſoit point d'avouer qu'il ſerviroit lui-même de bourreau, s'il en manquoit. Il ſembloit (je l'écris en frémiſſant) oui, il ſembloit, & je copie l'hiſtoire, ſe repaître de la vapeur épaiſſe qu'exhaloient les cadavres fumans ; & dans ces dégoûtans ſpectacles, il avoit encore des eſpions à ſes gages, chargés de lire dans les yeux des ſpectateurs la compaſſion dont ils pouvoient être atteints ; ces ſatellites déguiſés épioient les plaintes & le mouvement involontaire de la nature ; ſur ces indices, ceux que la pitié avoit touchés trop vivement étoient livrés aux inquiſitionnaires.

On ne le vit qu'une fois ſous les armes : ce fut le jour qu'on monta à la breche

lorſque la ville de S. Quentin fut emportée d'aſſaut : mais le jour de cette bataille, ſa peur fut ſi grande qu'il fit vœu, (1) s'il en réchappoit, de bâtir un magnifique monaſtere dédié à S. Laurent ; il y ajouta une égliſe & un palais ; & il voulut que ces édifices euſſent la forme d'un *gril*, parce que S. Laurent, d'après les légendes, avoit été rôti ſur un *gril*. Telle eſt l'origine de l'Eſcurial, qui coûta des ſommes immenſes. Mais il perdit le fruit de cette bataille, dont les avantages auroient pu s'étendre ſi loin, que Charles-Quint, au fond de ſa retraite, inſtruit d'une telle victoire, demanda ſi ſon fils étoit à Paris. (2) Le comte d'Egmont, à

(1) Il en fit un autre mental de ne ſe trouver déſormais à aucune bataille.

(2) Il prit dans un couvent de moines l'avis chrétien & bien utile à la France, *qu'il ne falloit pas réduire ſes ennemis au déſeſpoir*. Ce conſeil, puiſé dans un cloître, fut ſuivi. Les François ſe releverent & prirent Calais, qui depuis 200 ans appartenoit à la Grande-Bretagne. Il fut auſſi clément envers les Italiens. Le duc

qui il fit depuis trancher la tête, lui fit gagner la bataille de Gravelines, dont il ne ſut pas mieux profiter.

---

d'Albe, dépoſitaire de ſes forces, vouloit humilier un pontife ambitieux, & Rome étoit en ſon pouvoir. Philippe II lui écrivit, *qu'il aimoit mieux perdre ſon trône que de déplaire au pape*. Et tandis que le duc d'Albe alloit ſe rendre maître de cette capitale du monde, il fit faire les excuſes du roi d'Eſpagne au pape par la bouche même du vainqueur. Il rendit au ſaint-ſiege toutes les places démentelées ; il accepta des conditions honteuſes. Cette conduite ne pouvoit être que le fruit de ſon éducation. Son gouverneur ôtoit ſon chapeau à trente pas, lorſqu'il voyoit paſſer un homme portant habit eccléſiaſtique. Ses inclinations monacales percerent dès l'enfance. Charles-Quint arrangea ſon mariage avec Marie reine d'Angleterre. Il ſeroit difficile d'aſſigner l'utilité de ce mariage : Philippe par les conditions n'étoit pas maître d'avoir à ſon ſervice un Eſpagnol. Mais la paix de Catau-Cambreſis fut glorieuſe pour ſes armes & pour ſa politique ; elle occaſionna dans la ſuite l'infortuné mariage de Philippe avec Iſabelle de France. Il chercha les moyens d'épouſer Eliſabeth qui

Monté ſur le trône par l'abdication de Charles-Quint, le premier acte de ſa puiſſance fut de rompre une treve que ſon pere avoit faite avec les François. Fils ingrat autant qu'il fut depuis mauvais pere, époux barbare, maître impitoyable, ami dangereux, allié infidele, diſſimulé, défiant, vindicatif,

---

étoit déjà ſur le trône; mais s'il avoit de la pénétration, elle étoit en défaut, s'il eſpéra jamais partager le lit & le ſceptre d'une femme qui avoit autant de génie. Le ruſé Sixte-Quint excitoit Philippe à précipiter ſes deſſeins contre l'Angleterre; mais quand on approfondit le génie aſtucieux de ce pape, on eſt tenté de croire que Sixte-Quint s'entendoit avec Eliſabeth, & que toutes les offres qu'il faiſoit à Philippe II n'étoient qu'un piege. Il eſſaya d'uſurper le royaume de Portugal, & de le joindre à ſes états; le cardinal Henri n'avoit ſemblé le poſſéder que pour donner à Philippe II le tems de ſe préparer à le diſputer à l'héritier naturel Don Antoine. Il avoit conſeillé à Sébaſtien roi de Portugal d'aller ſe faire tuer en Afrique; il y périt, & des théologiens armés d'argumens acheverent la conquête.

ſa haine contre les proteſtans tenoit de la frénéſie.

A l'orgueil il mêloit la vanité ; il vouloit qu'on ne lui parlât qu'à genoux, il faiſoit trembler juſqu'aux complices de ſes cruautés ; & le miniſtre le plus fidele à ſes vengeances royales, le duc d'Albe, étant un jour entré dans le cabinet de ce prince ſans être introduit, eſſuya ces foudroyantes paroles : *Une hardieſſe telle que la vôtre mériteroit la hache.*

Quand il fit périr ſur un échafaud les comtes d'Egmont & de Horn, il dit qu'il faiſoit tomber ces têtes parce que *des têtes de ſaumons valent mieux que pluſieurs milliers de grenouilles.*

Les couvens étoient les principaux objets de ſes largeſſes : en donnant à des moines, il donnoit encore à des concubines ; il répandit par-tout pour ſes plaiſirs l'or & les diamans.

Il ne marchoit jamais ſur les tombes, parce qu'au haut de l'épitaphe il y a quelquefois une croix. Mettant ſa conſcience en repos

par ces pieuſes momeries, il fit périr plus de cinquante mille proteſtans ; & ſes guerres, de ſon propre aveu, lui coûterent cinq cents ſoixante-quatre millions de ducats.

Quoiqu'attaché aux dogmes de la religion catholique, il eut de nombreuſes maîtreſſes. (1) Il vivoit dans l'adultere avec Anne de Mendoza ; il avoit créé le mari de cette femme le miniſtre de ſes plaiſirs. Il eut pour rival le malheureux Eſcovedo. Le monarque jaloux & irrité chargea le dénonciateur d'aſſaſſiner de ſa main l'accuſé.

Il fit auſſi décapiter Don Juan de la Nuſe par le vice-roi d'Arragon, & ce ne fut pas

(1) La volupté qui amollit quelquefois le cœur de l'homme, endurcit ordinairement celui des ſouverains deſpotes. La tyrannie ne s'éteint point dans l'habitude des plaiſirs ; elle devient plus inſenſible au ſein de la débauche : c'eſt le feu qui durcit l'argille. Néron s'enfonçoit dans les crimes avec le poiſon des délices : tout s'aigrit dans un cœur né vicieux ; les empereurs Romains marierent au libertinage le plus effréné les cruautés les plus atroces.

pour cauſe de religion, à ce qu'il paroît. Joſeph Andrada fut chargé des entrepriſes les plus ſecrettes & les plus monſtrueuſes.

Il mit tout en uſage pour cacher, pour dérober à tous les regards ſes filles naturelles, en les empriſonnant au fond d'un cloître; & dans ſa profonde hypocriſie, il eut toujours l'art de pallier ſes vices. Les bûchers ſans ceſſe allumés auroient dû s'éteindre d'eux-mêmes; mais il ranimoit les fureurs de l'Inquiſition, lorſque celle-ci étoit laſſe de répandre le ſang.

Ce roi cruel gouverna un peuple au plus beau moment de ſa gloire, enivré de ſes ſuccès, & dont la fierté s'élevoit au-deſſus de celle des autres nations. Mais Philippe II oublia ſa force, & embatraſſa ſes négociations de ſubtilités qui lui firent perdre en intrigues & en mouvemens contradictoires une puiſſance réelle & fort étendue. Cette politique verſatile convient à de petites républiques, à des états bornés; mais ceux qui ont du poids, de la grandeur, doivent re-

noncer à ces ruſes inſuffiſantes, & n'employer que la hauteur des idées & la diſcipline militaire pour arriver à leur but.

La diſſimulation, il faut l'avouer, eſt quelquefois néceſſaire à un roi : les paſſions ſont trop vives autour de lui pour qu'il ne temporiſe pas avec elles. Mais Philippe II étoit fourbe plutôt que diſſimulé. Il n'étoit pas né pour la place qu'il occupoit à cette grande époque : il lui auroit fallu un génie profond ; le ſien n'étoit que délié.

Il mit au rang de la ſcience du gouvernement l'uſage d'employer des eſpions qui fouilloient dans les intrigues les plus cachées. Un grand roi ne doit point avoir cette curioſité inquiete, & ne doit point s'abaiſſer à cette minutieuſe vigilance. Les actions ſecrettes des hommes ne le regardent pas ; il ne doit ſaiſir que celles qui tendroient à troubler le repos de l'état.

Un grand événement de ſa vie domeſtique excite encore aujourd'hui la curioſité du monde. Mezerai, dur mais véridique, dit poſitivement : *Il eſt certain que Philippe II*

empoiſonna ſon épouſe & la fit périr avec le fruit dont elle étoit groſſe. Mais pluſieurs hiſtoriens le juſtifient du crime d'empoiſonnement, & aſſurent qu'Eliſabeth mourut du chagrin que lui cauſa la perte de Don Carlos. Mais point de doute que Philippe II ne fût coupable d'un parricide. L'hiſtoire tragique de Don Carlos eſt donc fondée ; car le roi remit ſon fils à la haine des inquiſiteurs, haine connue & rendue trop publique par d'indécentes déclamations. Or, l'Inquiſition & Philippe II ne faiſoient qu'un.

Ce monarque qui avoit verſé le ſang pendant un regne de quarante-quatre années, (1) mourut tranquillement à l'âge de ſoixante & quatorze ans. Deux jours avant ſa mort il voyoit les cieux ouverts. Frappé d'une maladie horrible & longue, il fut pa-

(1) L'hiſtoire dit qu'il fit périr par le fer ou le poiſon plus de cinquante mille hommes ; & il dit aux médecins qui n'oſoient le faire ſaigner : Tirez ſans crainte quelques gouttes de ſang des veines d'un roi qui en a fait répandre des flots aux hérétiques.

tient

tient & ferme ; il reçut quatorze fois les derniers ſacremens avant d'expirer : ſa conſcience ne lui reprochoit rien.

Qui prononcera, qui oſera prononcer ſur la religion de ce prince ? Seroit-il poſſible qu'il eût été de bonne-foi ? Il me ſemble que, ſous ce point de vue, il n'y avoit plus de remede à ſa pieuſe frénéſie, & qu'on en doit d'autant plus déteſter ſes monſtrueux principes & ſa ſuperſtitieuſe croyance : mais il eſt plus probable qu'il penſoit pouvoir effacer, par des pratiques de dévotion, les attentats de ſa vie publique & privée. Erreur inconcevable, mais trop commune dans ce malheureux ſiecle, où la morale & la ſaine politique n'avoient ni regle ni meſure.

Ce fut lui qui fit imprimer à Anvers la belle *Bible polyglote* qui porte ſon nom. Il donna un décret par lequel il fixoit à quatorze ans la majorité des rois d'Eſpagne.

Philippe II étoit petit. (1) On a eu occa-

(1) Il étoit encore petit au moral comme au phyſique dans une multitude de choſes ; tantôt

ſion de remarquer que les paſſions concentrées, perſonnelles & violentes logent de préférence chez les hommes de petite ſtature : en général ils ſont plus méchans ; les petits êtres ont plus de paſſions vicieuſes que les autres.

Cependant les nouvelles opinions agitoient

---

il abaiſſoit ſon orgueil juſqu'à manger au réfectoire avec des moines ; tantôt il faiſoit ſortir de ſa préſence une femme qui avoit ri en ſe mouchant. Il n'entroit pas dans un monaſtere ſans baiſer toutes les reliques ; il faiſoit pétrir ſon pain avec l'eau d'une fontaine en crédit pour les miracles ; il ſe vantoit de n'avoir jamais danſé, de n'avoir point monté ſur une mule, de n'avoir jamais porté de hauts-de-chauſſes à la grecque ; il interrompoit par modeſtie les harangues qu'on lui faiſoit ; il étoit fort grave dans toutes ſes actions ; mais il ſe livra à des tranſports extravagans lorſqu'il apprit le maſſacre de la S. Barthelemi. Il avoit peu de conſidération pour les poëtes ; & lorſqu'on lui en demanda la raiſon, il fit cette réponſe ſenſée : *C'eſt qu'ils ne ſavent pas ſe contenir dans les bornes de la modeſtie.* La fortune le ſervit encore mieux que ſes talens.

tous les eſprits ; la réformation s'étendoit malgré les bûchers ; la France étoit en ſuſpens ; on demandoit de tous côtés un concile national ; & Catherine de Médicis elle-même avoit propoſé au pape d'ôter les images des égliſes, d'accorder la communion ſous les deux eſpeces, d'abolir la Fête-Dieu, & de célébrer la meſſe en langue vulgaire.

Les plaintes des François éclatoient contre le concile de Trente ; les rieurs diſoient, pour peindre l'influence de la cour de Rome, qu'*elle envoyoit le S. Eſprit dans la valiſe du courier.* Les ambaſſadeurs de France vouloient rompre l'aſcendant des légats & des Italiens : mais ceux-ci, avec leur adreſſe accoutumée, tournerent les événemens au gré du pape.

Lainez, général des Jéſuites, ſoutint que du pape ſeul émanoit toute autorité ſpirituelle ; qu'en lui ſeul étoit renfermée *toute la hiérarchie.* Fra-Paolo, dans ſon Hiſtoire du concile, développe le tiſſu des intrigues & met au jour les vaines ſubtilités qui ne ſe mêlerent que trop aux matieres les plus importantes.

Ce fameux concile, qui auroit dû avoir pour but de couper la racine de tant d'abus exceſſifs que lui reprochoient les novateurs, ne s'occupoit qu'à faire valoir les immunités eccléſiaſtiques, telles que les années d'ignorance les avoient produites. Il entaſſoit une foule de bulles évidemment contraires aux loix civiles & au bien général de la ſociété.

L'ancien eſprit de domination reparut dans toute ſa hauteur & ſouleva une partie de la nation Françoiſe, qui depuis a conſtamment rejeté une pareille diſcipline. Le concile de Trente taxoit d'héréſie tout diſcours qui tendoit à infirmer la juriſdiction des eccléſiaſtiques; à peine les droits de la ſouveraineté furent-ils mis à couvert.

Ce concile fameux ne finit qu'en 1563. Il fut reçu différemment dans pluſieurs états. Le roi d'Eſpagne montra en public la plus grande ſoumiſſion; mais, ce qu'il faut ſaiſir aujourd'hui comme un trait précieux, il donna des ordres ſecrets pour le maintien de l'autorité royale. Le chancelier de l'Hôpital & le parlement s'oppoſerent vivement à la publication du concile.

Il ne fit que choquer, aigrir les proteſtans: l'eſpérance de les ramener s'évanouit; l'*index* des livres défendus ne fit qu'augmenter la rupture; les auteurs & les ouvrages flétris dans cet *index* obtinrent de nombreux partiſans, parce que ce deſpotiſme violent & ſacerdotal révolta tous les eſprits éclairés; & il y en a dans tous les ſiecles.

Pie V avoit fait brûler comme hérétiques des hommes diſtingués par leurs lumieres, entr'autres le ſavant *Paléarius*, dont le crime fut d'avoir appellé la ſainte Inquiſition un *poignard levé ſur les gens de lettres*. (1) Les deſtinées des ſavans n'étoient pas tranquilles. Ramus avoit été aſſaſſiné par ſes écoliers; les autres étoient fugitifs (2) ou

(1) Les ſucceſſeurs de Palearius l'ont bien vengé; car les gens de lettres ne pardonnent pas à la perſécution qui attente à leur liberté. De ſiecle en ſiecle ils font entendre leur cri, qui ſe propage juſqu'à ce que l'oppreſſeur ſoit entiérement diffamé dans les races futures.

(2) Parmi eux on diſtingue Fauſte Socin. Egalement éloigné des catholiques & des proteſtans

pourſuivis par les perſécuteurs obſtinés des conſciences, & chacun diſoit venger la cauſe de Dieu.

Lorſqu'on ſonge que des événemens auſſi extraordinaires ſont pour ainſi dire récens, on a droit de s'étonner de ce qui s'eſt paſſé.

---

qui ne s'entendoient pas, il voulut réconcilier les partis oppoſés. Il s'attacha à la morale divine de l'Evangile, qui recommande la paix, la charité. Il honora Jéſus-Chriſt comme un ſage doué d'une vertu ſurnaturelle, que Dieu avoit rendu l'organe immédiat des préceptes les plus faits pour conduire les hommes dans le chemin de leurs devoirs, & dans la pratique des vertus. Cette doctrine qui ne bleſſoit point la raiſon humaine, qui tranchoit les diſputes théologiques, révolta les catholiques & les proteſtans, jaloux de dogmatiſer, & qui ſubſtituoient l'orgueil des argumens à la charité évangélique. Fauſte Socin, qui avec ſes idées philoſophiques n'eût pas échappé aux bûchers de l'Inquiſition, ne craignant pas moins les apôtres de Geneve, alla fonder ſa ſecte en Pologne & en Tranſylvanie; proſcrite depuis, elle a jeté ſes racines en Hollande & en Angleterre. Ce paiſible réformateur, dont le nom ne périra point, mourut en 1604.

Que ne doit-on pas aujourd'hui à cet eſprit philoſophique qui a démontré le néant & la honte de ces débats violens & inſenſés qu'occaſionnoit alors le culte ?

Que l'étude de l'hiſtoire nous ſerve donc à apprécier les avantages du tems préſent ; qu'elle nous guériſſe ſur-tout d'une erreur dangereuſe, de celle qui voudroit nous perſuader que l'époque où nous vivons eſt un ſiecle dégradé ou dégénéré. Rien de plus faux. Qui de nous regretteroit de n'avoir pas vécu dans le ſeizieme ſiecle, au milieu de tant d'orages ſanglans, ſous la domination de ces monarques foibles, féroces, ou ſuperſtitieux ? Le joug eccléſiaſtique peſoit alors de toutes parts, & forçoit les caracteres à l'hypocriſie.

Les rois qui occupent aujourd'hui les trônes de l'Europe, ont une ſageſſe, une modération, une humanité, qui éclairent leur ambition & temperent leur pouvoir. Les crimes & les petiteſſes des ames lâches & ſuperſtitieuſes leur ſont étrangers ; leur orgueil frappant un but plus noble, ne tient

plus au deſpotiſme ; ils aiment la gloire & ſont devenus ſenſibles au jugement des eſprits éclairés qui ſe correſpondent d'un bout de l'Europe à l'autre. Les adminiſtrateurs des états enfin ſont à la hauteur des idées régnantes : ces idées ſaines aſſurent tout-à-la fois leur repos & celui des peuples ; on les paie en amour, en reſpect, en hommage. L'eſprit de philoſophie, univerſellement répandu, les engage à être plus philoſophes que ne le furent leurs prédéceſſeurs. Quelques-uns ont connu la généreuſe & ſublime paſſion d'appliquer leur puiſſance à la réforme des plus anciens abus. La partie qui gouverne enfin, communique aujourd'hui, par la voix toujours puiſſante de la raiſon, avec la partie qui obéit. Les édits nouveaux parlent à des hommes ; tout s'améliore d'une maniere ſenſible, puiſque l'homme dans toutes les conditions eſt reſpecté plus que jamais. Des principes de bienveillance diſtinguent toutes les loix nouvelles ; les jouiſſances du luxe ne dérobent rien à une raiſon généreuſe. Tout eſt juſtement appréçié dans le ſein des plaiſirs ;

& la foule des arts enchanteurs a-ôté à l'orgueil des grands ce qu'il avoit de dur & de farouche. Les ſouverains en ſont plus heureux, & nous auſſi ; béniſſons donc le tems où nous vivons, en comparaiſon de pluſieurs ſiecles, & ſur-tout en voyant dans l'hiſtoire à quels hommes jadis les hommes furent ſoumis.

On a choiſi les formes dramatiques, dont on a fait une étude particuliere pour mieux peindre la phyſionomie d'un méchant prince ; on y a fait entrer l'hiſtoire d'Eliſabeth & de Don Carlos, ſi connue & ſi touchante : on a cru que ces formes qui admettent le dialogue, donneroient plus de vie à des perſonnages dont on vouloit repréſenter le caractere en peu de mots.

Ce ſeroit introduire une ſorte de deſpotiſme dans la république des lettres, que de vouloir interdire à un auteur la liberté de ſe ſervir de la forme dramatique, ſans deſtiner ſon ouvrage au théatre.

Avant moi, le préſident Hénault avoit ſu employer ce nouveau genre de drame qui n'eſt inventé que pour être lu. Ce genre convient aux tragédies nationales ou à celles qui ſont faites pour embraſſer un ſujet vaſte, politique ou intéreſſant; elles occupent dans la retraite & le ſilence du cabinet des lecteurs intelligens & judicieux, & ne ſont point deſtinées à un parterre trop mobile, trop frivole pour le ſérieux des affaires publiques.

Dans un drame ordinaire, dont l'action ne ſe rapporte qu'à un perſonnage particulier, on n'a qu'à faire jouer des reſſorts uniformes. On n'a beſoin que de s'aſſujettir au goût & aux caprices du parterre. Des événemens communs ou groteſques ſont ſuffiſans pour intéreſſer les ſpectateurs.

Dans le drame politique, l'action s'appuie ſur la vérité hiſtorique, ſans être amenée par une fiction forcée. L'action porte ſur des caracteres qui ont joué un grand rôle: le ton politique qui domine dans ces drames, n'exclut pourtant pas le ton péthétique; le héros de la piece peut exciter l'émotion la

plus vive, car il eſt poſſible qu'il ſe trouve dans la ſituation la plus touchante. (1) Seulement les grands intérêts de ces pieces, qui regardent ordinairement la conſervation ou la ruine d'un état, le maintien des loix, & des mœurs, abſorbent les contraſtes qui regnent dans les autres pieces. Les caracteres ſont du moins inſtructifs, s'ils n'ont pas le droit de faire verſer des larmes.

Il n'y auroit donc rien de plus injuſte que de juger de ces drames politiques d'après les regles faites pour plaire au parterre de Paris; regles qui ne ſont fondées que ſur l'humeur & le caprice. Dès qu'on perd de vue le but que l'auteur s'eſt propoſé, l'on ne fait que s'égarer avec l'obſcur Ariſtote & ſes inutiles commentateurs.

L'auteur d'un drame politique écrit pour des lecteurs du goût le plus naturel & des

(1) Ainſi j'ai placé le perſonnage de Don Carlos d'après tout ce qu'on a écrit ſur ce ſujet, ainſi que la mort précipitée d'Eliſabeth, que les hiſtoriens repréſentent ſous des couleurs déciſives.

mœurs les plus ſimples : il ne trace point ſes tableaux majeſtueux pour l'étroite enceinte du théatre François ou Italien ; il élargit la ſcene, & ſe compoſe un parterre formé d'hommes nés pour apprécier les poëtes qui peignent les affaires publiques & les intérêts nationaux.

Ce théatre dédaigné de la multitude, au-deſſus des comédiens modernes, dont les reſſources ſont trop foibles pour ces ſortes de repréſentations, s'unira, j'oſe le croire, au théatre des Grecs, à celui de Shakeſpeare, le grand maître, le grand peintre en ce genre. Il aura eu le même but, il bravera les diſcours oiſeux de ces prétendus hommes de goût qui, differtant toujours & ne produiſant rien, combattent inceſſamment ce qu'ils ſont incapables de faire. Il pourra du moins ſervir de leçons aux jeunes princes, parce qu'ils verront ſans un pénible effort & dans l'eſpace de quelques heures ce qu'ils n'apperçoivent qu'imparfaitement dans les grandes hiſtoires, à cauſe de l'étendue & de la diſproportion des objets. Rapprochés ſous un

même point de vue, ils liront mieux l'eſprit d'un regne que dans la prolixité de ces froids hiſtoriens qui, en délayant leur matiere, lui ôtent tout l'intérêt dont elle eſt ſuſceptible.

PERSONNAGES.

PHILIPPE II, *Roi d'Eſpagne, fils de Charles-Quint.*

ELISABETH *de France, fille de Henri II, Roi de France, ſœur de Charles IX, & ſeconde femme de Philippe II.*

DON CARLOS, *fils de Philippe II, & de ſa premiere femme, Marie de Portugal.*

GRANVELLE, *cardinal, miniſtre.*

Don RUY-GOMEZ DE SYLVA, *prince d'Eboly, miniſtre & capitaine des Gardes de Philippe II.*

SPINOLA, *cardinal, grand-inquiſiteur d'Eſpagne.*

Le Marquis DE LA POSA, *ami de Don Carlos.*

OSORIO, *confident de Don Carlos.*

Le Comte DE LERIA.

Le Duc de FERIA.

Don DIEGUE DE CORDOUE.

Le Comte DE LERME.

La Ducheſſe D'ALBE, } *dames d'honneur*
La Princeſſe D'EBOLY, } *de la Reine.*
HONORINE, *attachée à la Reine.*

La Comteſſe D'EGMONT, *& ſes onze enfans.*

Le Baron DE MONTIGNY, *envoyé des Etats de Flandres.*

LE NONCE.
LE LÉGAT.
Le Pere MONTALTE, *depuis Sixte V.*
Le Pere GORY.
30 CORDELIERS.
6 BÉNÉDICTINS.
3 AUGUSTINS.
3 CARMES.
5 ECCLÉSIASTIQUES SÉCULIERS.

JUGES DE L'INQUISITION.
GARDES DE L'INQUISITION.

Le Pere HYACINTHE, *religieux du couvent de S. Juſt en Andalouſie.*

MENINS DE DON CARLOS.

BEAL, BURTON, } *Anglois.*

TIMERMAN, *Jacobin.*

SAUREGUY, *fanatique envoyé pour aſſaſſiner le prince d'Orange.*

LE CONFESSEUR DU ROI.

DES CASUISTES.

DES MÉDECINS.

PROCESSION DE L'INQUISITION.

LES CONDAMNÉS DE L'INQUISITION.

CARALLA, *évêque, l'un des condamnés.*

UN VIEILLARD *condamné.*

UN JEUNE HOMME *condamné.*

UNE JEUNE FILLE *condamnée.*

DES CONFESSEURS *exhortant les condamnés.*

OFFICIERS ET GARDES *de la ſuite du Roi.*

PHILIPPE

PHILIPPE II,

ROI D'ESPAGNE.

SCENE PREMIERE.

La ſcene eſt au monaſtere Saint-Juſt dans l'Andalouſie. Le théatre repréſente une partie de la forêt dépendante du couvent. Dans l'enfoncement, à un point de vue très-éloigné, l'on diſtingue à travers des arbres l'égliſe & la maiſon des religieux, ainſi que de riches côteaux qui bordent les rives du Guadalquivir.

HYACINTHE, DON CARLOS.

HYACINTHE, *aſſis ſur un tronc d'arbre renverſé, tenant un livre ouvert.*

PAISIBLE ſolitude, où Charles-Quint, fatigué de l'empire, refugia ſon ame trou-

blée ; profonde retraite, ton ſilence eſt interrompu de nouveau par ſon fils. . . Je viens de voir Philippe viſiter avec pompe le tombeau de ſon pere. . . . Juſte ciel, comme ſon hypocriſie perce lorſqu'il leve les yeux vers toi ! . . Voilà donc ce nouveau maître de tant de provinces. . . Pauvres royaumes ! peuples infortunés & gémiſſans, puiſſiez-vous éviter les guerres & les perſécutions que vont élever les ſourds projets de cet autre ſouverain ! . . . J'ai vu les miniſtres avides qui l'environnent. . . Le cardinal au teint jaune. . . Le chancelier complaiſant. . . Cette légion de prêtres. . . . Cette foule rampante de vils courtiſans. . . Quelle cour ! . . . Quoi, ne pourra-t-il donc ſe placer ſur le trône un roi véritablement homme, un monarque inſtruit, qui chériſſe la paix & la concorde, qui faſſe aimer la ſimplicité des mœurs, qui ſoit l'ami de la vérité, qui apprenne à reſpecter le ſang & la liberté des hommes ! . . Oh ! s'il s'en trouvoit un, il n'enverroit ſûrement pas, comme Philippe, des ſoldats

dans la Flandre pour forcer les conſciences. C'eſt en faiſant le contraire, qu'un tel roi pourroit s'immortaliſer. Que j'aimerois à voir un ſouverain, armé du glaive de la juſtice, réunir les eſprits par le lien de la vérité & de la paix ! Avec quelle joie je rentrerois dans la ſociété, dont un moment d'erreur m'a éloigné pour toujours !.. Mais, je le prévois, Philippe ! ton regne va reculer d'un ſiecle cette époque deſirable. . . . Souverain Maître des rois ! tes voies ſont incompréhenſibles ; ne murmurons point des événemens, & ne portons pas nos craintes dans l'avenir que tu diriges.

(*Hyacinthe, appercevant Don Carlos, ferme ſon livre, ſe leve, & veut ſe retirer. Celui-ci va au-devant de lui & l'arrête.*)

DON CARLOS.

C'eſt vous que je cherche, pere Hyacinthe. . . Ce lieu ſolitaire eſt favorable pour ſe parler ſans témoins... Demeurez... Don Carlos veut s'entretenir avec vous.

HYACINTHE.

Avec moi, prince ! . . Et que pouvez-

vous demander d'un pauvre ſolitaire ?

DON CARLOS.

Je vous connois. Nous ſommes ſeuls ; qu'aucune contrainte ne vous retienne. . . Vous êtes inſtruit de choſes qui m'intéreſſent ; il faut me les révéler.

HYACINTHE.

Prince, je ne ſais rien . . . je ne me mêle de rien. . . Entiérement livré au ſilence & à la retraite, j'oublie la cour & le monde, & n'ai plus affaire qu'avec Dieu.

DON CARLOS.

Comme la terreur a glacé ſes eſprits ! . . . Que ſuis-je donc à tous les yeux ? Une idole qu'on encenſe & qui fait peur. . . . Les uns me flattent, les autres me fuient. . . Ne puis-je trouver un ſeul homme qui me parle le langage de la vérité ?

HYACINTHE.

Le langage de la vérité ! . . . Prince, n'exigez rien de moi, & ne troublez pas la vie paiſible du dernier de vos ſujets. . . Je ne puis rien pour le bonheur des grands : mon repos innocent ne nuit à perſonne. . .

Votre auguſte rang met entre nous deux trop de diſtance, & je dois m'éloigner.

DON CARLOS *le retient.*

Non. . . reſtez. . . je le veux.

HYACINTHE.

Mon prince!

DON CARLOS.

Que mon titre ne t'effraie pas. . . Profite, reſpectable religieux, de ce moment pour m'éclairer & m'inſtruire. . . L'héritier du trône peut devenir ton ami.

HYACINTHE.

Don Carlos, gardez cette faveur pour d'autres. . . Il n'en eſt malheureuſement que trop qui l'ambitionnent.

DON CARLOS.

Eh bien donc, va. . . ſauve loin de moi ton exiſtence inutile. Laiſſe échapper l'occaſion d'inſtruire le fils des rois qui veut t'entendre. . . Le ſort de tes concitoyens ne peut t'attendrir. . . Ton repos te paroît préférable à celui de tout un peuple. . . J'ai ſu que Charles-Quint, mon aïeul, retiré dans ce monaſtere, t'avoit honoré de

ſa confiance. . . J'ai cru que tu étois digne de la mienne. . . Je me ſuis donc trompé.

HYACINTHE.

Pardonnez, prince. . . L'empereur n'étoit plus alors qu'un homme pénitent, humilié devant l'Eternel, dans l'attente de la mort. . . Je n'ai point cherché ſa préſence; au contraire, je l'évitois: car ceux qui ſur la terre ſe ſont laiſſé éblouir par l'éclat menſonger du trône & des grandeurs, ſont peu faits pour la retraite. . . Il nous tourmentoit tous, & penſoit encore être le plus tranquille d'entre nous.

DON CARLOS.

On me l'a dit. Comment vous diſtingua-t-il au point de s'ouvrir à vous?

HYACINTHE.

Voici comme nous nous ſommes connus. . . Une nuit que j'étois endormi, rêvant à la vie tumultueuſe de ce héros, dont les débats agitoient encore la terre. . . . . Je m'entends appeller. . . Hyacinthe! frere Hyacinthe, levez-vous! le coup des matines eſt ſonné. . . J'ouvre les yeux. . . j'apperçois

votre illuſtre aïeul. . . *Eh!* lui dis-je dans le premier mouvement d'humeur, *n'eſt-ce pas aſſez d'avoir ſi long-tems troublé le monde, ſans venir encore interrompre le repos de ceux qui en ſont ſéparés ?* . . . Il s'arrête, me regarde en ſilence, ſourit & me tend la main. . . *Vous n'êtes pas flatteur*, me dit-il; *je veux être votre ami.* . . Et c'eſt ainſi qu'il le devint malgré moi. . . Vous ſavez, prince, le traitement que viennent d'éprouver les prélats qui méritèrent ſa confiance, qui l'aſſiſterent en ſes derniers momens. L'archevêque de Tolede eſt empriſonné ſous prétexte d'héréſie. . . Je n'échappe qu'à la faveur de mon obſcurité. Que n'ai-je pas à craindre, ſi je donne lieu au moindre ſoupçon! . . Et ne peut-on pas déjà me faire un crime de me trouver ici ſeul avec vous?

DON CARLOS.

Vertueux ſolitaire, votre prince n'eſt pas ici pour vous perdre ni vous abandonner... Raſſurez-vous; je ne vous expoſerai pas long-tems. . . Tandis que mon pere vient

en ces lieux honorer la froide pouſſiere de Charles-Quint, moi, je ne m'intéreſſe qu'à connoître quelle fut ſon ame. Je brûle du deſir de recueillir ſes dernieres penſées. Il en dépoſa ſans doute une partie dans votre ſein. Peut-être vous aura-t-il quelquefois parlé de moi. . . .

HYACINTHE.

Vous me rappellez qu'un jour, en cette place même, ſes yeux ſe mouillerent en prononçant votre nom. Il a ſouvent gémi de ne pouvoir veiller à votre éducation. . . . Son unique deſir étoit qu'elle lui fût confiée.

DON CARLOS.

Et comment le roi ne s'eſt-il pas empreſſé de le ſatisfaire ?

HYACINTHE.

Du moment que Charles-Quint abdiqua la couronne en faveur de Philippe, & qu'il ſe fut lui-même confiné dans cette ſolitude, il perdit ſon autorité paternelle avec le ſceptre qu'il avoit abandonné. Son fils ne l'écouta plus, rejeta ſes demandes

comme ſes conſeils ; & tout fut négligé, même juſqu'à ſa penſion. . . Vous voyez ſi après ſa mort ſes volontés dernieres ſont reſpectées. . . L'appareil de la pompe la plus faſtueuſe brille de tout part en ſon honneur. . . Mais ici l'Inquiſition attaque ſon teſtament, en dérobe à tous les yeux les articles importans ; & les écrits que ſon cœur lui dicta pour votre inſtruction, demeurent enſevelis dans l'oubli.

DON CARLOS.

Ne croyez pas que j'endure long-tems l'affront que des prêtres audacieux, oſent faire aux manes de l'empereur. . . Je ne veux pas non plus laiſſer ſous leur oppreſſion ceux qu'il a chéris. . . J'entrevois les complots ténébreux des nouveaux miniſtres, ennemis du bien public. N'en doutez point, je m'oppoſerai fortement à leur tyrannie. . . Je vous en fais l'aveu, reſpectable religieux ; parlez-moi ſans crainte. . . Faites-moi connoître les ſentimens de mon aïeul. . . Ses remords furent-ils ſinceres ? Eſt-il bien vrai qu'il s'eſt repenti d'avoir été perſécuteur ?

HYACINTHE.

Il eſt vrai que l'image de ceux qu'il avoit tourmentés ſous prétexte de religion, étoit ſans ceſſe préſente à ſes yeux. . . Il conjura plus d'une fois ſon fils d'abolir ſes édits barbares. . . Il gémiſſoit ſouvent d'avoir prêté ſon pouvoir à l'égliſe. . . Rome m'a trompé, diſoit-il ; je me ſuis laiſſé ſéduire & par elle & par ma jeuneſſe. . . L'ambition de la cour impériale m'a rendu le complice de cette cour inſidieuſe. Ces vanités, ces triomphes ſe ſont évanouis. . . Il ne me reſte que des regrets, & la mort s'approche. . . O mon fils ! comment réparer tout le mal que j'ai fait ? . . . J'ai cru maîtriſer les papes, & ce ſont eux qui m'ont joué... Tandis que je finis ma triſte carriere dans la retraite & la pénitence, un prêtre, couronné de la tiare, brouille les puiſſances & fait la guerre à mon fils. . . Tels étoient, Don Carlos, les diſcours & les plaintes de votre aïeul. . . C'étoit contre le pontife de Rome, c'étoit contre Paul IV, qu'il s'exprimoit ainſi. . . .

DON CARLOS.

Pourquoi Charles-Quint, reconnoiſſant les erreurs de ſon regne, s'eſt-il défait d'un pouvoir qui le mettoit en état de réparer tous ſes torts ? Devoit-il abandonner à des mains incertaines la tranquillité future de tant de peuples, au moment qu'il alloit devenir le plus en état de les gouverner & de les rendre heureux ? . . .

HYACINTHE.

Il fut, pour ainſi dire, forcé d'abdiquer la couronne & l'empire. . . Accablé par les douleurs de la goutte, troublé par ſa conſcience, découragé par le revers de ſes armes. . . le caractere de ſon fils acheva de le décider. . . Il découvrit dans Philippe une ſecrete impatience de régner, qui pouvoit produire de funeſtes effets; il céda par prudence. . . Tout le parti de l'égliſe s'étoit déjà adroitement emparé du nouveau roi. . . Ah ! ſi votre infortuné aïeul n'eût pas déchu de ſa premiere vigueur; ſi dans les dernieres années de ſon regne il n'eût pas été ſi fortement humilié par ſes ennemis, il eût

certainement opéré ces réparations qu'il n'a pu recommander que d'une voix impuiſſante. . .

DON CARLOS.

Acheve ; ne me déguiſe rien. . . Mon aïeul, je le ſais, penchoit ſecrétement pour la réforme. . . Il a étudié dans ſa retraite les moyens de pacifier les chrétiens diviſés. . . . Confie-moi le fruit de ſes recherches, afin que je puiſſe un jour les mettre à profit & les faire exécuter. . . Qu'aucune crainte ne te retienne, cher Hyacinthe. J'ai à cœur la deſtruction de tant d'abus, & rien ne m'affige davantage que de voir la race humaine ainſi trompée. . . .

HYACINTHE.

S'il en eſt ainſi, prince, je vais vous parler ſans détour. . . Le ciel avoit doué votre aïeul d'aſſez de génie pour être utile au monde & à ſes ſujets, s'il eût profité de l'inſtant paſſager de ſa grandeur. . . Mais lorſque l'âge & la douleur eurent affoibli ſes eſprits déjà uſés par les travaux d'une vie guerriere & ambitieuſe, lorſqu'il voulut ap-

prendre dans cette retraite à se dégager des dogmes dont il s'étoit montré le plus zélé défenseur, il frémit, & craignit plus d'une fois d'aggraver ses crimes... Son ame, trop foible & trop coupable, incapable de prendre un ferme parti, ne put s'élever au but qu'elle sembloit vouloir atteindre... Don Carlos, il faut avoir l'ame forte pour triompher des préjugés dont l'enfance est imbue, & ne pas attendre, pour les secouer, la froide vieillesse qui est une seconde enfance... Charles, tourmenté par le remords, effrayé à l'approche de la mort, balança dans ses derniers momens entre Rome & Luther, penchant vers l'un sans abjurer l'autre... Tel est l'affaissement de l'ame au moment où notre corps, oppressé par le mal qui le détruit, succombe... Vingt fois l'empereur, conversant avec moi, m'a montré des doutes sur les dogmes qui causent ces malheureuses querelles de religion. Il paroissoit même franchir d'autres bornes plus éloignées : mais les douleurs aiguës qu'il souffroit varioient ses pensées & le replongeoient dans ces mêmes

foibleſſes qu'il rejetoit lorſqu'il ne ſouffroit point... Que puis-je donc vous dire d'aſſuré ? Quels fruits pourrez-vous tirer d'un exemple incertain ?.. Mais qu'en avez-vous beſoin à votre âge, & dans la place où il a plu à la divine Providence de vous placer ?.. Tâchez de tout voir par vous-même : ſondez votre raiſon ; ſi elle eſt ferme, elle pourra tout approfondir... C'eſt l'univers entier, & non un ſeul homme, un ſeul pays, qu'il faut conſulter... Que l'exemple de tous les grands hommes vous ſerve de leçon... Recherchez celui que l'on perſécute ailleurs ; interrogez-le, & ne le condamnez pas ſans l'avoir auparavant bien écouté.... Que le nom d'hérétique ne vous effraie point..... Prenez connoiſſance de tous les écrits qu'une fauſſe politique & une religion ſainte dans ſon origine prohibent aveuglément... Liſez-les ; & quoiqu'on les repréſente comme dangereux aux peuples, prince, vous pouvez y trouver d'utiles leçons.... Ceux même qui vous déchireront ne doivent pas tout-à-fait vous déplaire ; ils peuvent quelquefois vous

ſervir de contrepoiſon contre la flatterie... Il y a toujours quelques bonnes leçons à en tirer, & la vie d'un bon prince doit être ſon unique vengeance contre ceux qui l'ont calomnié. Les viles productions de ces infames libelliſtes ſeront en horreur; & les bénédictions d'un peuple que vous aurez rendu heureux, les replongeront dans la pouſſiere d'où elles étoient ſorties... Mais... quelqu'un s'approche... Permettez que je me retire.

DON CARLOS.

Allez.... Je ſongerai à vous; ſoyez tranquille...

SCENE II.

DON CARLOS, ELISABETH.

DON CARLOS, *après un moment de silence, & tandis qu'Eliſabeth, couverte d'un voile, s'avance à pas lents ſur le côté oppoſé du théatre.*

QUELLE eſt cette femme qui ſeule s'avance ici ? Elle marche la tête penchée, & paroît plongée dans l'oubli de tout ce qui l'environne...

ELISABETH, *ſans appercevoir Don Carlos.*

Don Carlos, infortuné Don Carlos !..

DON CARLOS, *reconnoiſſant Eliſabeth.*

Eliſabeth !..

ELISABETH, *relevant ſon voile.*

Ciel !.. où ſuis-je ! Vous, prince, en ces lieux !.. (*à part.*) Comme je me ſuis écartée de ma ſuite !.. Retournons.

DON CARLOS.

Non... Reſtez un moment.... Quoi, je ne

ne puis vous parler ?.. Qui vous preſſe de rentrer ſi vîte dans la foule importune ?... Craignez-vous de me rendre trop heureux en prolongeant le doux inſtant, l'inſtant ſi rare, d'être ſeul avec vous ?

ELISABETH.

Il eſt trop dangereux de nous trouver enſemble... Vous le ſavez, prince... On peut nous voir.

DON CARLOS.

Faut-il ainſi paſſer la vie !.. Quel affreux tourment !.. Mais, madame, qu'avez-vous donc tant à redouter ?

ELISABETH.

Nous-mêmes... C'eſt vous en dire aſſez. Je le vois avec douleur, vous oubliez qui je ſuis devenue... Vous nourriſſez, contre tout eſpoir, une paſſion qui vous rend criminel, & me force à rougir.

DON CARLOS.

Ah ! du moins ne m'outragez pas... Une paſſion criminelle !.. Eſt-ce donc ainſi qu'il faut appeller le plus pur, le plus légitime

amour qui brûla jamais dans un cœur innocent ? . . Ne nous avoit-on pas deſtinés l'un à l'autre ? . . Les deux rois nos peres ne nous ont-ils pas eux-mêmes encouragés à nous aimer ? . . Eliſabeth étoit l'ange de paix envoyé du ſein de la France pour apporter la joie en Eſpagne & faire le bonheur de ma vie. Etoit-ce pour mieux déchirer mon ame que mon pere me fit entrevoir une pareille félicité ? Et c'eſt moi qui ſerois criminel, lorſque ſans pudeur il prend pour lui l'épouſe qui m'étoit deſtinée, lorſque je me vois ravir le ſeul bien où j'aſpirois ſur la terre ! . . . Où eſt le crime, de ne pouvoir effacer de mon cœur l'empreinte d'un trait ſi profond ! . . Le volcan a beau ſe concentrer dans les entrailles de la terre, ſes feux n'en ravagent pas moins la ſurface. . . Mon cœur eſt conſumé par la flamme qui le dévore. Je meurs dans le ſilence, & je ſerois criminel ! . . Soyez juſte, Eliſabeth ; n'exigez pas des efforts impoſſibles. C'eſt aſſez de l'inſupportable contrainte que je garde en public. Que je puiſſe au moins une fois en adoucir

le fardeau, avant que d'être délivré d'une vie malheureuſe !

ELISABETH.

Cher Don Carlos, modérez des tranſports auſſi dangereux : ils ne peuvent qu'ajouter à nos maux. La plus belle vertu d'un héros eſt de ſe vaincre ſoi-même. Soyez maître de votre cœur, & domtez ce fatal amour.

DON CARLOS.

Qui pourra jamais égaler ma retenue ?.. En faire plus eſt au-deſſus d'un mortel... Deux ans ſont écoulés ; que dis-je ! deux ſiecles de tourmens... N'ai-je pas toujours reſpecté votre repos aux dépens du mien ? Lorſque j'allois au-devant de vous, en ce moment terrible où je vous vis pour la premiere fois, n'ai-je pas toujours gardé une apparence tranquille ? N'ai-je pas dévoré mes ſoupirs ſans laiſſer échapper un ſeul mot indiſcret ? ... Je m'écriois, dans l'agitation de mon ame éperdue : Voilà celle que le ciel a créée pour être mon épouſe, pour partager mon exiſtence ; courons, volons au-devant d'elle..... Grand Dieu, tu permis

qu'elle me fût enlevée, & que, deſtinée par l'amour & les traités à être ma moitié, elle paſſât en d'autres bras que les miens... Oh! ſi mon rival n'eût été que mon roi!.. Mais c'étoit mon pere!.... Témoin reſpectueux de ſon bonheur, lorſque ſon hymen fut annoncé à la nation, je fus le premier à l'en féliciter. Ai-je montré quelque foibleſſe au milieu de l'alégreſſe publique? J'étouffois ma douleur, & ces larmes d'une joie apparente n'étoient que celles du déſeſpoir.

ELISABETH.

Prince, il faut nous ſéparer : l'éloignement eſt le ſeul remede à d'auſſi grands maux... Votre état eſt affreux, je le ſens; mais.... n'attendez pas que je vous parle jamais du mien. Ce n'eſt que par une longue abſence que vous pouvez éteindre cette paſſion malheureuſe. Le tems & l'abſence vous rendront la tranquillité : tâchez d'obtenir du roi la permiſſion de vous éloigner de la cour.

DON CARLOS.

Ce remede extrême n'a pas dépendu de

moi : j'ai tout fait pour l'obtenir. . . J'ai ſupplié long-tems ; j'ai demandé dans cette vue à mon pere le gouvernement de la Flandre. . . Je me flattois d'être envoyé pour appaiſer les troubles qui agitent les Pays-Bas : mais le féroce duc d'Albe m'a été préféré ; & cet affront, joint aux malheurs qui pourront en être la ſuite, eſt toujours vivant dans mon cœur ulcéré.

ELISABETH.

Seigneur, ne vous découragez pas. . . Les refus d'un pere ne ſont point un outrage. . . Il peut d'un jour à l'autre céder à vos inſtances. . . récidivez-les. Et de mon côté je mettrai tout en uſage pour le faire conſentir à ſeconder vos vœux. J'oſe me flatter d'y réuſſir : gardez-vous ſurtout d'un abattement funeſte.

DON CARLOS.

Ainſi donc mon unique bonheur dépend de mon éloignement. . . Je le ſens. . . . c'eſt le ſeul parti qui me reſte à prendre dans une ſituation auſſi terrible que déſeſ-

pérée. Cependant, ô ma princeſſe ! vous avouerai-je l'horreur ſecrete qui me ſaiſit lorſque j'enviſage mon ſort à venir ? Ce que je ſouffre chaque jour en vous voyant le partage d'un autre, mon cœur le ſait ; mais ce que je ſouffrirai lorſque je ne vous verrai plus, je l'ignore & le redoute en même tems.

ELISABETH.

Loin de moi votre vertu vous ſoutiendra ; un feu plus noble & plus pur brûlera au fond de votre ame. Songez, prince, aux devoirs ſacrés qu'exige votre rang, aux grandes actions qui doivent établir votre renommée. Ce n'eſt pas à ſoupirer qu'un prince deſtiné à porter la couronne doit paſſer l'inſtant le plus précieux de ſa vie ; héritier d'un pouvoir dont quelques parties peuvent déjà vous être confiées, appliquez-vous à en connoître l'uſage. Voyez les yeux de pluſieurs millions d'hommes fixés ſur vous, dans l'attente d'un protecteur ou d'un tyran : laiſſez leur entrevoir l'aurore des beaux jours que vous ferez naître ; que vos

peines, vos chagrins vous apprennent à compatir à ceux d'autrui ; l'infortune devient ainſi un remede contre le déſeſpoir. Les peuples malheureux gémiſſent ſous le poids de l'oppreſſion ; agiſſons de concert pour adoucir la rigueur de ſes coups ; c'eſt en rempliſſant cette noble tâche qu'en dépit du ſort nos ames peuvent encore être unies & ſe conſoler mutuellement. Que la renommée de nos vertus adouciſſe la rigueur de notre ſéparation ; faiſons-nous chérir & reſpecter, vous en Flandres, & moi auprès du trône. Quand j'entendrai les bénédictions que le peuple donnera à vos bienfaits, je verſerai des larmes de joie ; & chaque fois qu'une bonne action ſera la récompenſe de mes efforts, votre cœur attendri dira : c'eſt Eliſabeth qui l'a faite. . . Cher Don Carlos ! le mien ne demande qu'à s'occuper de vos vertus. . . Plus votre courage ſurmontera votre malheur, plus vous obtiendrez l'amour de ceux que vous devez gouverner, & plus je ſerai heureuſe. . . Que vous reſtera-t-il donc à deſirer ?

DON CARLOS.

Ame céleſte ! vous me pénétrez de vos ſentimens ſublimes. . . Comment ne pas céder à cette noble émulation que votre cœur inſpire ? & comment l'admiration n'augmenteroit-elle pas mes regrets ? Pardonnez. . . Je ſaurai au moins les taire pour toujours. Oui, je veux vous imiter en tout & ſuivre votre exemple. . . . Je veux qu'on diſe un jour en nous plaignant ; Eliſabeth & Don Carlos étoient bien faits pour être unis.

ELISABETH.

Il me ſemble entendre marcher quelqu'un de ce côté.

DON CARLOS *va voir & revient.*

Je ne ſais. . . mais je crois avoir entrevu Ruy-Gomez qui ſe déroboit à mes yeux... Le lâche ! . . . Si je ſuivois le mouvement de mon indignation ! . . (*Il met la main ſur ſon épée.*)

ELISABETH.

Gardez-vous de me compromettre & de vous expoſer. . . Prince ! ſongez que la

prudence eſt un égide dont les autres vertus ne peuvent ſe paſſer. . . Je ſuis reſtée avec vous trop long-tems. . . Si je vous ſuis chere, éloignez-vous. Adieu. . . Que le ciel rende à votre cœur ce calme heureux qu'éprouve une ame pure, & que j'implore pour moi-même !

SCENE III.

DON CARLOS, *ſeul.*

ELISABETH, ſi vous m'êtes chere !.. Hélas ! ma vie en ſera le plus beau témoignage. Oui. . . tout s'éloigne avec elle. . . La lumiere du jour, ma vie, tout ſemble la ſuivre lorſqu'elle diſparoît. . . Je rentre dans un cercle ténébreux de douleur & d'ennui. . .

(*Don Carlos appercevant Ruy-Gomez caché derriere un arbre, dit en quittant la ſcene :*)

De vils eſpions s'attachent ſur mes pas. . .

Ruy-Gomez ne rougit pas de remplir un ſi vil emploi... Quel excès de baſſeſſe !.. Ciel ! faut-il que les places de premier miniſtre & de chancelier ſoïent occupées par des ames auſſi baſſes & auſſi rampantes !

SCENE IV.

PHILIPPE II, RUY-GOMEZ, UN CAPITAINE DES GARDES.

PHILIPPE II.

Eh bien, Ruy-Gomez, avez-vous entendu quelque choſe de leur diſcours ?

RUY-GOMEZ.

Pas bien clairement, Sire. Seulement quelques murmures contre votre majeſté.

PHILIPPE II, *au capitaine des gardes.*

Allez... ſuivez ſes pas ; & s'il rejoint la reine, venez auſſi-tôt m'avertir... Approchez le plus près de lui que vous pourrez, afin d'entendre ſes paroles ; & s'il vous appercevoit, feignez, ou plutôt dites-lui

que je vous ai envoyé vers lui, afin qu'il vienne me parler. (*Le capitaine ſe retire.*)

RUY-GOMEZ.

Nous ſommes arrivés trop tard. . . J'ai fait cependant avertir votre majeſté au moment qu'on m'a prévenu qu'il étoit avec la reine.

PHILIPPE' II.

Il eſt de la plus grande conſéquence de veiller à leurs démarches. . . Des complots entre ma femme & mon fils ! . . . Le caractere de Don Carlos m'inquiete.

RUY-GOMEZ.

J'ai eu lieu de le connoître lorſque vous daignâtes me confier ſon éducation. . . Je n'ai jamais pu rompre ſon indocilité. Il n'a jamais voulu ſuivre les principes que votre majeſté m'avoit recommandé de lui enſeigner. . . Malgré mes ſoins, il eſt devenu indiſcipliné & raiſonneur. Mais ce qui m'afflige le plus, c'eſt de voir que la religion perd de jour en jour ſon pouvoir ſur ſon eſprit.

PHILIPPE II.

Tout eſt perdu, s'il parvient à rompre cette chaîne ſacrée; car c'eſt ſur elle que je me repoſe pour l'aſſujettir. . . Le degré de ſes connoiſſances s'étend malgré moi. . . Il m'importe cependant de le retenir dans un état borné; & le meilleur moyen d'abrutir l'eſprit d'un jeune homme eſt de le plonger dans une dévotion outrée. . . Rien n'aſſure mieux la ſoumiſſion d'un ſujet, qu'un attachement aveugle aux dogmes catholiques. Quand on eſt une fois maître de la conſcience, on ne craint plus ces ſaillies fougueuſes du jeune âge. . . Brutus, enchaîné par la confeſſion, n'eût jamais frappé Céſar. Avec la religion & ſes prêtres, je veux acquérir un empire plus illimité & plus puiſſant que n'auroient pu faire les nombreuſes armées de mon pere. . . Des fanatiques choiſis dans mes états iront ſous ce maſque ſacré effrayer les nations qui m'environnent. Jugez combien je dois être alarmé d'avoir pour héritier un fils qui cherche à ſecouer ce joug. Je ne ceſſe, pour l'y contraindre,

de montrer un reſpect & une ſoumiſſion aveugle pour les cérémonies de la religion : mais tous ces exercices d'une dévotion portée à l'excès ne le ſéduiſent point : au contraire, il ſemble qu'il ne m'accompagne que malgré moi ; & ſi je ne me trompe, la dériſion eſt dans ſes regards... Que je voudrois pouvoir lire dans ſa penſée, pénétrer ſes deſſeins ! ... Je me ſouviens encore des idées qui me rouloient dans la tête à ſon âge. . . L'impatience de régner me dominoit ; & je ne ſais à quelle extrêmité je me ſerois porté, ſi quelques autorités préliminaires ne m'avoient pas donné l'eſpoir d'une prochaine indépendance... Don Carlos eſt peut-être dévoré des mêmes deſirs ; mais ma jeuneſſe doit lui ôter l'eſpoir de me ſuccéder de long-tems. Voilà ſans doute ce qui l'aigrit & m'en feroit un ennemi d'autant plus à craindre, qu'il prend ſoin de ſe déguiſer.... Que je voudrois ſavoir le ſujet de ſon entretien avec la reine !

RUY-GOMEZ.

Sire, l'intérêt de votre majeſté m'ordonne

de tout dire... Pardonnez mes ſoupçons... Don Carlos & la reine conſervent toujours l'un pour l'autre des ſentimens qui depuis long-tems devroient être éteints... Ils ne vous pardonnent point de les avoir déſunis. Ils cherchent à ſe confier leurs ſecrets, & malgré notre vigilance, trouvent moyen d'avoir des entretiens particuliers. J'ai lieu de préſumer que la haine de Don Carlos pour la religion vient de la reine... Eliſabeth eſt d'une cour fort peu attachée à celle de Rome, & même infectée depuis quelque tems de novateurs... La découverte que je viens de faire d'une trahiſon m'enhardit à le croire : elle doit faire ouvrir les yeux à votre majeſté.

PHILIPPE II.

Qu'ai-je entendu ! Ruy-Gomez, expliquez-vous.

RUY-GOMEZ.

Votre majeſté ſe rappelle l'expédition ſecrete qu'elle ordonna dans le Béarn. Un parti de cavalerie étoit commandé pour aller ſe ſaiſir de la reine de Navarre & de ſon

fils : ils auroient été enlevés inopinément & tranſportés en Eſpagne avant qu'on pût les ſecourir. . . . Ce coup n'a pas réuſſi, parce que Jeanne d'Albret prévenue fut miſe en ſûreté. Votre majeſté n'auroit jamais pu croire que ce fût la reine même qui lui en donna l'avis.

PHILIPPE II.

Ciel, eſt-il poſſible ! Quelle noirceur !

RUY-GOMEZ.

Jeanne d'Albret gagna l'amitié d'Eliſabeth, lorſque cette princeſſe, venant en Eſpagne, ſéjourna dans ſes petits états... Cette reine, vous le ſavez, eſt une protectrice des calviniſtes ; ainſi votre majeſté peut deviner le reſte.

PHILIPPE II.

Quoi, c'eſt Eliſabeth qui m'a fait manquer cet heureux coup ! . . . Quel trait de perfidie ! . . . L'héritier des Bourbons avec ſa mere, une fois détenus dans les priſons ſecretes de l'Inquiſition, auroient été contraints de ſigner l'acte de renonciation & la reſtitution de la Navarre ; & j'au-

PHILIPPE II.

Parlons bas. Vous êtes le ſeul miniſtre qui ayez ma confiance ; je ne vous cache rien. Qui mieux que vous ſait l'hiſtoire de toutes les femmes que j'ai eues ? A parler vrai, aucune n'a mérité mon attachement comme la vôtre.

RUY-GOMEZ.

Sire, je ſens ainſi qu'elle tout le prix d'un pareil honneur. C'eſt à votre majeſté que je dois mon élévation, & ma reconnoiſſance n'aura point de bornes. Nous ſommes dévoués pour la vie au bon plaiſir de votre majeſté.

PHILIPPE II.

Je le ſais. Prenez ſeulement les plus grandes précautions pour voiler ma conduite particuliere. Veillez que rien ne tranſpire. Je tremble toujours que, malgré les dehors que j'affecte en public, un œil curieux & pénétrant ne vienne à connoître le fond de mon ame. Il eſt de la derniere conſequence que je ne ſois pas trouvé en contradiction ;

SCENE V.

PHILIPPE II, DON CARLOS.

PHILIPPE II, *à Don Carlos.*

QUE faites-vous en ces lieux ? Eſt-ce ainſi qu'un prince de votre rang doit ſe comporter ? Serai-je donc obligé de vous faire tous les jours de nouveaux reproches ?

DON CARLOS.

Sire, j'ignore quel ſujet me les attire.

PHILIPPE II.

Votre conduite ſcandaleuſe. On ne vous voit plus à l'égliſe qu'aux heures où vous ne pouvez vous diſpenſer d'y paroître. Vous éludez de m'y ſuivre, lorſque pouſſé par un ſaint mouvement, je vais viſiter les reliques des bienheureux, expoſées à la vénération publique.

DON CARLOS.

Si je ne donne pas en ſpectacle des démonſtrations publiques de ma piété, ne puis,

je l'exercer dans la retraite ? Sire, je trouve que le recueillement m'eſt plus ſalutaire.

PHILIPPE II.

Votre irréligion cherche à ſe voiler par de fauſſes excuſes ; mais votre froideur & votre relâchement pour les ſacremens en ſont une preuve évidente. Vous avez oſé déſobéir à mes ordres, en refuſant d'approcher aujourd'hui de la communion.

DON CARLOS.

Un acte auſſi ſacré, qui ne s'accomplit que par le mouvement du cœur, ne peut avoir de jours preſcrits & fixés. Notre rang, je le ſais, exige que nous donnions l'exemple ; mais il faut qu'il ſoit ſincere. Celui de l'hypocriſie ſeroit horrible à donner à des ſujets.

PHILIPPE II.

Dites plutôt que votre conſcience eſt chargée d'un poids dont elle n'oſe ſe délivrer. Le tribunal de la pénitence vous fait peur.

DON CARLOS.

Et qui peut ſe flatter d'être pur ? Où eſt l'homme qui ne ſe trouve pas éloigné malgré

lui de cet état d'innocence, hélas ! ſi difficile à conſerver ?

PHILIPPE II.

Les paſſions qui dominent votre ame, l'entraînent à ſa perdition, & peut-être celle de la haine l'emporte-t-elle ſur toutes les autres. Vous m'entendez ? . . . . Répondez : puis-je ſouffrir que mon fils reſte plus long-tems dans un état ſi dangereux ?

DON CARLOS.

Daignez regarder votre fils d'un œil paternel, & ſon état changera. Ne rejetez point, ſeigneur, la priere que je vais vous faire, & vous me rendrez la paix & la tranquillité.

PHILIPPE II.

Le ciel m'eſt témoin que je ne veux que votre ſalut.

DON CARLOS.

Souffrez que je m'éloigne pour quelque tems de votre cour. Peut-être qu'abſent je paroîtrai moins coupable. Confiez-moi le ſoin d'aller en votre nom appaiſer les troubles

de la Flandre : je promets de vous y faire aimer. J'y ferai, par mon exemple, reſpecter & obſerver avec empreſſement vos volontés & vos loix.

PHILIPPE II.

Vous croyez qu'il ſuffit de votre air de jeuneſſe pour en impoſer à des rebelles. Quels ſont les exploits qui déjà vous diſtinguent, pour mériter la confiance publique & la mienne ?

DON CARLOS.

Sire, ſi je n'ai pas encore paru à la tête de vos armées, ce n'eſt pas que je ne vous l'aie demandé avec ardeur. Ah ! ſi le deſir de la gloire pouvoit ſuppléer au défaut d'occaſions d'en acquérir, non, je ne ſerois pas indigne du ſang illuſtre dont je ſuis né. Daignez enfin me laiſſer entrer dans cette glorieuſe carriere, dans laquelle l'empereur mon aïeul n'avoit pas craint à mon âge de vous faire avancer.

PHILIPPE II.

Ce n'eſt pas dans une pareille circonſtance, ni même dans ce pays, que je veux que

vous faſſiez votre premier eſſai. Pour appaiſer ou pour punir ce peuple rebelle, il faut montrer le front d'un guerrier conſommé & intrépide.

DON CARLOS.

Eſt-il donc ſi néceſſaire de montrer un front menaçant ? L'appareil terrible des armes, une multitude formidable de ſoldats ſont-ils les plus ſûrs moyens de ramener des ſujets qui commencent à s'aigrir ? & la ſageſſe jointe à la clémence ne peut-elle pas gagner ce qu'une rigueur précipitée riſque de perdre pour jamais ?

PHILIPPE II.

Je conçois aiſément, prince, que vous aimeriez à tolérer dans ces provinces les nouveaux ſentimens qu'elles s'obſtinent d'adopter.

DON CARLOS.

Pourvu que le ſujet ſoit fidele à ſon roi & le chériſſe, voilà, je penſe, tout ce qu'un ſouverain peut & doit lui demander. Qu'importent après tout ſes opinions, ſon culte & ſa maniere d'honorer l'Etre ſuprême ?

PHILIPPE II.

Vous avez là des principes erronés.... Qu'importe au roi, dites-vous, la religion de ſes peuples!.... Oubliez-vous qu'étant leur maître abſolu, je réponds, devant l'Etre ſuprême, de leur foi comme de la vôtre? Eſt-ce donc à des ſujets à raiſonner quand l'égliſe décide & que moi-même je ſuis ſoumis à ſes ſaints décrets? Il ſied bien à un foible mortel de prétendre lui donner, ainſi qu'à moi, un démenti formel ſur les principes religieux dont elle eſt l'ame & la baſe! Sachez que le plus grand, le plus dangereux de tous les crimes, c'eſt l'incrédulité; elle conduit à l'irrévérence envers ma perſonne ſacrée: ne croyez pas, mon fils, que je lui laiſſe jamais prendre d'empire ſur votre cœur. Ma conſcience me reprocheroit ſans ceſſe votre éloignement de ces lieux. Le bonheur de mon peuple, le vôtre & le mien même en dépendent. Retournez avec ſincérité vers cette religion divine, qui ne ceſſe de vous tendre les bras, & qui veut être votre ſoutien. Je vous ordonne d'aller

vous jeter aux pieds du ſage directeur que je vous ai choiſi ; & que nul prétexte ne vous éloigne davantage des offices que l'égliſe obſerve chaque jour pour honorer la Toute-puiſſance ſuprême.

DON CARLOS.

Permettez que je vous repréſente du moins...

PHILIPPE II.

Ne me repliquez pas davantage... La cloche appelle le peuple au ſervice divin : allez m'y devancer. Vous m'y verrez bientôt, proſterné aux pieds des autels, offrir mes prieres à l'Eternel pour qu'il daigne faire rentrer en lui-même un fils dont la vie me cauſe tant d'amertume & de chagrin.

DON CARLOS, *bas & ſe retirant.*

O contrainte !..

SCENE IV.

PHILIPPE II, RUY-GOMEZ, GRANVELLE.

(*Granvelle étoit arrivé pendant la ſcene précédente, & parloit dans l'éloignement avec Ruy-Gomez.*)

PHILIPPE II.

APPROCHEZ.

RUY-GOMEZ.

Sire, le cardinal Granvelle a reçu des nouvelles de la Flandre, & vient en faire part à votre majeſté.

PHILIPPE II, *à Ruy-Gomez.*

Allez : continuez vos ſoins ſur Don Carlos; veillez ſur lui comme ſur la reine. Je tiendrai après la meſſe un conſeil de conſcience, & je partirai enſuite pour Madrid. (*à Granvelle.*) Eh bien, cardinal, à quoi en eſt le duc d'Albe ?

GRANVELLE.

Sire, il eſt parvenu à faire arrêter les com-

tes d'Egmont & de Horn ; tous deux ſont en priſon, & vos troupes ſe répandent dans tout le pays.

PHILIPPPE II.

Et le ſilencieux eſt-il pris ?

GRANVELLE.

Le prince d'Orange ? ... Il s'eſt malheureuſement échappé.

PHILIPPE II, *frappant du pied.*

De par tous les ſaints ! tant pis. Celui-là en valoit bien un autre... Où s'eſt-il ſauvé ?

GRANVELLE.

Il eſt allé ſe mettre à la tête d'une chétive armée, compoſée de rebelles & d'hérétiques Allemands qui ſont venus à ſon ſecours ; mais le duc d'Albe aura bientôt détruit cette engeance & pris leur chef. Guillaume paiera cher ſon audace. Nous attendons à chaque inſtant des nouvelles plus amples & plus favorables, ainſi que des dépêches pour votre majeſté.

PHILIPPE II.

Enfin ces provinces vont éprouver tout le poids du châtiment qu'elles méritent.

GRANVELLE.

Si ce châtiment égale leur offenſe, il ſera ſans doute rigoureux. Votre majeſté n'ignore pas que l'intention du duc d'Albe eſt de ruiner entiérement ces rebelles.

PHILIPPE II.

Ils ont mérité ma haine depuis le ſéjour que j'ai fait parmi eux. Lorſque les Flamands me reçurent pour la premiere fois, je ne m'apperçus que trop de la dériſion que couvroient leurs hommages. Enhardis par la préſence & la familiarité de l'empereur, ils ont oſé railler la fierté de ma contenance & ridiculiſer ma dévotion. Je n'ai ceſſé d'éprouver des marques de leur dédain, de leur défiance & de leur opiniâtreté. Enorgueillis par de vains privileges que mon pere eut la foibleſſe de leur confirmer, ces petits états ont prétendu mettre des bornes à mes volontés... Cardinal, vous connoiſſez mieux que perſonne la haine invétérée qu'ils conſervent pour ceux qui commandent en mon nom.

GRANVELLE.

Sire, mon zele pour le ſervice de votre

majeſté m'a mis en but à leurs traits. Néanmoins je ſerois parvenu à remplir entiérement vos ordres, ſans la nobleſſe du pays; car avec des troupes & de la fermeté l'on fait aiſément obéir le peuple. Mais cette nobleſſe eſt indiſciplinable & d'une inſolence outrée. Elle a pris le parti du peuple, s'eſt liguée contre moi. Je courois riſque de la vie, lorſque votre majeſté daigna me rappeller.

PHILIPPE II.

Je ſais que votre zele pour la religion & votre attachement à mes intérêts vous ont cauſé bien des déſagrémens.

GRANVELLE.

J'avois fait faire quelques exemples de ſévérité ſur les plus mutins; cela déplut généralement. D'ailleurs, les provinces voiſines de l'Allemagne, de la France & de l'Angleterre ſont imbues de principes attentatoires au pouvoir de la royauté. Ils ne peuvent ſe perſuader qu'un roi eſt maître de faire abſolument ce qu'il lui plait; que tout lui appartient de droit divin. Et par un certain

eſprit d'indépendance ils oppoſent à ces droits ſacrés des droits chimériques qui deviendroient redoutables, ſi ces peuples avoient une fois aſſez de force pour les faire valoir.

PHILIPPE II.

Tous les ſouverains devroient ſe liguer enſemble & faire cauſe commune contre des maximes auſſi licencieuſes : je ne penſe point qu'aucun prenne le parti de ces rebelles.

GRANVELLE.

Il faut ſe méfier du jeune roi de France. Sa cour eſt empoiſonnée d'hérétiques, & l'on parle d'un ſecours qu'il doit faire paſſer ſecrétement dans les Pays-Bas, pour ſeconder les Flamands.

PHILIPPE II, *ſouriant.*

Ecoutez, cardinal... Vous m'êtes trop ſincérement dévoué, pour que je tarde davantage à vous mettre dans le ſecret. Ce ſecours, ces ſix mille hommes que Charles IX leur fait paſſer ſecrétement, ſont tous de zélés calviniſtes, & l'élite de leurs guerriers. Genlis doit être à leur tête. Vous voyez, cardinal, que je ſuis inſtruit.

Mais perſonne ne ſait que le roi de France eſt d'accord avec moi, pour faire paſſer cette petite armée par un défilé, & que mes troupes en embuſcade les tailleront facilement en pieces. Le duc d'Albe ſera prévenu à tems, & je vous réponds qu'il n'en échappera pas un ſeul. C'eſt le prélude de la deſtruction générale des hérétiques en France & dans les Pays-Bas. Charles IX eſt convenu d'agir ſecrétement avec moi, & c'eſt tout dire.

GRANVELLE.

Quelle heureuſe nouvelle ! Eſt-il poſſible, Sire ! Le cabinet de France adopte donc enfin le plan que vous m'envoyâtes rédiger avec le cardinal de Lorraine ?

PHILIPPE II.

Le duc d'Albe, dans l'entrevue de Bayonne, a gagné Catherine de Médicis, & c'eſt elle qui nous répond du roi ſon fils. Mais il faut la plus grande diſcrétion. Catherine veut faire tomber dans le piege tous les chefs des religionnaires. C'eſt une Italienne ruſée qui me redoute & ménage ma

protection contre ſes enfans même & les grands du royaume. Elle a conclu un traité de paix ſimulé avec les révoltés. Ils s'en défient cependant, & ſe tiennent ſur leurs gardes. Mais le mariage du jeune Bourbon avec ſa fille ſera le piege où ils tomberont tous; & la reine de Navarre elle-même n'échappera certainement pas cette fois.

GRANVELLE.

Voilà, Sire, le coup le plus important pour faire réuſſir vos projets dans les Pays-Bas. Eh bien, je m'efforçois de le faire entendre au cardinal de Lorraine. Pour Dieu, lui diſois-je, au lieu de faire battre nos rois l'un contre l'autre, que ne les uniſſons-nous contre les ennemis de l'égliſe? C'eſt le ſeul moyen d'affermir leur puiſſance.

PHILIPPE II.

En détruiſant les calviniſtes, nous énerverons la France de ſes meilleurs guerriers. Cette race des Châtillons, ces Condés & tant d'autres m'ont fait d'autant plus peur après la victoire de S. Quentin, qu'ils ont des relations en Allemagne, & que cette puiſſance

puiſſance leur fournit une pépiniere de héros. Charles IX en tutele ſous Médicis eſt fort peu redoutable. Ses freres ne ſeront jamais des princes dangereux. Je conſidere la couronne de France comme un apanage de la mienne, par l'alliance que j'ai contractée, & encore plus par l'intérêt que je dois prendre au ſoutien de tous les fideles de ce royaume, en qualité de roi catholique. D'ailleurs, le clergé de France m'eſt entiérement dévoué, & avec le ſecours du ſaint pere je ſuis aſſuré d'une prépondérance que je ſerai maître d'étendre auſſi loin qu'il me plaira. Le meilleur moyen d'aſſujettir les François, eſt de les entraîner dans une longue guerre civile; &, comme vous le ſavez, l'aſſaſſinat du duc de Guiſe eſt un feu qu'on peut attiſer pour produire à tems la diſcorde. On n'a rien négligé, j'eſpere, pour faire attribuer ce coup à l'amiral Coligny?

GRANVELLE.

Sire, vos intentions ont été exactement ſuivies par nos eſpions & nos agens. Nous avons dans Paris un grand nombre d'Italiens

& d'Eſpagnols à la ſolde de votre majeſté, & qui lui ſont entiérement dévoués. L'on travaille à déſunir les enfans du duc de Guiſe, & j'eſpere que cette famille ſera pour nous d'un grand ſecours pour conſolider la ligue dont votre majeſté m'a donné le plan.

PHILIPPE II.

Vous voyez, cardinal, que c'eſt principalement les intérêts de l'égliſe & de la ſainte religion qui me font agir ; pour une cauſe auſſi illuſtre, il n'eſt aucun ſcrupule qu'on ne doive ſacrifier.

GRANVELLE.

Mais, Sire, n'êtes-vous pas en ce moment ſur la terre le ſeul roi en état de la gouverner ? Et cette fine politique envers la France n'eſt-elle pas la preuve la plus convaincante de la ſupériorité de votre génie ? Car enfin, c'eſt conquérir cette nation ſans lui faire la guerre ouvertement.

PHILIPPE II.

Oui, j'aime à uſer des moyens doux lorſqu'ils peuvent ſuffire. Vous n'ignorez pas

qu'avant d'envoyer le duc d'Albe en Flandre à la tête d'une armée formidable, j'avois conçu d'autres moyens plus ſûrs. Je voulois me défaire clandeſtinement de tous ceux qui pouvoient avoir quelqu'autorité ou quelque crédit ſur le peuple ; mon idée étoit de faire arrêter de tous côtés quiconque auroit paru diſpoſé à la rebellion ; puis, les faiſant périr ſecrétement, on auroit évité toute clameur, ainſi que les dépenſes qu'entraîne la levée d'une armée. Mais le conſeil a décidé qu'il valoit mieux agir ouvertement.

GRANVELLE.

Je penſe que votre majeſté aura lieu de ſe féliciter d'avoir pris ce dernier parti. La précaution d'agir ſecrétement pour ſe défaire d'un ennemi eſt excellente dans des affaires dont on ne ſe ſoucie point de rendre compte ; mais ici, au contraire, c'eſt une gloire d'en publier les motifs. La cauſe de la religion, que vous embraſſez, vous ſauve de tout reproche. En ſon nom, vous pouvez tout oſer ; & les vrais fideles, tranſportés d'une ſainte joie, éleveront leurs voix & applau-

diront de toutes parts à votre zele.

PHILIPPE II.

Le premier coup eſt frappé.... Je veux qu'il ſoit terrible, afin d'en impoſer. Je pouſſerai les choſes ſi loin, que la chrétienté s'en reſſouviendra long-tems. J'augmenterai la rigueur des édits; il le faut, quoique l'on en murmure. C'eſt le ſeul moyen de ne laiſſer aucun eſpoir de clémence. Je prétends que celui qui ſera convaincu d'avoir donné aſyle à un homme accuſé d'avoir aſſiſté aux prédications des hérétiques, fût-ce ſon pere ou ſon fils, ſoit condamné au feu comme le criminel même. Et comme les femmes, dans les ſéditions, ſont celles qui les premieres allument la diſcorde avec plus d'audace, j'ordonne que celles qui ſeront priſes en contravention, ſoient enterrées toutes vives, ſans aucune miſéricorde. Entendez-vous, cardinal?

GRANVELLE.

Sire, il eſt certain que de pareils actes de ſévérité ſont néceſſaires pour accélérer

la réduction de ces provinces révoltées; & lorſqu'elles ſeront une fois courbées ſous le joug de l'égliſe, vous n'éprouverez plus de difficultés de leur part : les impôts ſe leveront ſans obſtacle, ſelon votre bon plaiſir. L'augmentation du nombre des évêques & l'établiſſement de l'Inquiſition affermiront pour toujours votre autorité ſuprême. Je connois le caractere des habitans de ces provinces, & j'oſe aſſurer votre majeſté, qu'après en avoir fait ſupplicier quelques centaines & détruit quelques milliers par les armes, les autres demanderont bientôt grace : les pauvres Flamands reſteront enſuite pour long-tems le peuple le plus ſtupidement attaché aux dogmes qu'ils rejettent actuellement avec tant d'inſolence.

PHILIPPE II.

Cardinal, vous devancerez mon retour à Madrid. J'ai demandé au grand-inquiſiteur d'accomplir à mon arrivée la célébration d'un acte de foi : recommandez-lui que rien ne manque pour rendre cette cérémonie impoſante. Je veux y aſſiſter moi-même avec

tout l'appareil de la majeſté royale.

GRANVELLE.

Un tel exemple ſera d'un grand poids, Sire ; car malgré tous nos ſoins, l'héréſie cherche de toutes parts à s'introduire dans ce pays. Le nombre de ſes ſectateurs eſt plus grand qu'on ne penſe. Ils ſont d'autant plus dangereux, qu'ils cachent en public leurs ſentimens ; ils mentent par crainte, & ne ſe déclarent qu'à ceux qu'ils ſavent être imbus des mêmes principes, ou diſpoſés à embraſſer leur ſecte.

PHILIPPE II.

Il me vient une idée. Je penſe que, pour découvrir ceux qui ſe voilent ainſi, il faudroit, le jour de l'acte de foi, répandre parmi le peuple un grand nombre d'eſpions attachés à l'Inquiſition. Ils ſeront déguiſés, & feront ſemblant de s'attendrir ſur le ſort des condamnés. Alors, épiant attentivement les diſcours de ceux qui paroîtront compatir à leur juſte ſupplice, ils pourront aiſément les dénoncer. Je ſuis certain que par cette feinte la ſainte Inquiſition ſera une ample

capture de ces hérétiques qui, au grand contentement du peuple, ſerviront de victimes pour l'acte de foi ſuivant.

GRANVELLE.

Il n'appartient qu'à votre majeſté de trouver des moyens auſſi déciſifs. Quel bonheur pour notre auguſte religion d'avoir un roi tel que vous pour défenſeur ! Oui, l'égliſe romaine vous devra ſa force & ſon empire ſur les hommes. Dans ce ſiecle pervers, lorſque des dangers imminens la menaçoient de tous côtés, vous vous êtes montré ſon plus ferme appui, & elle a repris ſon éclat. Ah, Sire ! ſans vous, nous périſſions.

(*Philippe ſe retire, & le cardinal le ſuit.*)

SCENE VII.

(*La ſcene eſt à Madrid.*)

ELISABETH, HONORINE.

ELISABETH, *à ſa ſuite.*

ELOIGNEZ-VOUS... (*S'adreſſant à Honorine.*) Je ſuis libre enfin, & je puis ſans témoin ouvrir mon cœur à ma chere Honorine. Toi, l'ancienne amie qui veillas ſur mon enfance, & dont je n'oublierai jamais les tendres ſoins, dis-moi quel ſujet t'amene du ſein de la France à la cour de Madrid. Aurois-tu éprouvé quelque diſgrace? Ne crains point d'épancher ton cœur dans le mien; Eliſabeth eſt toujours la même; & ſi au premier abord j'ai paru la recevoir avec froideur, c'étoit pour ne donner aucun ombrage à ceux qui m'environnent.

HONORINE.

Ah, princeſſe! j'avois peine à reconnoître

à ce premier accueil, ma ſenſible Eliſabeth, dont le cœur compatiſſant ſacrifia toujours l'orgueil de ſon rang à une douce affabilité. J'ai penſé que le caractere Eſpagnol avoit peut-être dénaturé le vôtre, & dans cette erreur je regrettois d'avoir haſardé un ſi long voyage, uniquement entrepris pour vous ſerrer encore une fois dans mes bras. Grande reine, pardonnez à mon ancien attachement une démarche que vous jugerez peut-être imprudente; mais je n'ai pu réſiſter plus long-tems au deſir de revoir celle à qui je porte la tendreſſe d'une mere, & dont la ſéparation m'a coûté tant de larmes. J'ai voulu, avant de mourir, me convaincre par moi-même de votre ſort, & ſavoir ſi vous êtes vraiment heureuſe avec le roi votre époux.

ELISABETH.

Les ſecrets de mon cœur te ſont connus depuis long-tems. Tu ſais de quel eſpoir il fut enivré lorſque je me crus deſtinée à partager mon exiſtence avec Don Carlos. C'eſt dans ton ſein que j'épanchai

ma douleur & mes larmes, lorſque j'appris qu'un nouveau traité me rendoit l'épouſe de ſon pere ; tu te ſouviens ſans doute du mépris & de l'averſion des Anglois, de tout ce qu'ils ſe permirent ſur Philippe & ſur Marie ſon épouſe. Ils attribuoient les perſécutions de cette reine catholique aux ſecrettes inſtigations de l'Eſpagnol. Ils en faiſoient des portraits qui effrayoient mon imagination. Mais celui de Don Carlos m'avoit été conſtamment préſenté ſous un aſpect bien différent. Je le voyois déteſtant la tyrannie, plein d'ardeur & de franchiſe, oppoſé en tout à ſon pere, & brûlant de s'unir à moi. Je me félicitois du traité qui le rendoit mon époux. Hélas ! cette douce illuſion s'eſt évanouie. La mort inopinée de Marie a déchu Philippe de ſes prétentions ſur l'Angleterre. En vain il offrit ſa main à la nouvelle reine ; la ſage Eliſabeth, maîtreſſe d'elle-même, eut trop de prudence pour ſe rendre la proie d'un tel monarque. Ses tentatives ayant été infructueuſes envers elle, ce fut ſur moi qu'il

tourna ſes vues. Il m'arracha ſans pudeur des bras de l'infortuné Don Carlos, & cette inégale alliance les rois l'ont ſignée ! Que ſommes-nous donc, nous qui naiſſons ſur les degrés du trône ! Un objet de trafic, dont la politique diſpoſe à ſon gré. On pare la victime, on la livre ſans qu'elle oſe gémir ou ſe plaindre. La ſympathie des cœurs, l'union des ſentimens ſont comptées pour rien. La femme du dernier de mes ſujets, plus libre, ne contracte-t-elle pas plus noblement ? Ah ! quand elle eſt conduite par un amour pur & ſincere, elle l'emporte en bonheur ſur une princeſſe. Quel affreux ſacrifice mon rang m'a commandé ! S'il m'eût été permis de vivre dans la retraite, j'aurois pu, ſans me rendre coupable, conſerver en mon cœur un tendre ſouvenir. Mais.... voir tous les jours l'amant qui m'adore ! être témoin des affronts qu'il endure, lire ſon déſeſpoir dans ſes yeux, & pour comble de maux être l'épouſe de ſon pere, de Philippe II ! Dieu ! n'eſt-ce pas t'en dire aſſez !

HONORINE.

Qu'entends-je ! Eliſabeth malheureuſe ! Avec l'ame la plus noble, le cœur le plus vertueux ! Qui peut donc goûter le bonheur ici-bas, ſi votre rang. . .

ELISABETH.

Mon rang ! Le bonheur & la paix ne ſont pas ordinairement le partage d'une famille coupable. Mon aïeul & mon pere ont commis des forfaits que le Ciel vengeur ne laiſſe pas impunis. Ma mere ! . . . Je n'ai ſuivi ni ſes préceptes, ni ſon exemple. J'ai reçu du Ciel un cœur tout différent; les cris élevés contre elle m'ont appris à ſuivre une autre route. Tu devins ma mere, & Médicis fut mon bourreau. C'eſt elle qui m'a vendue à Philippe pour s'en faire un appui. Elle s'eſt avilie juſqu'à mendier la protection de l'Eſpagne contre les François, ſur qui elle regne. Rien ne lui coûte, pourvu qu'elle domine : mais la malédiction céleſte qui la pourſuit, rejaillit ſur ſes proches. J'ai vu mon pere frappé d'une mort funeſte au milieu des fêtes qu'il célébroit pour mon fatal hymen.

François II, ſon premier fils, ſemble n'être monté ſur le trône que pour ſe ſouiller de l'aſſaſſinat d'un magiſtrat. Un roi de ſeize ans oſa condamner la religion d'un vieillard vertueux. Il ordonna ſon ſupplice, & cette affreuſe ſentence s'exécuta honteuſement au milieu de Paris, ſous les yeux d'un peuple qui ne ſavoit que gémir. Charles IX eſt maintenant ſur le trône & donne, ainſi que ſes freres, des augures non moins ſiniſtres..... Quelle inconcevable deſtinée! Fille, ſœur & femme de rois ſanguinaires, il ne me reſte plus que d'avoir un fils qui leur reſſemble. Grand Dieu! accordez-moi la grace de mourir avec l'enfant que je porte, s'il doit ſuivre leur exemple ou reſſembler à ſon pere.

HONORINE.

Je l'ai vu enfin, cet époux redoutable, ce monarque terrible. Son abord m'a repouſſé; ſoit prévention, ou fauſſe terreur, mes yeux ſe ſont détournés à ſon approche; je me ſuis éloignée le cœur ſaiſi d'épouvante.

ELISABETH.

Perſonne n'a jamais ſu mes chagrins, chere

Honorine; tu es la seule à qui je les confie. Accoutumée dès l'enfance à t'ouvrir mon cœur, j'ai saisi ce moment pour en adoucir l'amertume. Il y a si long-tems que je n'ai goûté cette douceur. Hélas! c'est peut-être pour la derniere fois. Sache que j'ai tout fait pour m'attacher à Philippe, & me soumettre à mon sort. Dieu seul connoît mes efforts pour toucher ce cœur endurci & le rendre plus humain. C'est le bonheur des peuples, c'est ma place, qui m'imposoient cette tâche. Mais hélas! malgré mes prieres, mes remontrances, je ne vois en Philippe qu'un pere dur, un mari défiant, un maître impitoyable. Son front sourcilleux m'ôte la confiance, & depuis quelque tems je ne puis l'approcher sans crainte. Ce que j'entrevois m'afflige & me trouble: d'un côté les dissensions de la Flandre, de l'autre celles de ma patrie. La tranquillité publique sembloit devoir être le prix de mon dévouement. Une main cachée arme les François les uns contre les autres pour l'intérêt de la religion. Je prévois que les suites de cette discorde auront une longue durée...;

Heureuſe Angleterre ! une femme habile & courageuſe fait ta paix & ta tranquillité. Eliſabeth ſe rit des foudres de Rome & des menaces de Madrid. Elle ſait que le peuple le plus libre eſt toujours le plus fort. C'eſt en faiſant aimer ſon regne qu'elle en aſſure la durée. Ici, quelle différence ! le deſpotiſme perpétue l'ignorance de ce peuple ſuperſtitieux ; l'Inquiſition, par ſes affreux décrets, par ſes ſpectacles atroces, enflamme le fanatiſme, & d'un bout du monde à l'autre couvre le nom Eſpagnol d'un opprobre éternel. La défiance & la jalouſie cherchent par-tout des victimes... Garde-toi bien, chere Honorine, de laiſſer échapper un mot qui puiſſe dévoiler tes ſentimens. Tu ſerois livrée au pouvoir de l'Inquiſition, & toute reine que je ſuis, je ne pourrois t'en délivrer. Crois-moi, ne reſte point en cette cour. J'aurai ſoin de favoriſer ton départ. Tu retourneras comblée de mes bienfaits & ſeul témoin de mes douleurs.

HONORINE.

Hélas ! les jours qui doivent prolonger mon exiſtence ſont bien peu de choſe. Mes

enfans !... Ils n'ont plus beſoin de moi. O digne Eliſabeth ! je ne deſirois que de vous voir. Que le Ciel diſpoſe maintenant de mes jours : je les lui abandonne ſans regret. Faſſe l'Etre ſuprême que je puiſſe adoucir l'amertume de votre vie aux dépens de la mienne !

ELISABETH.

Non, non... Je ne veux point ajoutet à mes maux celui d'avoir à craindre pour toi. Toi ſeule en ce moment peux me rendre un ſervice important. Je vais t'en confier le ſecret, chere Honorine. Ecoute... L'amitié me lie étroitement avec la reine de Navarre : je l'ai déjà ſauvée d'un grand péril... Philippe, loin d'obéir au teſtament de ſon pere, au lieu de reſtituer la Navarre uſurpée, avoit conçu le barbare deſſein de faire enlever l'unique héritier de ce royaume ; des gens de guerre, furtivement arrivés, devoient arrêter du même coup le jeune Henri & ſa mere, les conduire en Eſpagne, les livrer à l'Inquiſition qui, les condamnant comme hérétiques, auroit, par une ſuite ordinaire de ſes jugemens, prononcé la confiſcation de leurs

leurs états. Le Ciel me fit connoître cette trame odieuſe aſſez tôt pour la prévenir. Aujourd'hui, un nouveau danger menace cette généreuſe protectrice des religionnaires opprimés. La reine ma mere l'appelle à ſa cour; elle veut unir ſa fille à ſon fils. Ah! ſans doute qu'il me ſeroit cher de voir ma ſœur l'épouſe du ſeul rejeton de la famille royale; mais que la reine de Navarre ſe préſerve d'une alliance auſſi trompeuſe. Va ſecrétement lui dire de vive voix ce que je ne puis lui écrire ſans danger. Dis-lui de ma part, que les avantages accordés par Charles IX aux François proteſtans ſont ſimulés; que cette derniere paix n'eſt qu'une feinte inventée par la plus noire perfidie, pour attirer tous les chefs des proteſtans à Paris, & les frapper du même coup au milieu des fêtes qu'on leur prépare.

HONORINE.

Grand Dieu, eſt-il poſſible! Quoi, la trahiſon monteroit à un tel point! Le trône ſeroit ſouillé de forfaits auſſi exécrables!

ELISABETH.

Apprends comment j'ai pu découvrir ce complot. Tu ſais le voyage que la cour de France fit vers Bayonne, & ſous quel prétexte je fus conduite de la cour de Madrid vers les confins du royaume, pour avoir une entrevue avec ma mere.

HONORINE.

Un obſtacle m'empêcha en ce tems de profiter d'une occaſion ſi favorable pour avoir la conſolation de vous voir; & c'eſt pour en effacer le regret, que j'ai fait le voyage qui met le comble à mes ſouhaits.

ELISABETH.

Ce n'étoit pas le plaiſir de me voir qui conduiſoit la reine de France juſques vers ſes frontieres, mais plutôt le deſſein de concerter le maſſacre des proteſtans avec le cruel duc d'Albe. Couchée près de la chambre où ils dirigeoient enſemble ce funeſte complot, j'entendis tout; j'appris que le cardinal de Lorraine & Granvelle n'avoient mis d'accord l'Eſpagne & la France qu'à cette malheureuſe condition, dont je deve-

nois moi-même la premiere victime. Ils convinrent enſemble de faire périr quiconque n'obſerveroit pas les décrets du dernier concile; & c'eſt Philippe, c'eſt mon époux, qui eſt à la tête de ce complot abominable.

HONORINE.

Que les prêtres ſoufflent des conſeils ſanguinaires pour ſoutenir leurs intérêts & ceux du S. Siege, je n'en ſuis pas ſurpriſe, les exemples n'en ſont que trop fréquens; mais qu'un monarque adopte cette odieuſe perſécution, qu'il aiguiſe lui-même leur rage contre ce peuple innocent, contre des hommes braves & vertueux, qui preſque tous ont défendu l'état & le roi même aux dépens de leur vie, c'eſt ce qu'on ne pourra croire. Et qu'importent à Philippe leur opinion & leur maniere d'honorer l'Etre ſuprême?

ELISABETH.

Philippe fut élevé dans ſon enfance par des prêtres Eſpagnols; ſon eſprit ſe plia de bonne heure à leurs principes, adopta facilement leur caractere ſombre & farouche,

Enflé d'orgueil, ſans ceſſe entouré de vils adulateurs, s'imaginant que tous les hommes devoient fléchir ſous lui, quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'en Flandre & en Allemagne, où il voulut exercer les droits d'un maître abſolu, au lieu d'hommages publics & ſinceres, il ne reçut de ces peuples qu'un froid mépris ! Les proteſtans des Pays-Bas ont facilement découvert ſon hypocriſie; ceux d'Allemagne ſe ſont ouvertement oppoſés au deſir ambitieux qu'il montroit de vouloir un jour être leur empereur. Humilié dans le Nord, il retourne en Eſpagne par l'Italie; il paſſe par Trente; il viſite un concile qui le reçoit comme un dieu, & dont il réclame la protection. C'eſt là que les ſuppôts de l'égliſe romaine lui promirent l'empire univerſel par le moyen de leurs ſaints décrets...

HONORINE.

O ma chere princeſſe, à quel maître le ſort vous a-t-il liée !

ELISABETH.

Juge, chere Honorine, ſi ſon cœur brûlant de la ſoif de la vengeance, ne s'eſt

pas livré aveuglément à ces exécrables promeſſes, dont les ſuites vont détruire la tranquillité des peuples... Un maſſacre général s'apprête. Le duc d'Albe eſt dans les Pays-Bas; les Guiſes en France machinent avec l'Eſpagne des complots ténébreux, & maîtriſent à leur gré le jeune & trop foible Charles IX. Je tremble que l'alliance de Henri de Navarre ne ſoit le ſignal du ſang qu'on veut répandre. Hâte-toi de prévenir ſa mere. Eloigne-la de cette cour fatale, où Rome & l'Eſpagne regnent avec Médicis, où l'on ſait, au défaut du fer, employer le poiſon. L'Angleterre & l'Allemagne offrent à cette reine infortunée un aſyle plus ſûr; elle y pourra unir ſon fils par des liens plus purs... Et toi, ma tendre amie, fuis loin de ces lieux, profite de ton heureuſe liberté, & ſonge à trouver une retraite où tes jours s'écoulent dans la tranquillité & la paix. Que ne puis-je m'éloigner avec toi, & ignorée de l'univers, finir les miens dans les bras de l'amitié! Un déſert ſeroit pour moi plus agréable que cette triſte cour

où m'enchaînent mon devoir & mon rang. Mais j'apperçois Don Carlos ; il s'approche de nous à pas précipités. Laſſe-moi ſeule avec lui ; je veillerai à ton départ, & te rejoindrai bientôt pour recevoir tes adieux.

SCENE VIII.

PHILIPPE II, GRANVELLE, SPINOLA, LE LEGAT, LE NONCE, MONTALTE.

LE LÉGAT.

SIRE, je m'empreſſe de vous apporter la bulle de notre S. Pere. Voici ce que le ſouverain-pontife accorde à votre majeſté. Il vous diſpenſe de toutes vos promeſſes envers les provinces des Pays-Bas ; il vous délie du ſerment de les maintenir dans leurs droits & privileges, en vertu de la loi fondamentale dans la catholicité, qu'on ne doit garder aucune foi envers les hérétiques.

PHILIPPE II.

Je rends graces à Sa Sainteté, & lui

demeure ſoumis comme un fils l'eſt à ſon pere.

LE LÉGAT.

Je préſente à votre majeſté la liſte de tous les livres dont la lecture eſt prohibée par le concile de Trente, afin d'en ordonner la défenſe dans tous vos royaumes: vous trouverez au nombre de ces livres dangereux, *la Bible en langue vulgaire.*

PHILIPPE II.

C'eſt une grande prudence du S. Pere, d'empêcher ſur-tout la lecture de ce dernier. L'égliſe latine non-ſeulement n'a aucun compte à rendre au peuple; mais elle doit encore préſerver les ſaintes Ecritures de tout approfondiſſement & de tout examen profane. Le ſalut dépend de la foi aveugle.

LE LÉGAT.

Sa Sainteté me charge encore de vous dire qu'elle s'attend que vous appuierez de toute votre autorité l'admiſſion des décrets du concile de Trente dans toutes les cours étrangeres, & particuliérement dans celle de France, où le parlement de Paris

s'ingere d'en combattre la ſuprématie.

PHILIPPPE II.

Aſſurez le S. Pere que je veille ſur ce royaume comme ſur le mien propre. Il eſt trop voiſin de mes états pour m'être indifférent, & je donnerai bientôt des témoignages de mon zele à cet egard.

LE LÉGAT.

Voici le bref ſollicité par votre majeſté. Il vous permet de lever une décime extraordinaire ſur le clergé de votre royaume, afin de faire la guerre aûx ennemis de l'égliſe.

PHILIPPE II.

Il faut eſpérer qu'avec le ſecours du S. Siege je parviendrai à exterminer cette foule de mécréans, le ſcandale des vrais fideles.

LE LÉGAT.

C'eſt par l'établiſement de la ſainte Inquiſition, c'eſt dans l'étendue de ſon pouvoir, qu'on trouvera les plus ſûrs moyens d'extirper totalement l'héréſie. L'objet de ma miſſion eſt principalement pour preſſer votre majeſté de forcer les Flamands à la recevoir.

PHILIPPE II.

Sa Sainteté doit être perſuadée que je mettrai tout en œuvre pour l'établir chez eux ; leurs révoltes ne pourront m'en empêcher. Le cardinal Granvelle, à qui j'ai fait part de mes intentions, doit ſavoir que j'ai ordonné de faire des exemples capables d'effrayer ceux qui ſeroient tentés de s'y oppoſer ; & ces actes de ſévérité ne peuvent manquer de produire un bon effet.

LE LÉGAT.

Votre majeſté fait éclater ſa juſtice en châtiant ce peuple rebelle, ignorant & opiniâtre, qu'on ne peut eſpérer de convaincre & de ramener par la douceur. Auſſi l'Inquiſition tient-elle pour maxime inviolable qu'il ne faut jamais diſputer de religion avec les hérétiques, ſur-tout devant le peuple. Ils doivent être convertis par la voie de l'autorité.

PHILIPPE II.

Cardinal Spinola, vous chef ſuprême de l'Inquiſition d'Eſpagne, répondez : pouvez-vous me dire ſi le S. Office a fini toutes les

procédures des coupables qu'elle tient empriſonnés, & quand ſe fera l'acte de foi? Il tarde beaucoup.

SPINOLA.

Sire, dans ce jour même toutes les cloches vont annoncer au peuple cette auguſte & pieuſe cérémonie. L'archevêque de Tolede, ancien primat d'Eſpagne, eſt du nombre des condamnés, d'après des propoſitions haſardées qui ſe trouvent dans ſon catéchiſme. Mais le pape réclamant le droit de le juger en dernier reſſort, il ſera transféré dans les priſons de Rome, ſous le bon plaiſir de votre majeſté.

LE LÉGAT.

Sire, c'eſt ſeulement pour ſoutenir les droits inviolables du S. Siege. Ce prélat ne vivra pas en liberté; vous en avez la parole du S. Pere.

PHILIPPE II.

Vous ſavez mes conditions. Je n'ai rien à refuſer au chef de l'égliſe; il lui ſuffit d'ordonner.

SPINOLA.

L'Inquiſition s'eſt auſſi rendu favorable à Conſtance Ponce, confeſſeur de votre auguſte pere. Elle lui a laiſſé la liberté de s'empoiſonner lui-même dans la priſon. On portera ſeulement ſon effige à l'acte de foi.

PHILIPPE II.

Cette condeſcendance charitable fait honneur à l'humanité des juges eccléſiaſtiques. Je ne dois ni n'ai envie de les contredire.

LE LÉGAT.

C'eſt agir chrétiennement.

SPINOLA.

Nous avons cette fois-ci beaucoup d'évêques du regne précédent. Ils ſeront tous brûlés ſans exception. De ce nombre eſt le prédicateur favori de votre illuſtre pere.

PHILIPPE II.

Cela fera beaucoup d'impreſſion, je penſe. Il faut des exemples capables d'intimider. Mais enfin, quand me delivrera-t-on de ces députés de Flandre, qui ne ceſſent de m'obſéder de leurs repréſentations? Ce baron

de Montigny ſur-tout, c'eſt de celui-là qu'il faut ſe débarraſſer le premier. Qu'on ne differe plus de s'aſſurer de ſa perſonne. Grand-inquiſiteur, je vous ai recommandé de veiller attentivement ſur lui.

SPINOLA.

Que votre majeſté ne s'inquiete de rien; monſeigneur le légat en fait ſon affaire.

LE LÉGAT.

Sire, le baron de Montigny eſt envoyé par les états de Flandre, principalement pour appuyer l'oppoſition que font ces peuples de recevoir l'Inquiſition dans leur pays. Je le regarde comme un ennemi perſonnel du S. Siege, je le fais épier par le conſulteur du S. Office, par le pere Montalte; c'eſt vous en dire aſſez, vous connoiſſez l'eſprit fin de cet homme. Il a eu l'honneur de prêcher derniérement devant votre majeſté.

PHILIPPE II.

J'ai été très-ſatisfait de l'entendre: c'eſt un ſavant orateur; il ne mollit pas.

LE LÉGAT.

Approchez, pere Montalte, venez rendre compte à ſa majeſté de ce que vous avez pu découvrir des diſcours du député des états.

MONTALTE.

Sire, je me ſuis inſinué dans ſon amitié; j'ai gagné ſa confiance, en feignant de lui parler avec franchiſe. J'ai retenu tout ce qui lui eſt échappé dans la chaleur de la converſation, & j'ai fait mon rapport dans les formes aux commiſſaires du S. Office.

PHILIPPE II.

Penſez-vous avoir dépoſé des griefs ſuffiſans pour lui faire ſon procès dans les regles?

MONTALTE.

Sire, dans ces tems malheureux, le venin de l'héréſie eſt tellement répandu qu'il paroît par-tout; point d'écrits qui ne ſoient plus ou moins infectés de ſes damnables maximes. Je ferois gageure de ne pas l'entendre parler une heure, ſans le voir tomber dans des fautes capitales.

LE LÉGAT.

C'eſt la vérité, Sire; perſonne n'eſt plus profond dans ces ſortes de matieres que le pere Montalte : ſa réputation ſur ce point eſt étonnante. Il étoit un des ſix conſulteurs choiſis par le pape à ſon avénement au pontificat, pour donner leurs ſentimens ſur le cardinal Caraſe.

MONTALTE.

C'eſt ſur mes inſtructions, Sire, qu'on l'a fait étrangler.

PHILIPPE II.

Vous avez un zele actif. J'aime les hommes qui ſe déterminent à la ſéverité, quand elle eſt néceſſaire au bien de la religion.

MONTALTE.

Nous tenons pour principe, qu'il vaut mieux faire périr des catholiques d'une foi douteuſe, que de laiſſer échapper un ſeul hérétique. Voici la raiſon qu'en donne le directoire des inquiſiteurs : c'eſt qu'en donnant la mort à un catholique innocent, on ne fait que lui aſſurer le paradis; au lieu

qu'en laiſſant échapper un hérétique, il pourroit ſe perdre, & infecter un grand nombre d'eſprits; nous brûlons ſon corps, mais nous ſauvons ſon ame. Nous n'abandonnons pas les réfractaires, & jusqu'au dernier inſtant nous leur offrons les moyens d'échapper à la damnation éternelle.

PHILIPPE II.

Vous êtes éloquent & très-inſtruit, pere Montalte. Je vous nomme mon prédicateur ordinaire, & vous gratifie de mille piſtoles.

MONTALTE.

Sire, vos bontés me pénetrent juſqu'au fond de l'ame. J'ai vu dans votre majeſté l'homme ſupérieur que la divine Providence avoit choiſi pour exterminer l'héréſie chez tous les peuples de la terre & rendre ſon regne mémorable; dès cet inſtant je ſuis devenu ſon plus affectionné ſujet. Oui, Sire, c'eſt à vous qu'il faut appliquer ces paroles de l'Ecriture: *Je t'ai donné en lumiere aux nations, afin que tu ſois mon ſalut juſqu'aux extrêmités de la terre.*

LE LÉGAT.

Admirable & juſte citation !

LE NONCE.

Rien de plus conſéquent. Auſſi, Sire, vous honorez-vous du beau titre de *très-catholique.*

PHILIPPE II, *au légat.*

Je penſe qu'il ſeroit en état de dreſſer la forme d'une bulle d'excommunication, dont j'ai beſoin d'envoyer le modele au S. Pere.

LE LÉGAT.

Sire, je réponds de ſa capacité.

PHILLIPPE II, *à Montalte.*

Il eſt queſtion de noircir Eliſabeth d'Angleterre de tous les crimes dont l'héréſie eſt capable. Je voudrois vous voir ébaucher cela dès aujourd'hui.

MONTALTE.

Votre majeſté ſera promptement ſervie. Son excellence peut rendre témoignage de la facilité avec laquelle je m'acquitte d'une pareille compoſition.

LE

LE LÉGAT.

Oui, toujours avec plein ſuccès.

PHILIPPE II, *à Montalte.*

Vous vous rendrez ce ſoir à mon audience particuliere. (*Montalte ſe courbe juſqu'à terre.*) (*au Légat.*) Je vais écrire au S. Pere, & vous lui ferez paſſer avec ma réponſe les témoignages de ma gratitude. Venez, Granvelle, j'ai encore à travailler avec vous. (*à Spinola.*) Grand inquiſiteur, allez donner vos ſoins à la ſolemnité qui ſe prépare. J'y paroîtrai moi-même: que le S. Pere en ſoit informé.

SPINOLA.

Je mettrai mes ſoins & ma vigilance à mériter la bienveillance de votre majeſté, & ſuivrai ponctuellement l'avis ingénieux que ſon amour du bien public lui inſpire, & dont le cardinal Granvelle m'a fait part.

SCENE IX.

SPINOLA, LE LEGAT, LE NONCE; MONTALTE *un peu éloigné.*

SPINOLA.

VOUS voyez dans quelles heureuſes diſpoſitions j'entretiens le roi. J'eſpere que Sa Sainteté ſera ſatisfaite d'apprendre l'ardeur que je mets à la ſervir. Je riſque beaucoup; mais l'eſpoir d'être ſoutenu en cas de revers, éleve mon courage.

LE LÉGAT.

Auſſi la cour de Rome vous eſt-elle entiérement attachée, & ne vous laiſſera jamais dans aucun embarras.

LE NONCE.

Certainement vous pouvez compter ſur la protection du ſacré college. L'intérêt général eſt d'être unis enſemble. Vous pouvez tout entreprendre à l'ombre du S. Siege.

SPINOLA.

Je laiſſe vos éminences, en me recom-

mandant à leur faveur. Ce jour eſt pour moi un grand jour de travail; car nous avons plus de trois cents priſonniers à faire paſſer par la queſtion.

LE LÉGAT.

Allez, monſeigneur le cardinal; que rien ne vous détourne de ces fonctions auſſi graves que méritoires.

SCENE X.

LE LEGAT, LE NONCE, MONTALTE.

LE LÉGAT.

Eh bien, le pere Montalte ſe repent-il préſentement de m'avoir ſuivi? Le voilà en faveur. Oh! il va faire beaucoup d'envieux.

MONTALTE.

Monſeigneur, le bien que je trouve le plus digne d'envie eſt celui de votre honorable amitié. Illuſtres prélats, que vous êtes à mes yeux bien au-deſſus des rois!

Ils tiennent du ſort ce que vous tenez de votre propre mérite. Je m'inſtruis tous les jours avec vous, & vos éminentes qualités me découvrent de plus en plus en vous une grandeur vraiment ſurnaturelle... Pour vous l'avouer, je crois voir deux papes, en vous conſidérant l'un & l'autre....

LE NONCE.

Vous avez raiſon à l'égard de monſeigneur le légat; on ne fera que lui rendre juſtice, quand on l'élevera à cette ſuprême dignité. Quant à moi, pere Montalte, je n'y ai pas plus de droits que vous.

LE LÉGAT.

Quoique j'aie été fait cardinal avant vous, vous pouvez devenir pape avant moi. Souvenez-vous de ce paſſage de l'Evangile : *Ultimi primi.* Vous auſſi, pere Montalte, avez également droit à la chaire de S. Pierre.

MONTALTE.

Ah, monſeigneur, monſeigneur!.. Moi? que dites vous? Le ſouffle de vie qui m'anime eſt toujours ſur le point de m'abandonner.

LE NONCE.

Telles ſont les prérogatives de l'égliſe. Chacun, en ſoutenant la cauſe du chef, doit toujours penſer qu'il travaille pour lui-même. Quand on eſt une fois dans les ordres, on ne ſait juſqu'où l'on montera.

LE LÉGAT.

Je ſerois curieux, pere Montalte, de voir comment vous iroit un chapeau de cardinal.

MONTALTE.

Monſeigneur, vous en ferez l'expérience quand vous ſerez pape.

LE LÉGAT.

Je ſouhaiterois le devenir, uniquement pour récompenſer votre mérite d'une pareille diſtinction.

MONTALTE, *au Nonce.*

Monſeigneur le nonce, je vous prie de vous reſſouvenir que monſeigneur le légat m'a promis de me coëffer d'un chapeau rouge ſi-tôt qu'il le ſeroit de la tiare.

LE NONCE.

Vous ſerez ſatisfaits l'un & l'autre, s'il n'eſt beſoin là-deſſus que de mon ſuffrage.

LE LÉGAT.

Pere Montalte, nous vous laiſſons ſonger à ce que le roi vous a demandé. Vous devez avoir un entretien particulier avec lui. N'oubliez pas nos inſtructions.

MONTALTE.

Monſeigneur, vous connoiſſez mon dévouement pour le S. Siege. Je mets le bonheur de ma vie à le ſervir avec zele, & à me rendre de plus en plus digne de votre confiance.

LE NONCE.

Nous nous repoſons ſur vous.

SCENE XI.

MONTALTE *ſeul.*

COURAGE, Montalte ! Te voilà enfin ſur le chemin des grandeurs. Soutenu par Rome, accueilli à la cour d'Eſpagne, je crois déjà commencer à devenir un homme important. Perſonne ne peut être plus initié que moi dans les ſecrets du cabinet ; j'en ſuis le premier conſeiller. Tous ces gens-là ne valent rien, & je ne dois pas me rendre meilleur, ſi je veux m'avancer. Allons, Montalte, ſuivez votre deſtinée. N'avez-vous pas fait vœu d'être pape ? Il ſeroit plaiſant de voir le pauvre Félix, (1) gardant

(1) Ainſi il s'appelloit lorſqu'il étoit pâtre. S'étant attaché à un cordelier conventuel qui ſe trouvoit en peine du chemin qu'il devoit prendre, il ne le quitta point, & ſollicita ſi vivement pour qu'on le fit étudier, qu'il fallut ſe rendre à ſes inſtances. On le revêtit de l'habit de cordelier. Il devint docteur & profeſſeur de

jadis les pourceaux, paroître au Vatican ſous le triple diadême. Eh ! pourquoi non ? Je

théologie, puis commiſſaire-général à Bologne, & inquiſiteur à Veniſe. Ayant déplu au ſénat, il faillit à ſe faire pendre, & il fut contraint de s'enfuir de cette ville. Arrivé à Rome, il changea de caractere ; de brouillon & de pétulant qu'il étoit, il ſe fit admirer par la complaiſance & la douceur de ſon eſprit. Il fut nommé conſulteur du S. Office : point de doute qu'il ne convoitât le trône pontifical, ſeul trône ouvert en Europe aux eſpérances ambitieuſes d'un particulier. Son diſciple & ſon protecteur ayant obtenu la tiare ſous le nom de Pie V, il fut élevé à la pourpre romaine. Ce fut alors qu'il commença ce cours de diſſimulation profonde qui voiloit ſes deſſeins : il affecta tous les dehors d'un vieillard qui ſuccombe ſous le poids des années ; il ne paroiſſoit occupé que de l'affaire de ſon ſalut, & ne parloit que de ſa fin prochaine. Ainſi parmi nous le malin Voltaire, pour tromper la perſécution & les perſécuteurs, ſe diſoit toujours mourant, & tint ce langage pendant trente-cinq années. Ses ennemis le crurent, & ce fut là ſa ſauve-garde. Sixte-Quint marchoit la tête penchée ſur l'épaule, appuyé ſur un bâ-

me ſens plein de force & de reſſources, & le gouvernement du monde entier ne me feroit point trembler, ſur-tout quand je conſidere de près ces cardinaux, ces papes, ces rois... Quels pauvres & inepties humains! Quoi, leur nom en impoſe à toute la terre! Oh! je ſaurois commander auſſi bien qu'eux. Les hommes en général ſont bien foibles,

ton; & dès qu'on lui parloit, il répondoit d'une voix foible, interrompue par une toux qui ſembloit devoir l'emporter dans peu de jours. Grégoire XIII étant mort, les cardinaux ſe diviſerent en cinq factions, & bientôt ils ſe déterminerent pour celui d'entr'eux dont la vie paroiſſoit devoir moins durer que le tems d'un conclave. Mais à peine Sixte-Quint eut-il la tiare ſur la tête, qu'il jeta ſon bâton & qu'il entonna le *Te Deum* d'une voix ſi forte, que la voûte de la chapelle en retentit. Il diſtribua les bénédictions avec une légéreté égale à la ſoupleſſe de ſes jambes. Il fit même le goguenard à ce ſujet, & dit: *Naguere je cherchois les clefs du paradis, & pour les mieux trouver je me courbois; mais depuis qu'elles ſont entre mes mains, je ne regarde que le ciel.*

il ne faut que prendre un certain aſcendant ſur eux, & cela devient aiſé quand on a pour ſoi l'opinion & la force. Fort bien, Montalte, baiſſe-toi ſans ceſſe pour mieux t'élever.... Rêvons un peu à l'excommunication de cette reine d'Angleterre: elle eſt ſpirituelle, & ſe rit de nos anathêmes; mais qu'importe? nous viendrons à bout d'humilier tous ces monarques qui doivent hommage à la tiare.

SCENE XII.

Le théatre repréſente une place de Madrid, où le roi doit voir paſſer la proceſſion de l'acte de foi. Les balcons des maiſons, ainſi que les fenêtres, ſont garnis de ſpectateurs. Divers échafauds décorés de ſuperbes tapis ſont occupés par des gens de diſtinction. La foule du peuple eſt répandue dans la place, & contenue par des gardes. Sur le devant du théatre eſt la baluſtrade réſervée pour le roi. On entend les cris de la populace.

BEAL, BURTON, *Capitaine.*

(*Ils paſſent ſur le devant du théatre & ſe placent derriere une colonne.*)

BEAL,

VENEZ par ici, milord; écartons-nous de la foule. Gardez-vous ſur-tout de laiſſer appercevoir la moindre impreſſion de pitié. Nous pourrons dans cet endroit parler plus

devient auſſi dangereux qu'inutile. Réſervez-vous pour des occaſions illuſtres & plus favorables. Cette nation jalouſe ſuſcitera aſſez contre la nôtre des guerres où vous pourrez ſatisfaire votre ardeur & votre courage. Béniſſons le Ciel, qui n'a pas permis que Philippe devînt notre ſouverain, & qui, à la place de ſa méchante épouſe, nous a donné une reine éclairée qui nous laiſſe le libre exercice de notre raiſon.

BURTON.

Ce beau pays que le fanatiſme dépeuple & tourmente, eſt néanmoins intéreſſant par ce qu'il fut & par ce qu'il pourroit être : climat heureux, ſituation avantageuſe, productions excellentes, & je n'y vois de toutes parts que des êtres ſombres & atrabilaires, que des humains ignoblement défigurés par le froc monacal. L'Eſpagne tient tous ſes biens de la nature, & ne doit ſes maux qu'à ſa profonde ſuperſtition. Que ne dénature pas une volontaire ignorance !

BEAL.

Il y a dans ce royaume quatre cents mille

moines; on y compte onze mille couvens, non compris les paroiſſes.

BURTON.

Pauvre peuple! que Dieu te guériſſe de cette vermine qui te ronge & t'abrutit!... Mais quelle eſt cette troupe de gens armés de piques & de mouſquets, & accompagnés de fanfares?

BEAL.

Ce ſont les charbonniers qui fourniſſent le bois pour les bûchers du S. Office. Ils ont droit d'ouvrir la marche de l'acte de foi.

BURTON.

La maudite canaille! Ils paroiſſent tout enorgueillis d'un pareil privilege. On ne trouveroit pas chez nous un ſeul homme, même parmi la lie du peuple, qui voulût prêter ſon miniſtere à d'auſſi honteuſes cérémonies. Comment s'appellent ces moines qui marchent après eux?

BEAL.

C'eſt l'ordre dévoué à l'Inquiſition, comme ayant été inventée par ſon fondateur; & pour tout dire en un mot, ce ſont les diſciples de S. Dominique.

BURTON.

Que la malédiction du Ciel tombe ſur eux & frappe tout ce qui tient à ce barbare inſtituteur ! Si jamais je rencontrois un vaiſſeau ennemi flétri d'un pareil nom, je le ferois ſauter ſi haut qu'il n'en reparoîtroit jamais une ſeule parcelle.

BEAL.

Voyez ce grand-d'Eſpagne, qui porte au milieu de ces moines l'étendard de leur frénéſie.

BURTON.

Ce grand-d'Eſpagne a l'air bien miſérable ! Quoi, faire parade d'un dévouement abſolu aux ordres ſanguinaires de cette déteſtable moinerie ! . . . Mais que ſignifient toutes ces figures peintes ?

BEAL.

Ce ſont les effigies de ceux qui ſont morts dans les priſons ; & les caiſſes que l'on porte après, contiennent leurs oſſemens qui vont être brûlés.

BURTON.

Quelle rage infernale ! Quel délire ! . . Et

comment peut-on faire le procès à des restes inanimés ? A quoi sert cette absurde vengeance ?

BEAL.

A confisquer les biens des défunts & à priver leurs enfans de leur héritage. On a vu déterrer des gens morts depuis dix ans, pour les juger sur des accusations imprévues.

BURTON.

C'est un abyme d'iniquité... Les voilà ces malheureuses victimes... O ciel ! mon cœur se gonfle ; je ne pourrai rester à cette place.

BEAL.

Ceux que vous voyez marcher les premiers, vêtus d'une robe qu'on appelle *sanbenito*, n'ont commis que des fautes légeres, comme d'avoir blâmé quelques cérémonies. Ceux-là seront seulement fouettés, ensuite jetés sur les galeres.

BURTON.

Autant vaut mourir, je pense.

BEAL.

Les autres qui suivent sont condamnés au feu comme hérétiques. On les distingue par

ce

ce grand bonnet, ſur lequel ſont peints des *diables* & des *flammes*. Voyez tous ces moines à la phyſionomie dure & ſiniſtre, qui les obſedent de leurs paroles, pour leur faire abjurer leurs prétendues erreurs.

BURTON.

Le tumulte paroît augmenter.

M. BEAL.

C'eſt peut-être le roi qui arrive. Non; c'eſt l'inquiſiteur général, accompagné de tous ſes dignes ſuppôts. Ecartons-nous, car voici ſûrement des eſpions qui viennent à nous pour nous obſerver.

(*Pluſieurs eſpions arrivent précipitamment, & les ſuivent au moment où ils ſe retirent.*)

SCENE XIII.

SPINOLA, GRANVELLE, LE LEGAT; LE NONCE, MONTALTE, *Troupe d'Evêques & d'Inquiſiteurs.*

SPINOLA *ſous un dais, portant le livre des loix de l'Inquiſition. (A un Inquiſiteur.)*

LE roi va paroître. Veillez à l'ordre de la marche.

GRANVELLE, *à part à Spinola.*

Don Carlos nous ſuit toujours.... Son air agité m'alarme & m'inquiete. Il eſt entouré de tous ſes jeunes menins, & j'appréhende qu'il ne cherche à nous manquer de reſpect.

SPINOLA.

Endurons tout avec patience, & ne riſquons point de cauſer une émeute, en provoquant ſon animoſité. Qui ſait ſi le peuple ne ſe ſouleveroit point en ſa faveur? Il

vaut mieux ſouffrir en attendant le roi, dont la préſence fera taire le murmure.

SCENE XIV.

DON CARLOS, *ſuivi de ſes menins*; LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

DON CARLOS, *à Spinola & aux autres.*

VOUS paroiſſez inquiets de me voir ſi près de vous en ce lieu. Vous ſavez combien vos actes barbares me font horreur. C'eſt en les contemplant, que je viens nourrir l'indignation dont je veux un jour vous écraſer. Prêtres impitoyables, mille fois plus odieux & plus cruels que les païens, que les ſauvages même accoutumés à ſe repaître du ſang humain! oui, j'eſpere un jour vous anéantir; ſans cette eſpérance, je me ferois tuer à l'inſtant plutôt que de vous laiſſer achever vos abominables ſacrifices.

SPINOLA, *au Légat.*

Je prie votre éminence de ne point ſe

ſcandaliſer de ces diſcours.

GRANVELE, *à Don Carlos.*

Ah, mon prince! à quel excès oſez-vous vous porter! Au moins, craignez le roi. Le voilà qui s'avance.

DON CARLOS.

Craignez vous-mêmes que ce nom ſacré, à l'abri duquel vous vous rangez aujourd'hui, ne puniſſe dans la ſuite les forfaits commis à l'ombre de ſon pouvoir. Non, rien ne pourra vous ſouſtraire à ma juſte vengeance. Je le jure, & vous vous ſouviendrez de mes ſermens.

(*Don Carlos ſe retire.*)

GRANVELLE.

Je frémis quand je penſe qu'un malheureux inſtant pourroit le rendre maître de nous.

LE LÉGAT.

La religion nous toutiendra toujours; & ſi vous ſavez la faire parler, ce ſera plutôt à lui à trembler.

MONTALTE.

Nous avons une *bulle* contre ceux qui uſeront ſeulement de menaces envers un offi-

cier de l'Inquiſition. Elle ordonne que l'infracteur ſoit non-ſeulement excommunié, mais encore puni de mort, comme coupable de *leſe-majeſté divine & humaine au premier chef.* Sur ce point ſacré, aucune faute n'eſt légere, tout eſt crime capital, & il n'y a ni rangs ni dignités qui puiſſent mettre à couvert le coupable.

SPINOLA.

Il faudra repréſenter cela au roi en particulier, & je dépoſerai ſur tout ce qu'il a oſé dire.

SCENE XV.

PHILIPPE II, RUY-GOMEZ, LE COMTE DE LERME, LE DUC DE FERIA, DON DIEGUE DE CORDOUE, ET PLUSIEURS GRANDS D'ESPAGNE.

(*Le roi arrive ſous un dais moins élevé que celui du grand-inquiſiteur. Il s'avance, ôte ſon chapeau, qu'un grand-d'Eſpagne reçoit avec reſpect. Il tire ſon épée, la tient élevée d'une main, & poſe l'autre ſur le livre des loix de l'Inquiſition, que tient Spinola.*)

PHILIPPE II.

A la face de l'univers, je renouvelle ici la promeſſe inviolable de défendre juſqu'à mon dernier ſoupir la ſainte Inquiſition. Je m'engage à détruire quiconque oſera déſobéir à ſes commandemens ſuprêmes. Je jure de porter ſoumiſſion à ſon divin tribunal,

& de forcer non-ſeulement mes ſujets à ſuivre ſes décrets, mais encore de me ſervir de l'épée que Dieu m'a donnée, pour étendre ſon pouvoir par toute la terre.

SPINOLA.

Que le Ciel accorde à vos vœux les ſuccès qu'ils méritent, pour le ſalut du monde! [*La marche commence & fait le tour du théatre en paſſant devant le roi.*] (*aux condamnés.*) S'il eſt parmi vous quelque hérétique qui veuille faire ici abjuration publique de ſes erreurs, & témoigner hautement ſon repentir, ſa majeſté, par ſa clémence infinie, veut bien lui accorder la grace qu'on l'étrangle avant de le brûler.

(*Les moines diſent aux condamnés :*)

UN MOINE.

Profitez de cette bonté; vous n'avez qu'un inſtant.

AUTRE MOINE.

Dites ſeulement, *je crois.*

AUTRE MOINE.

Rien n'eſt plus facile que de dire, *je crois.*

UN VIEILLARD *condamné.*

On a fait mourir mon fils dans les tortures pour le forcer à m'accuſer. Otez-moi vîte de ce monde, où vous reſpirez pour le malheur des humains. Que m'importe le ſupplice par lequel vous m'allez faire périr ? Tous les tourmens ſeront ſupportables, pourvu qu'ils m'arrachent de vos mains.

(*Ce condamné paſſe, ainſi que les autres, devant le roi.*)

UN MOINE, *à un autre condamné.*

Et vous, ayez pitié de vôtre ame.

UN JEUNE HOMME.

Je veux mourir dans la religion de mes peres. (*Il paſſe.*)

UNE FEMME.

Non, jamais je n'offenſerai Dieu en renonçant à la loi que ma raiſon a adoptée.

(*Elle paſſe.*)

UN AUTRE.

Mon ame m'eſt plus chere que mon corps ; que celui-ci périſſe.

UN AUTRE.

Dieu nous jugera tous.

UN MOINE, *à l'évêque Caralla.*

Mon cher évêque, cédez dans ce moment extrême & terrible ; acquiescez de vive voix au concile de Trente.

CARALLA.

Ainsi l'on ose traiter un ancien prélat, l'ami de la vertu & de la vérité ! Quelle affreuse révolution s'est faite dans l'église ! Je vois ses dignités en proie à des usurpateurs ligués entr'eux pour perpétuer l'erreur & la tyrannie. Allez, faux ministres ; ce n'est pas moi que vous pourrez corrompre ; je vous connois trop bien, & je sais encore mieux quels sont mes devoirs. Et toi aussi, ô roi ! tu peux être le témoin tranquille des tourmens que tes sujets endurent ! Sauve-les de cette cruelle mort. Tu n'ignores pas qu'ils sont innocens.

PHILIPPE II.

Non, non... Je dresserois moi-même le bûcher de mon fils, s'il étoit aussi criminel que vous tous.

UN DES CONDAMNÉS.

Dieu nous attend devant son tribunal. Tyran, crains sa justice.

UNE JEUNE FILLE.

Moi, je ne ſuis condamnée que pour n'avoir pas voulu condeſcendre aux deſirs infames d'un inquiſiteur. Mais j'aime mieux à préſent périr avec vous dans les flammes, que de m'avouer lâchement de la même croyance que ces monſtres-là.

UN AUTRE, *en paſſant, dit au Roi :*

Tu nous perſécutes, toi qui devrois nous protéger ; toi que nous n'avons jamais offenſé ! Roi ſanguinaire & ſuperſtitieux, il eſt au ciel un autre tribunal, devant lequel tu paroîtras bientôt ; crains la vengeance du Dieu que tu feins d'adorer.

UN AUTRE, *au Roi.*

Infame hypocrite ! Dieu te punira.

UN AUTRE.

Grand Dieu qui connois les cœurs, reçois mon ame, & juge-nous !

UN AUTRE.

Roi cruel, tu rendras compte à Dieu de nos tourmens.

RUY-GOMEZ.

Ils blaſphement contre ſa majeſté, ainſi

qu'ils ont fait contre la Divinité.

PHILIPPE II.

Je ſouffre toutes leurs injures avec la patience d'un bon catholique. Je leur pardonne, & les délivrerois même, ſi je ne devois le ſacrifice de ma pitié à l'intérêt ſacré de la religion. Mais je me dépouille, pour l'amour de Dieu, de tout ce qui peut m'attacher à l'humanité.

(*Spinola & tous les inquiſiteurs ferment la marche de la proceſſion.*)

SCENE XVI.

PHILIPPE II *& ſa ſuite*, ELISABETH, LA COMTESSE D'EGMONT *avec ſes onze enfans*, LE BARON DE MONTIGNY, DON CARLOS *& ſa ſuite.*

(*La comteſſe d'Egmont, en arrivant, ſe jette aux pieds du roi, ainſi que ſes onze enfans.*)

ELISABETH.

J'AMENE à vos pieds la comteſſe d'Egmont. Elle arrive de la Flandre avec ſes enfans, pour implorer la protection de votre majeſté contre les violences du duc d'Albe.

LA COMTESSE.

Sire, vous voyez une femme déſolée... Mes enfans vous redemandent leur pere injuſtement empriſonné. Nous réclamons votre juſtice. Mon époux fut toujours fidele à votre majeſté.

PHILIPPE II.

Vous auriez dû attendre mes ordres, madame, & ſur-tout ne pas venir auſſi publiquement. Mais calmez-vous, & parlez avec aſſurance.

LA COMTESSE.

Daignez, Sire, avoir égard à la frayeur où je ſuis; le trouble qui m'agite m'empêche de m'exprimer. Ah! jugez de mes terreurs. Cazambrot, ſeigneur de Berkeſſel & ſecretaire du comte mon époux, a été appliqué à la torture la plus cruelle, pour le forcer de charger ſon maître & ſon ami. Quand ſon corps épuiſé parut prêt à ſuccomber dans les tourmens, le duc d'Albe, furieux de n'avoir pu arracher de lui aucun aveu pour pouvoir condamner mon époux, le fit écarteler.

DON CARLOS, *à part.*

Une atrocité pareille n'a point d'exemple!

(*Philippe II le regarde, & il ſe tait.*)

LA COMTESSE.

Sire, mon époux eſt prêt d'être condamné par un conſeil de ſang, compoſé d'hommes

obscurs, tous vendus au duc d'Albe, ce rival implacable, envieux des lauriers dont le comte d'Egmont s'est couvert en combattant pour vous.

DON CARLOS.

Mais, comme chevalier de la Toison d'or, il doit être jugé par ses pairs, & ne peut être empriſonné que par leur autorité & de leur consentement. C'est le privilege authentique & sacré que la loi fondamentale de son pays assure aux citoyens même du dernier ordre.

PHILIPPE II, *à Don Carlos.*

Retirez-vous.

(*Don Carlos se retire avec un mouvement de contrainte.*)

ELISABETH.

Prince....

PHILIPPE II, *à la Comtesse.*

Vous n'ignorez pas, madame, les quatre chefs d'accusation portés contre le comte d'Egmont & le comte de Horn.

LA COMTESSE.

Croyez, Site, qu'ils n'ont jamais conçu

une penſée préjudiciable à votre autorité. Ils ont cherché à punir les ſéditieux. S'ils ont accordé en quelques endroits aux proteſtans la liberté de s'aſſembler, c'étoit pour les appaiſer & les empêcher de ſe porter aux derniers excès, c'étoit pour rétablir la paix dans les Pays-Bas. S'ils ſont coupables, ce n'eſt que de s'être trompés ſur les moyens.

PHILIPPE II.

J'examinerai cela, madame, & je vous ferai donner réponſe.

LA COMTESSE.

Ah, Sire! pardonnez; mais je frémis... Les momens ſont précieux; car que ne ſe permettront-ils pas pour perdre mon époux & le faire périr? .. O reine! daignez intercéder pour nous.

ELISABETH.

Sire, trop de larmes & trop de ſang ont coulé & coulent encore dans ces malheureuſes provinces. Au milieu de tant d'exécutions ſéveres, donnez au moins une ſeule marque

de clémence en faveur d'un ſujet qui expoſa plus d'une fois ſa vie pour votre ſervice.

PHILIPPE II.

Madame, j'ai dit que je ferai donner réponſe après avoir conſulté mon conſeil.

MONTIGNY.

Sire, c'eſt au nom des états que je viens réclamer leurs droits ouvertement violés. Les loix qui ont rendu le duché de Brabant héréditaire à la couronne, ont exigé de vous le ſerment ſacré de les maintenir dans leurs privileges. Les Flamands ont toujours prouvé combien ils étoient jaloux des prérogatives de leur pays; & Charles-Quint lui-même, quoique maître abſolu, les a reſpectées. Que deviendroient effectivement ces peuples ſous une autorité oppreſſive ou tyrannique? Votre majeſté, avec tout le génie poſſible & les meilleures intentions, ne peut répondre que dans ſes ſucceſſeurs il ne s'en trouve quelqu'un qui abuſe du pouvoir illimité. Les Flamands ne s'y expoſeront jamais: la révolte & la dépopulation dévaſteront plutôt ces provinces.

PHILIPPE

PHILIPPE II.

Il faut me laiſſer le ſoin de remédier à ces inconvéniens, s'ils arrivent. J'abolirai tout ce que je trouverai nuiſible ; mais je veux que l'on commence par m'obéir. La premiere choſe qu'on devoit faire étoit de me montrer de la ſoumiſſion, & pour effacer cette tache d'héréſie dont ils ſont ſouillés, payer ſans réſiſtance & ſans murmure les nouvelles taxes. Ils doivent ſe trouver heureux de ce que je ne leur demande que ce tribut modéré.

MONTIGNY.

J'oſe repréſenter à votre majeſté qu'il eſt néceſſaire pour ſes intérêts de recourir à des moyens pacifiques. La réduction de ce pays n'eſt pas ſi aiſée qu'on veut vous le faire croire : on ne doit eſpérer de ſoumettre les Flamands, ni par la force, ni par la ſéduction. Ils ſont fermement réſolus à ſoutenir leurs droits & ſur-tout la liberté de conſcience. Le nombre des proteſtans eſt plus formidable qu'on ne penſe. Je vous en conjure, Sire, ne riſquez point de ternir la gloire de vos armes dans la Flandre, ou d'en faire un dé-

ſert. Le peuple de la Zélande refuſe déjà de travailler aux digues, & préfere de laiſſer ſon pays s'engloutir ſous les eaux de la mer, plutôt que d'y ſouffrir des troupes Eſpagnoles.

PHILIPPE II.

Baron, vous ſoutenez un parti bien imprudent. Vous en aviez un meilleur à prendre, c'étoit de vous attacher au cardinal Granvelle, & de ſeconder avec zele l'établiſſement de l'Inquiſition dans la Flandre; mais il en eſt tems encore.

MONTIGNY.

Qu'il me ſoit permis d'avouer à votre majeſté combien j'ai en horreur tout ce qui peut m'écarter des ſentimens glorieux que m'ont tranſmis mes ancêtres. Ma vie eſt en vos mains : j'ai refuſé de prendre les armes contre vous; mais je ne commettrai jamais le crime infame de trahir la cauſe de ma patrie & de vendre mon bras contre mes concitoyens.

PHILIPPE II.

Je vois que toute la nobleſſe des Pays-Bas s'eſt liguée avec le prince d'Orange.

MONTIGNY.

Sire, le prince d'Orange, comme un des principaux membres des états du pays, prétend que ſon ſerment lui impoſe l'obligation indiſpenſable de maintenir les droits du peuple. C'eſt ainſi que penſe toute la nobleſſe. J'ai prévenu votre majeſté de tout ce qui arrive : je me dévoue encore pour la ramener, s'il eſt poſſible, à des voies de conciliation.

PHILIPPE II.

Nous verrons.

LA COMTESSE.

Hélas, Sire, puis-je reſpirer ! .. Un ſeul mot de votre majeſté me confirmeroit. . .

ELISABETH.

Faites pour moi cet effort ; je ne l'oublierai de la vie. Voyez les tranſes mortelles de cette famille tremblante, que vous pouvez ſoulager d'une ſeule parole.

PHILIPPE II.

Il ſuffit, madame ; votre commiſération excite la mienne. .. Quand l'intérêt du Ciel m'empêche de l'écouter, j'en fais avec peine

le ſacrifice ; mais ſoyez tranquilles... Suivez-moi, baron de Montigny.

LA COMTESSE ET SES ENFANS *enſemble.*

Nous vous bénirons juſqu'à notre dernier ſoupir.

SCENE XVII.

ELISABETH, LA COMTESSE ET SES ENFANS.

LA COMTESSE.

AH, madame ! votre cœur s'eſt montré ſenſible, & c'eſt vous qui ſauverez mon époux. Nous vous garderons une reconnoiſſance éternelle : daignez joindre à vos bontés celle de protéger un pays qui va être entiérement dévaſté. Les cruautés du duc d'Albe ſont inouies : il n'y a perſonne d'innocent à ſes yeux ; l'attachement même à la foi catholique n'eſt plus une ſauve-garde contre ſon reſſentiment. J'ai vu périr en un ſeul jour dix-neuf gentilshommes par la main du bour-

reau, & près de deux mille habitans livrés au dernier ſupplice, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. De vénérables vieillards traînés par leurs cheveux blancs ſur l'échafaud, des femmes enceintes appliquées à la torture, & juſqu'aux enfans maſſacrés ſans pitié pour cauſe d'héréſie. Pluſieurs qui proteſtoient être attachés à l'égliſe romaine & n'avoir aſſiſté qu'une ſeule fois aux aſſemblées, ont été néanmoins ſuppliciés. Et quant à ceux qui perſiſtoient dans leur croyance, il n'eſt point de douleurs que l'ingénieuſe barbarie des Eſpagnols ne leur ait fait endurer. Ils ordonnoient au bourreau d'appliquer un fer chaud ſur leur langue, pour les empêcher de rendre témoignage à leur religion au milieu des flammes. Ils les faiſoient enfermer dans une machine inventée pour aggraver leurs tourmens & pour étouffer leurs cris.

ELISABETH.

Arrêtez, madame ; je ne puis ſupporter ce récit. Je ne le croirois jamais, s'il ne ſortoit de votre bouche. J'en ai le cœur navré. Voilà donc les maux que j'appréhendois ! Ils

ſont parvenus à leur comble avant que j'aie pu tenter d'en arrêter les progrès. Mais je ſauverai votre époux. Oui, je ſais qu'il fut auſſi brave que fidele...

SCENE XVIII.

ELISABETH, LA COMTESSE ET SES ENFANS, DON CARLOS.

(*Sa ſuite reſte un peu éloignée, faiſant un cercle dans le fond, de maniere que perſonne ne puiſſe approcher.*)

DON CARLOS, *avec tranſport.*

JE reviens vers vous, pénétré d'horreur, & la déſolation dans l'ame... Famille déplorable! à votre aſpect, je ſens encore augmenter ma fureur.

ELISABETH.

A quelles extrêmités vous abandonnez-vous, prince! Pourquoi vouloir ajouter à tant de maux la terreur où me jettent vos tranſports?

DON CARLOS.

Il n'eſt plus tems, madame ; j'ai trop balancé. Je me dégage de ce que je vous ai promis... Que ne ſuis-je à cette heure au milieu des Flamands ! Une démarche hardie auroit ſauvé la gloire de mon pere & prévenu une foule de crimes. Je les vengerai au moins, ſi je n'ai pu les prévenir. L'exécuteur de tant de cruautés ne demeurera pas long-tems impuni, & l'exemple que j'en veux faire effraiera quiconque ſeroit tenté de l'imiter.

ELISABETH.

Et c'eſt devant moi que vous oſez publiquement vous laiſſer emporter à des projets auſſi téméraires ! Ah, prince ! voyez tous ceux qui vous entendent.

DON CARLOS.

C'eſt leur cauſe que j'embraſſe. C'eſt leur patrie que je veux ſauver... Ils me devront leur pere. Comteſſe infortunée ! je vous rendrai votre époux.

ELISABETH.

Prince, vous allez le perdre ! Vous pré-

cipiterez ces innocens dans un nouvel abyme de malheurs. Vous ne pouvez faire un pas, dire un ſeul mot, ſans les expoſer à perdre le fruit de mes tentatives & de mes prieres auprès du roi. Laiſſez-moi ſeulement eſſayer de le faire revenir par la voix de la perſuaſion; mes inſtances, mes larmes toucheront plutôt ſon cœur que vos tranſports imprudens.

DON CARLOS.

Non, non... Je vais en ce moment tout diſpoſer pour mon départ... Ah, princeſſe! vous ignorez ce que j'éprouve. Mon cœur déchiré ne ſe poſſede plus. L'indignation étouffe ma voix. Une trop juſte colere...

ELISABETH, *à la Comteſſe.*

Madame, joignez-vous à moi. C'eſt l'aſpect de votre ſituation qui porte ſon ame généreuſe & ſenſible à de pareilles extrêmités. Conjurez-le de revenir à lui. Uniſſez-vous à moi pour le prier de ne point anéantir le dernier eſpoir qui vous reſte.

(*La comteſſe d'Egmont environne avec ſes*

enfans Don Carlos qui veut ſe retirer, & lui ferme le paſſage.)

DON CARLOS.

Que dites-vous ?.. Que faites-vous ?..

LA COMTESSE.

O prince dont l'ame généreuſe compatit à nos maux, vous notre conſolation, notre eſpoir, ne vous expoſez point pour nous, & fermez les yeux pour ce moment ! Nous voulons tout attendre de la volonté du roi, de ſa clémence.

DON CARLOS.

De ſa clémence !...

LA COMTESSE.

Oui, les prieres de la reine pourront le fléchir ; j'oſe l'eſpérer.

DON CARLOS.

Infortunée, quelle eſt votre erreur ! Mais les momens ſont précieux. Laiſſez-moi ; ne me retenez plus.

ELISABETH.

Comment, prince, vous ne reconnoiſſez plus ma voix ? Rien ne peut vous retenir ? Vous aimez ces pauvres enfans, vous

chériſſez leur pere. Eh! c'eſt ſa tête que vous allez riſquer.

DON CARLOS.

Je vole au contraire pour détourner le coup ; craignez de me retenir.

LA COMTESSE.

Vous me faites frémir.

DON CARLOS.

Apprenez que dans l'inſtant que Montigny vous a quittée, au moment même où le roi l'appelloit à lui, on l'a arrêté. Il eſt à cette heure dans les cachots de l'Inquiſition.

LA COMTESSE, *ſe jetant dans les bras de ſes enfans.*

Eſt-il poſſible! Grand Dieu! nous ſommes perdus.

DON CARLOS, *à la Reine qui l'arrête.*

M'arrêterez-vous encore ici? Je vous dis que le roi a ſigné la mort de ſon époux, que je viens d'être inſtruit qu'il a fait partir ſon arrêt au moment même où il vous quittoit.

LA COMTESSE.

Mon époux!... Je me meurs!...

ELISABETH.

Ciel, qu'entends-je !...

TOUS LES ENFANS.

Mon pere ! ô mon pere !

DON CARLOS.

Mes amis ! c'eſt le mien qui devient ſon bourreau. Mais j'eſpere avoir le tems de prévenir cette exécution barbare ; comptez qu'elle ne ſe fera pas ; non. Juſte Ciel, je te prends à témoin... elle ne ſe fera pas... Adieu. Je vole à ſon ſecours. (*Il ſort.*)

SCENE XIX.

ELISABETH, LA COMTESSE ET SES ENFANS.

ELISABETH.

Il ne m'écoute plus... Je vais trouver le roi ; j'éprouverai s'il n'eſt pas entiérement inflexible. Et vous, madame, ſongez combien il importe de vous contenir, & de ne rien laiſſer échapper. (*La Reine ſort.*)

LA COMTESSE *ſe retirant, appuyée ſur ſes enfans.*

O mes enfans ! fuyons, courons à votre infortuné pere ! . . Hélas ! pourrons-nous arriver aſſez tôt pour recevoir ſon dernier ſoupir !

SCENE XX.

PHILIPPE II, ELISABETH.

ELISABETH.

VOTRE majeſté ſemble étudier tous les moyens d'éviter ma préſence. En vain je vous fais ſupplier de m'accorder un moment d'entretien ; vous me réduiſez à vous ſuivre pour pouvoir l'obtenir.

PHILIPPE II.

Madame, occupé d'affaires multipliées & preſſantes, l'intérêt de l'état exige que j'y apporte mes ſoins ſans réſerve.

ELISABETH.

Ah ! c'eſt plutôt votre inflexibilité, qui vous fait redouter juſqu'à mes larmes. Vous

avez prévu de qui j'allois implorer la grace. C'en eſt fait ; l'infortuné comte d'Egmont, le vainqueur de S. Quentin, va ſubir ſon arrêt ; & vos ordres ſanguinaires ſont toujours ſi promptement ſuivis, que rien dans ce moment terrible ne peut le ſauver. Hélas ! ſon épouſe déſolée, ſes malheureux enfans n'arriveront que pour expirer de douleur ſur ſon corps mutilé. Et Montigny ! . . (*Le Roi paroît ému.*) Mais ce ne ſont point des reproches ſuperflus que je viens vous faire. C'eſt votre repos, votre ſûreté, qui m'amenent auprès de vous. Votre deſtinée dépend peut-être de ce que j'ai à vous dire ; & votre intérêt perſonnel me donne un droit puiſſant pour vous forcer à m'écouter.

PHILIPPE II, *vivement & d'un air inquiet.*

Auriez-vous découvert quelque complot ? Parlez, madame ; ne me cachez rien. Mon exiſtence eſt liée à la vôtre même. Comptez ſur une reconnoiſſance éternelle.

ELISABETH.

Oui, vous devez redouter qu'on n'attente

à vos jours. Tous ceux dont le ſang a coulé par vos ordres ne ſont pas ſans vengeurs. Ils ont des freres, des amis, des enfans. Le déſeſpoir peut les aveugler & les rendre furieux. Je n'oſe plus regarder dans la foule; je crains d'y rencontrer un orphelin qui me redemande ſon pere. La triſteſſe & l'inquiétude nous ſuivent; vous ne ſauriez en cacher les marques extérieures. Non, vous n'êtes pas en paix avec vous-même. En vain vous affectez de voiler ſous un air majeſtueux les remords qui déchirent votre cœur. Vous avez beau vouloir les écarter, ils s'y amaſſent de plus en plus. Vous n'êtes pas heureux, il s'en faut.

PHILIPPE II.

C'eſt la malignité des hommes qui m'a toujours empêché de l'être. Un eſprit de contradiction s'oppoſe ſans ceſſe à mes volontés & traverſe mes projets. Je ne vois que des ſujets rebelles qui attentent à borner ma puiſſance, qui murmurent & ſe révoltent au lieu d'obéir.

ELISABETH.

Sire, chaque ſujet auroit-il perdu le droit d'examiner le chef qui lui commande? En

recevant vos ordres, il juge en lui-même s'ils ſont équitables; comment renonceroit-il à ſa penſée? Le deſir du bien-être eſt en lui comme en vous. L'accord naturel eſt que vous ſoyez heureux tous les deux. Si vous l'êtes à ſes dépens, votre autorité lui devient à charge. Alors il peut murmurer, ſe plaindre, c'eſt-à-dire, vous faire entendre qu'il ſouffre. Que lui importent votre magnificence & vos conquêtes, s'il ſoupire dans l'oppreſſion? Eſt-il un ſouverain qui oſât dire à ſon peuple: je veux que tu ne travailles que pour moi, que tu ne penſes que comme moi? Non, le ſpécieux prétexte de l'utilité publique eſt toujours l'argument préliminaire. Si vous vous trouvez contredit, c'eſt que les droits ſacrés de vos peuples ſont léſés; car ce qui tend au bien public eſt toujours reçu favorablement du ſujet. Il ne murmure point alors, parce qu'il a le ſentiment vif de tout ce qui contribue au bien général.

PHILIPPE II.

Vous avez, madame, une maniere de penſer bien peu conforme à votre élévation. Vous ignorez, je le vois, quels ſont les droits de

la ſouveraineté, & ſur quel fondement on doit la ſoutenir. C'eſt à moi ſeul qu'il appartient de bien connoître les pénibles fonctions de la royauté.

ELISABETH.

Il me ſemble qu'il n'eſt pas ſi difficile de régner en paix. Ne point envier les poſſeſſions de ſes voiſins, protéger juſqu'aux derniers de ſes ſujets, plutôt que d'en forcer d'autres à le devenir, c'eſt, je crois, aſſez d'occupations pour un roi qui veut ſe faire chérir ſur la terre. C'eſt pour leur bien, dites-vous, que vous forcez les Flamands à ſe ſoumettre. Quel bien, juſte ciel, que celui qui commence par exterminer cent mille hommes! Et peut-être un jour quelqu'une de ces malheureuſes victimes eût-elle rendu à votre majeſté plus de ſervices que les exécuteurs qui ſe font gloire d'ajouter à vos ſévérités.

PHILIPPE II.

On voit bien, madame, que vous avez été élevée dans une cour inconſéquente & frivole, où, à l'ombre de l'Irréligion, ſe ſont gliſſées des opinions populaires. De pareils ſentimens

ſentimens ne conviennent point à ceux qui ſont placés ſur un trône. On ne vient jamais à bout d'un peuple par la douceur : c'eſt avec une verge de fer qu'il faut le conduire ; & celui qui le ménage, devient tôt ou tard victime de ſon indulgence. La race humaine tient toujours de ſon origine corrompue. . . . Il faut ſévir ſans ceſſe, pour l'empêcher de retourner au penchant qui l'entraîne à ſa perverſité naturelle. Plus le peuple ſent le poids de l'autorité, plus il eſt ſoumis & tranquille.

ELISABETH.

Voilà les idées que vos inſtituteurs vous ont inculquées dès l'enfance. De ſombres théologiens ont coloré votre eſprit de la teinture du leur. Voilà, Sire, la ſource de vos peines & de vos chagrins ; vous en partagez l'amertume avec ceux qui vous environnent : on ne vous enſeigna qu'à avoir peur de vos ſujets, & non à les connoître. Vos yeux faſcinés n'ont vu les hommes que comme des eſclaves qui devoient ramper ſous votre joug. Eſt-ce donc une gloire deſirable que de commander à des êtres timides & trembians ? Que

vous revient-il à cette heure de tant de ſupplices ? Les imprécations de ceux qui ſurvivent, une haine qui ne s'éteindra jamais. Ah ! Sire, rendez-vous... Songez que la clémence eſt préférable à la rigueur. Il eſt un moyen ſûr d'effacer ces taches ſanglantes, de recouvrer l'amour de vos peuples & de vous aſſurer dans l'avenir une renommée glorieuſe. Puniſſez le duc d'Albe par une diſgrace éclatante. Il a outre-paſſé vos ordres, & votre indignation doit être le prix de ſes excès. Gardez-vous de les approuver. Faites appeller Don Carlos. D'un ſeul mot, vous vous rendrez votre fils. Chargez-le d'aller tout pacifier. Mais craignez de différer ; les momens ſont précieux.

PHILIPPE II.

Je ne m'attendois pas, je l'avoue, madame, à de pareils avis. Voilà donc ces conſeils qui vous ſembloient ſi preſſans ?

ELISABETH.

Ils ſont beaucoup plus importans que vous ne l'imaginez : c'eſt le ſeul remede aux maux préſens. Don Carlos, je le ſais, n'a point

vôtre confiance, vous doutez de ſon cœur...

PHILIPPE II.

J'invoque tous les jours le Seigneur, afin qu'il daigne faire rentrer en lui même un fils dont l'opiniâtreté comble ma vie d'amertume.

ELISABETH.

Ah! Sire, vous avez le pouvoir de faire renaître en lui la tendreſſe filiale; ayez-en le deſir ſincere, & vous le verrez bientôt tel que vous voulez qu'il ſoit.

PHILIPPE II.

Le Ciel m'eſt témoin que je n'ai rien tant à cœur. Je fais tout pour le rendre auſſi pieux, auſſi dévot que je le ſuis.

ELISABETH.

Abandonnez-lui, Sire, ce qui regarde ſa conſcience. Son caractere différent du vôtre en vaudra-t-il moins pour ne pas affecter publiquement l'extérieur de la piété? Il faut à Don Carlos un aliment qui convienne au feu de ſa jeuneſſe, & qui nourriſſe ſon cœur paſſionné. Je vous le répete encore, Sire, le duc d'Albe, Ruy-Gomez, Granvelle, Spinola ſont des monſtres que vous ne devriez

pas préférer à votre fils. Ils ſont chargés de la malédiction des peuples. Feignez ſeulement de les diſgracier ; je ne demande pour garant de ma ſincérité que les tranſports de la joie publique. Faites appeller vos miniſtres, & parlez devant eux à Don Carlos avec des ſentimens paternels. A l'inſtant que vous lui tendrez les bras, étudiez leurs regards : leur air chagrin, leur contenance craintive & tremblante vous dévoileront ſubitement leur odieuſe & perfide inimitié. C'eſt alors que vous découvrirez la trame abominable des calomnies qu'ils ont forgées contre votre propre ſang.

PHILIPPE II.

Modérez-vous, madame ; je vous demande un délai pour réfléchir attentivement ſur tout ce que vous m'avez expoſé.

ELISABETH.

Ah ! Sire, votre froideur, ce calme apparent m'accablent. Je préférerois l'emportement & la colere.

PHILIPPE II.

Moi, je peſe tout en ſilence & avec modération : l'on doit toujours ſe défier de ſoi-

même. Vous avez beſoin, madame, d'inſtructions plus amples ; faites appeller auprès de vous quelque ſavant théologien. Ecoutez plus ſouvent les avis du cardinal Granvelle & de Spinola ; vous entendrez...

ELISABETH.

Quelle confiance puis-je avoir dans ceux qui ont oſé juger d'anciens prélats, condamner leur doctrine plus humaine que la leur, les faire expirer au milieu des ſupplices ?

PHILIPPE II.

Cette affaire, madame, n'eſt point de ma compétence ; c'eſt au S. Office ſeul qu'il appartient de juger l'héréſie. Quand l'égliſe prononce en fait de dogmes, les rois doivent ſe taire. Refuſeriez-vous de ſoumettre les foibles lueurs d'une raiſon trompeuſe à ſes décrets ſuprêmes ?

ELISABETH.

Je ne m'écarte point, je crois, des principes de la religion dans laquelle on m'a élevée. Accoutumée dès l'enfance à croire tout ce qu'elle enſeigne, je m'attache uniquement aux maximes morales qui me ſont propres ;

je me nourris de l'eſprit de ſa loi ; mais je la trouve bien éloignée d'ordonner la violence. Des leçons de patience, d'amour & de paix, voilà les ſeules armes qui la font triompher. Toutes les puiſſances du monde ne peuvent rien ſur le cœur de l'incrédule qui ſait feindre, ou ſur celui qui brave les tourmens & la mort.

PHILIPPE II.

Qu'entends-je ! Vous, reine d'Eſpagne & mon épouſe, vous oſez ainſi défendre la cauſe de ceux que la religion regarde comme exclus de ſon ſein ! Ah, madame, faut-il, pour ſurcroît de chagrin, que j'aie la douleur de vous voir livrée à des ſentimens auſſi peu orthodoxes !

ELISABETH.

Quand je parle, Sire, mon ame eſt ſur mes levres. Mais je m'écarte de ma demande. C'eſt pour votre fils que je viens vous ſupplier ; c'eſt votre gloire & la ſienne que j'ai à cœur : lui refuſerez-vous toujours cette confiance, cette douce tendreſſe, qui feroit ſon bonheur & le vôtre ?

PHILIPPE II.

On ne gouverne point les royaumes par les mouvemens de ſon cœur, mais par les maximes d'état, & d'après la déciſion de ceux qui ſont conſommés dans les regles de la politique.

ELISABETH.

Vous voulez donc deſcendre au tombeau ſans avoir reſſenti au fond de votre cœur la ſatisfaction que produit la clémence. Ah ! Sire, faites-en l'épreuve une ſeule fois. Appellez Don Carlos, commandez-lui de porter vos bienfaits à des peuples accablés ſous le poids de la plus cruelle tyrannie. Faites changer leurs gémiſſemens en des cris de joie & d'alégreſſe. Apprenez à votre fils que c'eſt par ces actes de bienfaiſance que vous voulez qu'il commence ſa carriere. Les larmes de la reconnoiſſance dont il arroſera vos mains, vous feront connoître ſi ſon cœur eſt ſenſible & peut avoir droit à vos bontés. Vous partagerez la gloire & l'amour qu'il ira s'acquérir en votre nom.

PHILIPPE II.

Je vous le répete, madame, jamais je

ne me laiſſe arracher par les ſupplications ou les larmes ce que je ne dois accorder qu'après avoir mûrement réfléchi.

ELISABETH.

Vos miniſtres ont l'art de vous décider plus promptement. Ils attendent avec impatience le moment de détruire la foible impreſſion qu'auroit pu faire ſur vous ce que je viens de vous dire.

PHILIPPE II.

On doit garder un ſilence reſpectueux envers ceux qui ſont attachés à ma perſonne, & qui s'empreſſent d'augmenter ma puiſſance. Ils ne doivent rendre compte qu'à moi, comme je n'en dois qu'à Dieu ſeul... Mais, madame, en ce moment...

ELISABETH.

Je vous entends... Il faut que je vous quitte ſans avoir rien obtenu. J'obéis, Sire, quoique remplie d'inquiétude.

PHILIPPE II.

Vous devez prendre plus de confiance en ma juſtice, madame.... Soyez tranquille; repoſez-vous entiérement ſur ma ſageſſe.

ELISABETH.

Après tout ce que je viens d'expoſer à votre majeſté, ſi elle n'apporte un prompt remede à tant de maux, ce n'eſt plus ſes miniſtres, mais elle ſeule, qu'il faudra accuſer.

PHILIPPE II, *la reconduiſant d'un air hypocrite.*

Qui prend les intérêts du Ciel eſt toujours ſûr de réuſſir. Comme c'eſt la religion qui me guide & que je défends, Dieu me protégera; il eſt au-deſſus de tout. (*Eliſabeth revient pour parler encore à Philippe; mais ſaiſie d'effroi à ſon regard, elle recule interdite & tremblante.*) Que voulez-vous encore?

ELISABETH, *avec douleur.*

Ce que je veux!.. Vous me faites frémir!

PHILIPPE II.

Mais d'où vient cet effroi? Qu'avez-vous?

ELISABETH, *ſortant avec la démonſtration du plus grand déſeſpoir.*

Ce que j'ai!... La mort dans le cœur.

SCENE XXI.

PHILIPPE II, *ſeul.*

DES larmes ! & qu'elle s'efforçoit de ne pas répandre !... J'ai pénétré ſon cœur. Il eſt toujours à Don Carlos, & ſa haine eſt pour moi. Parmi ce ſexe, je n'ai pas encore trouvé un ſeul objet qui m'aimât pour moi-même. Les unes ont diſſimulé par devoir, les autres par intérêt. Toutes m'ont paru fauſſes, & j'ai toujours fini par les déteſter.

(*Philippe va s'aſſeoir. Les portes s'ouvrent.*)

SCENE XXII.

PHILIPPE II, GRANVELLE.

PHILIPPE II.

CARDINAL, vous avez reçu des nouvelles de France. Comment vont les troubles dans ma bonne ville de Paris ?

GRANVELLE.

Sire, tout ſe prépare ſourdement pour le maſſacre général des hérétiques qui ſont dans ce royaume. Ils ont poſé les armes, & ſont entiérement ſéduits par les conditions avantageuſes de la paix que Charles IX vient de leur jurer. Ce jeune roi de France ſait déjà diſſimuler à merveille. Son peuple s'imagine qu'il va vous faire la guerre & ſecourir le prince d'Orange.

PHILIPPE II.

Il faut que le cabinet de France ne perde pas de tems pour mettre à profit cette erreur, ſemée fort à propos & ſelon nos conven-

tions. Charles IX peut envoyer quelques corps de ſes meilleures troupes proteſtantes, comme pour ſe joindre à celles du prince d'Orange; & faiſant prévenir le duc d'Albe du chemin par où elles doivent paſſer, on dreſſera des embuſcades de maniere qu'elles ſeront immanquablement taillées en pieces ſans qu'il paroiſſe y avoir de ſa faute.

GRANVELLE.

Oh, miraculeuſement trouvé! Je vais faire parvenir ſur-le-champ ces importantes inſtructions. A votre majeſté en appartient tout l'honneur; c'eſt vous, Sire, qui m'avez encore donné l'idée du fameux plan d'exterminer d'un ſeul coup tous les hérétiques des deux royaumes. Je n'ai fait que l'arranger avec le cardinal de Lorraine au traité de S. Quentin, & nous avons ſuivi vos lumieres à l'entrevue de la reine-mere & du duc d'Albe à Bayonne. Nous touchons au moment fortuné où l'égliſe romaine & votre majeſté n'auront plus d'ennemis. Ce coup eſt d'autant mieux imaginé, qu'il

affoiblit la France, en la plongeant dans l'horreur d'une guerre civile, & la rend à jamais l'ennemie irréconciliable de l'Angleterre & des autres puiſſances du Nord, qui pourroient lui devenir alliées. Voilà ce qu'on peut appeller un chef-d'œuvre de politique.

PHILIPPE II.

Cardinal, ce maſſacre de Paris fera tirer le canon à Rome, n'eſt-ce pas? Pour moi, je récompenſerai magnifiquement le courier qui m'en apportera la premiere nouvelle. Mais, dites-moi, les agens contre Eliſabeth d'Angleterre ſont-ils prêts?

GRANVELLE.

Oui, Sire; ils ſe diſpoſent pour agir promptement, & ſont bien déterminés. Le prêtre Nelſon & un médecin nommé Lopès ſe ſont joints à Story & à Ridolphy. Ils eſperent avant peu fomenter & ſuſciter une révolte dans Londres, ſous prétexte de religion, & ſe défaire de la reine, s'il eſt poſſible.

PHILIPPE II.

Prévenez mon ambaſſadeur, qu'auſſi-tôt que l'un d'eux aura réuſſi, il vienne recevoir ſa récompenſe. Mais quel eſt celui qui ſe préſente ?

GRANVELLE.

C'eſt un jeune homme qu'on a diſpoſé contre le prince d'Orange.

PHILIPPE II.

Dites-moi ſon nom, ſon état.

GRANVELLE.

Il s'appelle Sauregui ; il a été élevé dans un couvent.

PHILIPPE II.

De quel pays ?

GRANVELLE.

Originaire de Biſcaïe.

PHILIPPE II.

Son caractere ?

GRANVELLE.

Mélancolique.

PHILIPPE II.

Ah, bon !

GRANVELLE.

Il eſt zélé pour la religion juſqu'au fanatiſme. Le jacobin qui le conduit en a fait la découverte dans la confeſſion. Il fera tout ; mais il a beſoin d'être entiérement déterminé. Un ſeul mot de votre majeſté le décidera.

PHILIPPE II.

Qu'il avance.

SCENE XXIII.

PHILIPPE II, GRANVELLE, TIMERMAN, SAUREGUI.

PHILIPPE II.

ETES-VOUS l'homme inſpiré par la grace ? Seriez-vous aſſez heureuſement prédeſtiné pour vous élever au rang des défenſeurs de la religion, & mériter d'être un jour parmi les ſaints martyrs dont elle célebre la fête ?

SAUREGUI.

Sire, je ſais que je périrai. La ſeule choſe

que je demande, c'eſt que vous faſſiez prier Dieu pour le repos de mon ame.

TIMERMAN.

Vous êtes aſſuré du bonheur éternel, ſi vous parvenez à ôter la vie au prince d'Orange.

SAUREGUI.

Eh bien, je vous ſupplie de ſecourir mon pauvre pere dans ſa vieilleſſe.

PHILIPPE II, *avançant quelques pas & lui donnant ſa main à baiſer.*

Je vous le promets, ſoyez tranquille. Allez enſemble.

SCENE XXIV.

PHILIPPE II *ſeul, feuilletant des papiers.*

PRINCE audacieux! tu penſes échapper à ma vengeance, & te ſoutenir par les armes. Tu as rejeté mes offres & préféré de prendre les intérêts d'un peuple vil. Une mort prématurée ſera l'unique ſalaire de ton patriotiſme inſenſé.

SCENE

SCENE XXV.

PHILIPPE II, LE P. GORY.

LE P. GORY.

SIRE, voici les miſſionnaires que vous avez demandés pour envoyer au Nouveau-Monde.

PHILIPPE II.

Sont-ils bien choiſis & ſuffiſamment examinés ?

LE P. GORY.

Vos ordres ont été ponctuellement ſuivis ; le P. Montalte, qui les accompagne avec moi devant votre majeſté, les a exercés lui-même. C'eſt l'élite des différens couvens du royaume, tous grands théologiens.

SCENE XXVI.

PHILIPPE II, GRANVELLE, LE P. GORY, MONTALTE, *à la tête de ſoixante & douze Miſſionnaires; ſavoir:*

30 Cordeliers.
6 Bénédictins.
3 Auguſtins.
3 Carmes.
5 Prêtres ſéculiers.
Autres Moines.

LE P. GORY.

SIRE, voici les ſoixante & douze miſſionnaires. Les cordeliers en ont fourni trente... Paſſez. (*Ils paſſent en s'inclinant.*) Les bénédictins, ſix... Paſſez. Les auguſtins, trois... Paſſez.

UN VIEUX AUGUSTIN, *en paſſant, s'incline & ſe jette aux genoux du Roi.*

Sire, je ſupplie votre majeſté de me faire diſpenſer de cette miſſion, qui eſt au-deſſus

des forces de mon âge & de mes infirmités. J'eſpere de votre bonté miſéricordieuſe cette grace que je n'ai pu obtenir de mes ſupérieurs.

LE P. GORY.

Sire, on ne peut ſe paſſer de ſes ſervices. Il a déjà fait ce voyage, & connoît mieux que perſonne ces pays, où il a reſté longtems. Les Indiens le connoiſſent auſſi, & il parle très-bien leur langue. L'intérêt de la religion exige qu'il retourne vers eux; & ſes infirmités ne ſont qu'un prétexte.

PHILIPPE II.

Quoi, mon pere, vous vous refuſez à promulguer l'évangile? Une miſſion ſi glorieuſe ne vous inſpireroit que de la tiédeur? La converſion des Indiens vous feroit-elle donc indifférente?

L'AUGUSTIN.

Hélas! Sire, j'ai vu maſſacrer des peuplades entieres de ces hommes nouveaux pour nous, & bien peu ſe ſont convertis. Nous leur inſpirons de l'horreur, au lieu de les convaincre; & la barbarie avec laquelle les Eſpagnols

les ont traités me fait douter qu'on puiſſe jamais leur faire embraſſer notre religion. Ils ne nous voient que comme des raviſſeurs, altérés d'or & de ſang, qui cherchent à les tromper & à les aſſervir.

LE P. GORY.

Pouvez-vous avoir la moindre pitié pour des hommes de cette eſpece, dont vous avez vu de ſi près les imperfections & la férocité ? La vengeance qu'ils oſent ſe permettre envers les Eſpagnols devroit étouffer toute eſpece de pitié.

L'AUGUSTIN.

Comment ramener des peuples qui nous ont en exécration, chez qui l'on a porté la deſtruction & le ravage ? Sire, j'ai examiné de près ces infortunés qu'on vous peint comme cruels & barbares ; j'ai obſervé avec impartialité leurs mœurs : j'ai été ſurpris de trouver dans les Péruviens une ſage morale, à peu près ſemblable à celle que je venois leur enſeigner. Ils croient à l'immortalité de l'ame, aux récompenſes des juſtes, & à un ſéjour de peines & de tourmens pour les

méchans. Il leur eſt ordonné de s'entr'aimer ; la concorde, l'amour de la patrie ſont chez eux les vertus les plus honorées. Les loix auxquelles ils ſont attachés leur ont été tranſmiſes par une race de légiſlateurs qui depuis plus de quatre mille ans veilloit à les rendre heureux. N'eſt-ce pas aller contre l'évangile même, de les maſſacrer parce qu'ils ne veulent pas embraſſer notre culte ?.. C'eſt en vain qu'on veut vous faire reconnoître pour leur roi : ils ſont autant attachés à l'Incas leur empereur, que vos ſujets le ſont à votre majeſté... Pardonnez, Sire : je parle d'après ma conſcience ; elle me fait ſans ceſſe le reproche amer d'avoir été le complice de tant de ſang innocent répandu par les Eſpagnols, dans leſquels je n'ai vu qu'une baſſe cupidité, au lieu de l'amour du prochain. Saint Athanaſe, dans ſa lettre aux ſolitaires, ſe plaignant des perſécutions des Ariens contre les catholiques, dit : « Le diable, parce qu'il n'a » pas la vérité de ſon côté, uſe de violence » & ſe fait recevoir par force. Jéſus-Chriſt, » au contraire, n'uſe que de douceur : Si

» quelqu'un, dit-il, veut être mon disciple, » qu'il me suive. Il ne brise point les portes » de ceux chez qui il veut être reçu, mais » il heurte doucement : Ouvrez-moi, dit- » il, ma sœur, mon épouse. Si on lui ouvre, » il entre ; si on ne lui ouvre pas, il se re- » tire. » Hélas ! Sire, j'ai été forcé d'agir contre ce principe. Le remords est dans mon cœur. La lecture, les réflexions & sur-tout les années, en me donnant plus d'expérience, m'ont éclairé. Je n'ai plus que quelques jours à vivre ; je demande à les passer dans le recueillement & la pénitence. Ce n'est point du salut de ceux qui sont à trois mille lieues de moi que l'Eternel me demandera compte, mais de moi-même ; & la caducité m'avertit que ma derniere heure est proche.

PHILIPPE II.

Votre esprit bat la campagne : ne vous êtes-vous pas engagé dans votre ordre comme soldat de la religion ? Il faut donc marcher lorsqu'elle vous appelle. Vous vous écartez, sans vous en appercevoir, des vrais principes de la saine théologie. C'est à vous

d'étudier de nouveau, & de rentrer *in via Domini.* Songez qu'on me rendra compte de votre retour à la ſoumiſſion que vous me devez, ainſi qu'à notre ſainte mere égliſe. (*L'Auguſtin ſe retire d'un air de triſteſſe.*)

LE P. GORY, *faiſant paſſer le reſte des Miſſionnaires.*

Les carmes au nombre de trois... Paſſez. Les prêtres ſéculiers au nombre de ſix... Paſſez. [*Autres prêtres.*] Sire, voilà les ſoixante & douze... Paſſez.

PHILIPPE II.

J'ai voulu ce nombre en mémoire des ſoixante & douze diſciples du Sauveur du monde, (*aux Religieux.*) Mais voyez l'avantage que vous avez ſur les premiers apôtres. Ils alloient prêcher ſeuls, manquant de tout, perſécutés, & finiſſoient par être martyrs. Vous autres, ne marchez qu'avec des armées qui vous aident à triompher. N'oubliez point qu'en étendant l'empire de la foi, Rome eſt obligée en même tems d'augmenter le nombre des évêques; & chaque royaume que vous aidez à me ſoumettre, demande une nouvelle

promotion de cardinaux. Ainſi n'épargnez rien. J'ai envoyé des ordres précis pour accélérer mes conquêtes & la réduction de tous ces peuples. Allez; vous recevrez, en débarquant dans ces isles, de nouvelles inſtructions. Je m'attends que vous ſeconderez de tout votre zele les efforts de mes troupes.

(*Les Miſſionnaires, Granvelle & le P. Gory ſe retirent.*)

SCENE XXVII.

PHILIPPE II, MONTALTE *reſte auprès du Roi d'un air ſoumis.*

PHILIPPE II, *tirant un papier de ſon porte-feuille.*

J'AI examiné votre modele d'excommunication. Le ſtyle m'en plait aſſez; mais je voudrois que vous miſſiez toute votre énergie à rendre cette bulle encore plus aggravante. Songez qu'il eſt néceſſaire qu'elle faſſe

paroître Eliſabeth d'Angleterre criminelle & mépriſable aux yeux de toute la chrétienté. Vous y parviendrez facilement, en retouchant pluſieurs endroits où j'ai fait des remarques. Du reſte, je ſuis très-ſatisfait, & je vous prends ſous ma protection.

MONTALTE *ſe jetant à genoux.*

Sire, j'eſpere en cette puiſſante protection, à laquelle rien ne réſiſte. Je demande à votre majeſté, pour grace ſpéciale, qu'elle daigne ſe reſſouvenir de moi en quelque circonſtance que je puiſſe me trouver.

PHILIPPE II.

Oui, je vous le promets... Vous allez partir pour Rome; j'écrirai en votre faveur au S. Pere au ſujet de cette bulle. De votre côté, cherchez les occaſions de me prouver votre attachement.

MONTALTE.

Je n'oublierai de ma vie les marques éclatantes de la bonté de votre majeſté.

PHILIPPE II, *le regardant fixement.*

Le P. Montalte a du génie. S'il veut me

ſervir, il fera ſon chemin. C'eſt lui en dire aſſez, je penſe.

MONTALTE, *vivement.*

Votre majeſté peut compter ſur moi; je me livre entiérement & excluſivement à vous ſeul juſqu'à mon dernier ſoupir. J'en atteſte. . . .

PHILIPPE II.

Doucement; relevez-vous. Mon ambaſſadeur à Rome ſaura vous faire connoître en tout tems mes intentions. Mais ſurtout obſervez-vous, ſi vous voulez m'être utile & parvenir. Vous avez l'air un peu trop vif, trop ouvert. Il faut vous compoſer un extérieur auſtere, humilié, entiérement détaché des affaires de ce monde. Alors je pourrai faire quelque choſe de vous. Allez, nous verrons votre conduite.

MONTALTE, *d'un air hypocrite.*

Sire, puiſſé-je un jour me trouver dans un état qui me donne le pouvoir de ſatisfaire avec paſſion l'ardent deſir que j'ai de ſervir votre majeſté! (*Il ſort.*)

SCENE XXVIII.

PHILIPPE II, *ſeul.* (*Il viſite des papiers, & ſe met à écrire.*)

En voilà un dont l'ambition eſt bien conditionnée. Il me faut des perſonnages de ce caractere-là ; ils ſont propres à tout. (*Il écrit.*) Avec quatre doigts de papier je me fais obéir d'un bout du monde à l'autre : c'eſt aſſez commode.

SCENE XXIX.

PHILIPPE II, RUY-GOMEZ.

RUY-GOMEZ.

Sire, j'ai tout découvert. Don Carlos a projeté de partir ſecrétement pour les Pays-Bas. Il a fait venir une ſomme d'argent de Séville, & peut-être dès cette nuit même voudra-t-il tenter de s'échapper,

PHILIPPE II.

Etes-vous bien assuré de votre monde ?

RUY-GOMEZ.

Comme de moi-même. Il ne peut absolument rien faire qu'on ne le prévienne, & je réponds sur ma tête de ses moindres démarches. Tous ceux à qui il s'est confié me sont vendus.

PHILIPPE II.

Et l'on prend garde sur-tout qu'il ne s'apperçoive qu'on veille sur lui ?

RUY-GOMEZ.

C'est là où j'ai mis ma plus grande attention. Mais il me paroît résolu à se défendre si l'on vouloit l'arrêter.

PHILIPPE II.

L'insensé ! il ne voit pas les forces qui l'environnent ; mais il ne faudra qu'un mot pour le désarmer. Je ne veux cependant pas attendre plus long-tems. C'est une inquiétude dont je dois me délivrer. Faites tout disposer afin que je puisse moi-même cette nuit m'assurer sans danger de sa personne. Vous posterez autant de monde qu'il en faudra

pour le ſurprendre s'il vouloit s'échapper avant ce tems.

RUY-GOMEZ.

C'eſt le parti le plus ſûr, car on ne ſait ce qui pourroit arriver avec un perſonnage ſi violent.

PHILIPPE II.

Je ſaurai me rendre enfin tranquille à ſon égard. Je vois maintenant la cauſe des démarches de la reine. Vous n'êtes pas de ſes amis, je crois ?

RUY-GOMEZ.

Sire, vous n'ignorez pas que je ſuis l'antagoniſte de toutes vos épouſes.

PHILIPPE II.

Je ne doute plus qu'elle ne ſoit inſtruite des plus intimes ſecrets de Don Carlos.

RUY-GOMEZ.

Il ne faut que l'obſerver pour voir combien elle partage ſes moindres peines. Tout ſe lit facilement dans ſes regards ; ſon agitation la trahit à chaque inſtant.

PHILIPPE II.

Je me plaiſois tout-à-l'heure à voir quelles

peines elle ſe donnoit pour me faire approuver des conſeils abſolument oppoſés à mes vues. J'aime aſſez m'amuſer de tous les propos qu'une femme peut tenir. Il faut être Françoiſe pour oſer dire tout ce qu'elle m'a dit. C'eſt la protectrice déclarée de tous ceux que je déteſte. Les Flamands ne ſeroient pas trop éloignés d'avoir à leur tête mon propre fils, & à me l'oppoſer.

RUY-GOMEZ.

Et puis la reine, qui les ſeconderoit dans le ſein de votre cour. Mais heureuſement vous êtes plus habile, & vous préviendrez facilement de tels déſordres.

PHILIPPE II.

Ruy-Gomez, nous y apporterons les remedes néceſſaires Mais ne perdons jamais de vue nos principes. Voyez comme le ſort me promene d'événemens en événemens. Vous ſouvenez-vous des premieres intrigues de ma jeuneſſe. J'avois déjà dans ce tems-là trois femmes à la fois. Marié ſecrétement, je ne laiſſai pas que d'épouſer la princeſſe de Portugal. J'avois

en outre la belle Euphraſie. Nous avons mené tout cela avec habileté. Je dois à votre génie de m'en avoir enſuite débarraſſé, en ſauvant juſqu'aux moindres apparences.

RUY-GOMEZ.

Ces circonſtances me ſont toujours cheres. Elles me rappellent l'ineſtimable faveur dont vous m'avez honoré depuis ; c'eſt l'époque de mon élévation.

PHILIPPE II.

Redoublez vos ſoins en ce moment critique : je ne voudrois pas pour tout au monde voir altérer cette ſainte réputation dont je jouis. A la mort même, je ne veux pas en avoir le démenti.

RUY-GOMEZ.

Avec un caractere & un génie comme le vôtre, on peut en impoſer à toute la terre.

PHILIPPE II.

C'eſt à moi ſeul que je veux que l'égliſe romaine doive ſa durée. J'ai des raiſons pour ne pas ſouffrir qu'on oſe y rien changer ; je dominerai par elle.

RUY-GOMEZ.

Ah, Sire, ſi vous étiez ſecondé par une autre reine ! (*Silence de Philippe II.*) Examinez attentivement la nature de ſon déſeſpoir dès qu'elle apprendra que Don Carlos eſt arrêté. (*Nouveau ſilence.*) Vous ne pouvez agir envers elle qu'avec les plus grands ménagemens. C'eſt bien différent de Don Carlos. Nous l'avons fait paſſer pour un inſenſé, pour un prince fougueux & ſans religion. Elle, au contraire, eſt généralement aimée, tient à une cour puiſſante : d'ailleurs, la reine ſa mere eſt clair-voyante & dangereuſe.

PHILIPPPE II.

Je ne la crains guere. Je connois ſon ambition : peu lui importe, pourvu qu'elle régne. . . (*à part.*) J'ai mes projets : le S. Pere, dont je ſoutiens ſi bien la cauſe, fera retentir en ma faveur ſon tonnerre ſpirituel. L'Amérique & l'Aſie me prodiguent de quoi faire trembler mes voiſins, & je médite de faire de la France une de mes provinces. Je me contenterai d'abord du nom de *protecteur*, avec

avec le pouvoir de conférer toutes les charges ; cela effarouchera moins. J'ai d'habiles généraux ; mais la religion eſt encore la plus forte des armes... Terminons avant tout ce démêlé domeſtique ; nous reviendrons enſuite aux affaires de l'Europe. Si j'ai eſſuyé un échec du côté de l'Angleterre, je ſaurai réparer cette perte ſans ſortir de mon cabinet. Vu l'immenſité de mes pays & de mes tréſors, je ſuis diſpenſé d'armer mon bras, & je n'ai beſoin que de ma tête. Tandis qu'on ſe bat pour moi, mes vœux & mes prieres ferventes déterminent la victoire. J'ai fait bâtir l'Eſcurial pour la bataille de Saint-Quentin. Donnons tout au cabinet & à la diſſimulation : les ſoldats ne ſont que des ſimulacres ; la force réelle eſt dans le jeu adroit & varié d'une politique impénétrable. Entretenons le trouble chez nos voiſins, & maintenons l'Eſpagne en paix. Nous gouvernerons le S. Siege en lui prodiguant les plus grands reſpects ; & ſans jamais être à la tête d'aucune armée, nous ſaurons démembrer les états qui nous avoiſinent. Les hommes ſont guidés par la

ſoif de l'or : j'ai de l'or. Je fomenterai des intrigues en Angleterre, en France, en Italie. Mon peuple a déjà une ſupériorité marquée ſur les autres nations, & ce peuple m'obéit. Que ne dois-je pas attendre de l'aſcendant de mes tréſors, de ma politique & de la force religieuſe dont j'hérite en flattant la cour de Rome ! L'autorité n'eſt qu'un aſſemblage de petites forces particulieres réunies en un ſeul point. Oh ! ſi avec ce levier je pouvois ébranler cette ſuperbe France, quelle joie, quel triomphe ! Mais les défaites de Créci, de Poitiers, d'Azincourt, de Saint-Quentin n'ont pu encore l'humilier comme je le voudrois. . . . (*à Spinola qui entre.*) Grand-inquiſiteur, je vous ai mandé. Faites aſſembler mon conſeil de conſcience. Que les membres du S. Office, ainſi que tous ceux qui lui ſont attachés, ſe tiennent prêts dès cette nuit. Qu'on redouble de vigilance. C'eſt la cauſe de l'égliſe que je veux défendre : il n'y a pas un prêtre dans mon royaume, qui ne doive en ce jour unir ſes prieres aux miennes.

SPINOLA.

Je vais faire ordonner dans toutes les égliſes l'expoſition des ſaintes reliques.

SCENE XXX.

Le théatre repréſente la chambre à coucher de Don Carlos. On voit dans le fond un lit, & ſur le côté une grande cheminée dans laquelle eſt un braſier.

DON CARLOS.

(Il entre dans la chambre, tenant un papier qu'il ouvre. Il lit.)

« IL eſt des conſeils qui ne ſe donnent » point... On ne ſort des affaires déſeſpé» rées que par des réſolutions extraordinai» res... Ceux en qui le Ciel a mis des qua» lités qui doivent un jour aſſurer la félicité » des peuples qui leur ſeront ſoumis, ont » de grandes obligations à remplir... La pa» tience qui abandonne les jours de l'homme

» de bien à la violence de ſes ennemis, eſt » quelquefois une vertu, plus ſouvent une » foibleſſe impardonnable..... On ne doit » point conſerver d'humanité envers ceux » qui l'outragent. » Cet écrit anonyme, jeté à mes pieds, eſt ſans doute la voix du peuple. Ses plaintes étouffées cherchent le moyen de pénétrer juſqu'à moi. Ne ſerois-je donc né ſi près du trône que pour être le témoin de tant de maſſacres ? Les Flamands me pardonneroient-ils jamais d'être reſté ſourd à leurs cris ? Quoi, tandis que le cruel duc d'Albe ſe baigne dans leur ſang, moi je ne pourrois aller les défendre ! Ne me ſeroit-il pas permis, grand Dieu ! d'oppoſer mon bras à celui d'un forcené ? .. Oui, oui, je m'oppoſerai à mon pere même, puiſqu'il ſe dégrade & me flétrit. Je ne veux point d'un héritage infame. Périſſe plutôt juſqu'au ſouvenir de ſon regne & de mon exiſtence ! On ne me reprochera pas au moins une coupable indifférence ; on ne m'accuſera point d'avoir vu tranquillement d'auſſi grands forfaits, pour en recueillir les déteſtables fruits.

Allons, voici bientôt l'inſtant où je vais quitter ces triſtes lieux, témoins de mes perplexités. Je vais reſpirer un air libre & pur; je vais naître à la gloire & à la vertu. A la vertu!.. Ciel! & c'eſt contre mon propre pere que je vais porter les armes! Philippe, Philippe, quel triſte bonheur eſt ton partage! Le feu de la révolte embraſe à la fois deux parties de tes états... Moi-même, moi, ton fils, dans une heure, fugitif, armé contre toi!.. Ah, ſi ſon cœur!.. Oui, un ſeul mot ſuffit encore pour me rendre à lui.

SCENE XXXI.

DON CARLOS, OSORIO, *homme affidé à Don Carlos.*

OSORIO.

PRINCE, le marquis de la Poſa demande à vous parler dans le moment même. Il vous conjure de ne point lui refuſer cette grace

DON CARLOS.

Je ne puis me défendre de le revoir encore. Qu'il entre. (*ſeul.*) De tous les courtiſans qui compoſent cette cour odieuſe, il eſt le ſeul dont je ne me ſois jamais défié. Son cœur noble & ſenſible m'a toujours prouvé ſon zele. Il s'eſt trop ſouvent expoſé pour moi.

SCENE XXXII.

DON CARLOS, LE MARQUIS DE LA POSA.

DON CARLOS.

AMI, que venez-vous me demander à cette heure?

DE LA POSA.

Je cherche depuis long-tems à vous approcher ſans être apperçu. Prince, vous êtes gardé à vue. (*plus bas.*) La reine m'a confié cette lettre. La voici.

DON CARLOS, *la prenant avec tranſport.*

La reine !

DE LA POSA.

Chargé d'un dépôt ſi ſacré, j'ai tremblé d'être ſurpris avant de vous le remettre. Je me ſuis vu obſervé de bien près. Vous ſavez comme je penſe ; ma vie eſt à vous.

DON CARLOS.

Puiſſé-je un jour reconnoître vos ſervices comme je le deſire ! Un homme comme vous m'eſt trop précieux pour l'expoſer. Je veux vous retrouver dans un tems plus favorable. Pour ce moment, il faut m'oublier. Ecartez-vous promptement ; gardez-vous de donner la moindre atteinte aux ſoupçons. Adieu, brave & généreux marquis, adieu.

DE LA POSA.

Prince, je reſpecte vos ſecrets. Mais quoi, vous héſitez d'employer le marquis de la Poſa dans des momens dangereux ! Ah ! parlez : eſt-il quelque péril capable de m'effrayer ? Il eſt encore de bons Caſtillans qui frémiſſent en ſecret & ne ſe courbent point ſous le joug odieux de ces prêtres qui

regnent à la place de votre pere. Ils voient en vous l'eſpoir de la nation. Oui, l'Eſpagne vous devra un jour ſa gloire & ſon bonheur.

DON CARLOS.

Modérez-vous pour l'amour de moi, ô mon ami! conſervez-vous. Encore une fois, laiſſez-moi.

DE LA POSA, *d'un air pénétré.*

Prince, vous refuſez mes ſervices!

DON CARLOS, *l'embraſſant.*

Je fais ce que je dois; faites ce que je veux. Obéiſſez.

SCENE XXXIII.

DON CARLOS, *ſeul.*

Au moins, ſi je péris, je n'aurai pas la douleur d'entraîner avec moi ceux que j'eſtime le plus. Je ne puis me réſoudre à les expoſer à l'implacable fureur du roi. [*Il décachete la lettre.*] Que cet écrit me cauſe de trouble! Je faiſois tous mes efforts pour éloigner de

mon idée cet objet chéri. Je crains de lire, je tremble. (*Il lit.*) « Auriez-vous réſolu de » mettre le comble à nos maux ? Eſt-ce Don » Carlos qui doit achever de me déchirer le » cœur ? Non, vous ne pourſuivrez point ce » projet inſenſé ; je vous connois ; il vous cau- » ſeroit trop de remords. Vous n'êtes point fait » pour être un traître, un parricide. Votre » ame, brûlant du plus pur amour, ne ſe » laiſſera point emporter à des extrêmités » cruelles. Je réclame tous les droits que » ma tendreſſe opprimée peut avoir ſur » vous. Si vous n'y renoncez, je meurs en » déteſtant le jour où je commençai à vous » aimer ſur l'eſpoir de vos vertus. C'eſt à » vous de choiſir, ou d'être encore pour » moi un objet chéri, ou de vous rendre » un objet de haine & de mépris. De haine ! » Que dis-je ! Don Carlos, différez d'un » ſeul jour. Faites ce ſacrifice pour celle qui » vous aime ſans eſpoir. Venez demain vous » rendre à ma voix ; venez ; vous connoîtrez » ſi je mérite que vous cédiez à mes pleurs. »

(*Après un moment de trouble & d'agitation.*)

Quels combats ! En proie à l'irréſolution... D'un côté, le bonheur de tout un pays, de l'autre la voix d'Eliſabeth.... Dieu ! quelle perplexité !

SCENE XXXIV.

DON CARLOS, OSORIO.

OSORIO.

PRINCE, voici l'heure favorable. On vous attend à l'endroit déſigné.

DON CARLOS, *d'un air embarraſſé.*

O Ciel, que dois-je faire !

OSORIO.

Ne différez point ; la nuit va nous couvrir de ſon voile. Elle eſt précieuſe pour favoriſer les premiers pas de votre éloignement.

DON CARLOS, *à part.*

Elle l'emporte. (*haut.*) Faites tout différer ; demain nous verrons.

OSORIO.

Prince, je frémis de ce retard. Demain, hélas! peut-être ne ſera-t-il plus tems. Vous pouvez encore...

DON CARLOS.

C'en eſt fait; j'ai pris mon parti. Suivons notre deſtinée, quelle qu'elle puiſſe être. Veillez ſeulement que rien ne tranſpire. Retirez-vous; j'ai beſoin de repos.

SCENE XXXV.

DON CARLOS, *ſeul.*

Je ſuis accablé. Oui, je la reverrai, je lui parlerai; j'obtiendrai qu'elle conſente à mes juſtes deſſeins. Il ſemble qu'elle ſoit pour moi un maître aux ordres duquel je ne puis déſobéir. O femme adorable, toi que m'a ravi mon pere! Sans lui, je ſerois à cette heure dans tes bras. Avec toi les momens de ma vie n'auroient plus d'amertume; tu partagerois mes douleurs. Mais, que ſuis-je!

Que deviens-je ! Iſolé, jouet de l'amour, en proie à la haine... Eſt-il un ſupplice au-deſſus de celui d'aimer & d'être aimé, ſans eſpoir d'être uni à l'objet de ſes feux ! Je l'entends, je la vois, je tombe à ſes genoux. Vaine chimere ! Ah, combien d'heures affreuſes ai-je déjà paſſées ſur ce lit, ſans pouvoir m'aſſoupir ! Quelle différence de ce tems à celui où j'eſpérois la poſſéder, où chaque jour mon ame à mon réveil étoit enivrée d'une volupté pure ! Je commençois d'exiſter. Tout s'eſt anéanti. O courage, ô vertu ſi néceſſaire dans l'adverſité, venez vous emparer de mon ame. Dieu, qui m'avez créé, daignez me ſoutenir & ranimer mes forces abattues ! Sans votre ſecours je ne puis ſupporter la vie.

(*Don Carlos poſe ſes piſtolets & ſon épée ſur une table, & ſe jette ſur ſon lit.*)

SCENE XXXVI.

On voit la porte de l'appartement de Don Carlos s'ouvrir à petit bruit. Le comte de Lerme s'avance le premier, & va ſaiſir les armes du Prince. Il eſt ſuivi de deux autres officiers armés. Ruy-Gomez s'avance enſuite; puis le Roi, précédé du duc de Feria, du grand-commandeur, de Don Diegue de Cordoue, tous l'épée à la main; ils entourent le lit du Prince, le retiennent & gardent tous le ſilence.

PHILIPPE II, DON CARLOS.

DON CARLOS *ſe retourne, & ſe voyant environné, s'écrie :*

QUE vois-je! Malheureux! Je ſuis mort!

PHILIPPE II.

Ce qu'on vient de faire eſt pour votre bien. Je veux vous punir en pere.

(*Pendant ce tems on enleve de l'appartement de Don Carlos le lit, un coffre & d'autres effets.*)

DON CARLOS.

Non, je hais votre clémence. Vous avez juré ma perte ; vous l'accompliſſez. Pere ſans entrailles, roi inexorable, où ſont vos bourreaux ? Ah, laiſſez, laiſſez ! Je vais ſans leur ſecours me brûler ſous vos regards.

(*Il fait un effort ſi violent, qu'il s'échappe & va ſe précipiter dans le braſier. On parvient avec beaucoup de peine à l'en arracher.*)

PHILIPPE II.

Contenez-le dans ſes tranſports ; ce moment de fievre paſſera.

DON CARLOS, *ſe débattant.*

Tuez-moi, tuez-moi. Ah ! je ſuccombe à leur nombre. O tourment, je ne pourrai donc mourir qu'à ſa volonté !

PHILIPPE II.

La réſignation eſt tout ce qui vous reſte. Il n'eſt plus tems de vouloir braver ma puiſſance. Voyez le déplorable état où vous êtes. Occupez-vous plutôt de la grandeur de vos crimes.

DON CARLOS, *avec fureur & déſeſpoir.*

Mes crimes ! Le premier eſt d'être votre

fils. Vous ne m'avez donné le jour que pour faire mon tourment. Ne pouvant me rendre votre eſclave, il faut que je ſois votre victime. Ne me faites plus languir, délivrez-moi de la vie. Mon plus grand ſupplice eſt de la tenir de vous. Agiſſez-vous en pere, en me faiſant ainſi arrêter par des ſcélérats armés ? Ah ! celui qui fait l'être n'a beſoin que d'un ſeul regard pour ramener un fils lorſqu'il s'eſt égaré. (*aux aſſiſtans.*) Vous, barbares ! vous n'avez cherché que les moyens d'aſſurer ma perte ; & je vois bien que vous ne demandez pas que je me juſtifie devant vous.

PHILIPPE II.

Mon cœur paternel oublie les outrages que vous lui faites en cet inſtant. Si l'intérêt de Dieu, l'amour de mon peuple, ma conſcience ne m'avoient pas commandé un acte de rigueur auſſi néceſſaire, croyez, mon fils, que je vous aurois ſauvé même au péril de ma vie. Je ne prononcerai aucun jugement ſur vous ; c'eſt au S. Tribunal que vous devez répondre ; la puiſſance temporelle des princes & des rois doit s'abaiſſer devant ſon arrêt ſuprême.

DON CARLOS.

Qu'entends-je ! Quelle trame perfide !

SCENE XXXVII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ELISABETH, *ayant forcé les gardes & les ſeigneurs qui s'oppoſoient à ſon paſſage, s'élance en déſordre entre le Roi & Don Carlos.*

ELISABETH.

PRINCE ! il eſt des momens extrêmes, où l'on ne connoît plus de loix. Eſt-ce ainſi que vous traitez l'unique rejeton de tant de rois ! Des mains armées contre votre fils ! Oubliez-vous que vous êtes le garant de ſa vie, & que ſon honneur eſt le vôtre ? Arrêtez, au nom de Dieu, avant que rien ne tranſpire... (*Elle ſe débarraſſe des mains des ſeigneurs qui la retenoient, ſaiſit Don Carlos par la main avec fermeté.*) Laiſſez-le, laiſſez-le. Pourquoi donc uſer de violence ?....

(*à*

(*à Don Carlos.*) Prince, tout votre eſpoir eſt dans le cœur du roi. Dans cet excès de malheur, vous pouvez encore le fléchir. Le ſentiment, la pitié peuvent ſe faire entendre à ſon ame. C'eſt ſouvent dans de pareils momens, que la nature jette ſon cri & reprend tous ſes droits... (*Elle le conduit vis-à-vis du Roi.*) Don Carlos, ſi vous êtes coupable, qu'un repentir ſincere vous ramene à un pere & à votre roi... (*Elle tombe à genoux aux pieds du Roi, & y fait tomber Don Carlos avec elle.*) Sire, nous tombons à vos pieds... Grace pour votre fils. (*Eliſabeth, au comte de Lerme, au duc de Feria & à Don Diegue.*) Joignez-vous tous à moi... Grace pour Don Carlos.

LE COMTE DE LERME, LE DUC DE FERIA, DON DIEGUE DE CORDOUE, *ſe jetant aux genoux de Philippe II.*

Sire, grace, grace pour votre ſang.

PHILIPPE II, *ſe retirant d'un air dédaigneux.*

Mon ſang!.. Lorſqu'il devient impur, je m'en laiſſe purger.

DON CARLOS, *ſe relevant avec vivacité, & ſe dégageant de la Reine.* (*Les ſeigneurs ſe relevent auſſi & l'obſervent.*)

J'ai cédé, pour vous complaire, madame : ſans vous, l'on ne m'auroit point vu dans une poſture ſi humiliante, & je ſerois mort plus glorieuſement que vous ne vivrez tous. (*Philippe s'éloigne & parle bas avec Ruy-Gomez ; les ſeigneurs reſtent auprès de Don Carlos.*)

ELISABETH.

Qu'oſez-vous dire, prince ! Vous vous perdez ſans retour.

DON CARLOS.

O trop ſenſible Eliſabeth ! pourquoi vous expoſer ainſi pour moi ?

ELISABETH.

Momens cruels ! Don Carlos, quoi, plus d'eſpoir ! (*Elle fond en larmes.*)

DON CARLOS.

Ses larmes coulent dans mon cœur... Vertueuſe Eliſabeth...

ELISABETH, *voyant ſortir le Roi.*

Il s'éloigne. Quel trouble, quel effroi me

glacent ! Que réſoudre ? Que faire ? Ah, de combien de douleurs ſuis-je déchirée à la fois !

DON CARLOS.

Oubliez pour jamais un prince infortuné, depuis long-tems proſcrit.

UN OFFICIER, *à Eliſabeth.*

La volonté du roi, madame, eſt que vous quittiez ces lieux.

UN AUTRE OFFICIER, *au comte de Lerme.*

Comte, obéiſſez aux ordres du roi.

LE COMTE DE LERME, *à Don Carlos qu'on environne & que l'on conduit dans une chambre voiſine.*

Prince, c'eſt à regret ; mais la volonté de votre pere. . .

DON CARLOS, *fortement.*

De mon pere ! Dites de mon roi. . . Don Carlos, triomphe de ton déſeſpoir ! (*à la Reine que l'on emmene.*) O vous, le plus cher objet que je puiſſe regretter, adieu ! Mon dernier ſoupir ſera pour vous.

ELISABETH, *voyant entrer, par la porte où le Roi étoit ſorti, Spinola & tous les*

Commiſſaires du S. Office, tombe en foibleſſe, & eſt ſoutenue par des officiers qui l'entraînent. Elle dit en ſortant :

Que vois-je ! Des inquiſiteurs. Tu es perdu, malheureux Don Carlos ! Infortunée Eliſabeth, tu n'as plus qu'à mourir ! (*Elle ſort.*)

SCENE XXXVIII.

PHILIPPE II, LE DUC DE FERIA, SPINOLA, LES COMMISSAIRES DU S. OFFICE, DES CASUISTES.

L'on tend tout en noir, la table eſt couverte d'un tapis de même couleur. Les inquiſiteurs entrent en ordre de proceſſion. On poſe ſur la table un livre & des papiers. Spinola y place un crucifix. Le Roi s'avance enſuite avec ſon conſeil, compoſé d'eccléſiaſtiques & de laïques.

PHILIPPE II.

SAVANS théologiens, qui compoſez mon conſeil particulier, & vous, miniſtres du

S. Office, répondez : puis-je, en ſûreté de conſcience, faire grace à un fils qui s'eſt ligué avec mes ennemis, qui a conſpiré contre moi-même ? Ne ſuis je pas indiſpenſablement obligé de remettre ce fils criminel entre les mains de votre juſtice ? Les membres du tribunal de l'Inquiſition ne ſont-ils pas les exécuteurs des vengeances royales ?

LE DUC DE FERIA.

Sire, je penſe que vous pouvez imiter Charlemagne, qui la premiere fois que Pepin conſpira contre ſa perſonne ſacrée, lui pardonna, attribuant ſa faute à ſa jeuneſſe, & prononçant cette belle parole, *qu'il étoit le pere & non pas le juge de ſon fils.*

PHILIPPE II.

Si quelqu'un eſt encore de cet avis, qu'il ſonge que je le rends perſonnellement reſponſable des ſuites que pourroit avoir une grace imprudemment accordée. Mon fils couroit ſe placer à la tête de mes ſujets révoltés ; il alloit lever un fer parricide ; n'eſt-il pas doublement coupable ? Fait-on grace au crime de leſe-majeſté au premier

chef ? Que ceux qui opinent pour que je lui pardonne, ſe déclarent ſur-le-champ en ma préſence. (*Perſonne ne dit mot. Après un court ſilence Philippe dit avec une eſpèce de douleur:*) Hélas ! je le vois, mon fils eſt condamné. Dites-moi encore ſi ce fils, pour qui j'ai tout fait, conſervoit dans ſon cœur des maximes perverſes ; s'il projetoit de réformer un jour la religion, d'adopter les ſentimens des hérétiques...

UN CASUISTE.

Un tel deſſein ſeroit un attentat irrémiſſible.

PHILIPPE II.

Si l'on avoit des preuves qu'il favoriſe ſecrétement les opinions abominables de Calvin, qu'il cherche à les répandre, à les faire triompher, qu'il les adopte enfin de cœur & d'eſprit...

UN AUTRE CASUISTE.

Ceci eſt un crime capital, que rien ne pourroit remettre.

PHILIPPE II.

Qu'il eût prêté ſon nom pour faire entrer dans mes états des livres condamnés par le

concile de Trente. (*Geſticulation muette & rumeur de la part des Caſuiſtes & des Inquiſiteurs.*)

UN CASUISTE.

Sire, voyez notre conſternation.

PHILIPPE II.

Je vous entends. Ah, malheureux pere! Malgré la douleur que me cauſent vos déciſions, je n'arrêterai pas votre ſaint zele; il eſt le rempart & la ſauve-garde de notre auguſte religion, qui doit triompher des impies. (*Les Caſuiſtes s'éloignent.*) Ciel, quel effort n'ai-je pas à faire ſur moi-même! Mais je domterai la foibleſſe de la nature, puiſqu'il s'agit des intérêts de la Divinité. (*aux Inquiſiteurs.*) Juges ſuprêmes, faites-vous livrer Don Carlos; jugez-le. Songez que vos déciſions émanent de Dieu même, de ce Dieu qui, pour le ſalut des hommes, n'a pas épargné ſon propre fils, de ce Maître du monde, qui a précipité dans l'abyme les anges rebelles que l'orgueil avoit portés à ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance. (*Il s'approche & ſe proſterne devant la table ſur*

laquelle eſt le crucifix.) Je proteſte, devant le Sauveur du monde, de ſigner aveuglément votre jugement. Ma conſcience ſe décharge ſur vous & vous rend garans de tous les maux qui pourroient arriver à la religion par l'impunité du crime de mon fils. Allez vous ſaiſir de ſa perſonne, & jugez-le. (*Ils s'en vont dans un morne ſilence vers l'appartement où l'on a conduit Don Carlos.*)

SCENE XXXIX.

PHILIPPE II, GRANVELLE.

GRANVELLE.

SIRE, le marquis de la Poſa n'eſt plus; mais on n'a rien trouvé ſur lui.

PHILIPPE II.

Quoi ! aucun papier ? Pas le plus léger indice ? Il aura donc eu le tems de tout brûler ; on s'y ſera mal pris ; car ſortant de chez Don Carlos, il devoit être chargé de quelque miſſion dont on auroit pu trouver

un témoignage certain ſur-le-champ. Je porterai mes regards ſur cette négligence.

GRANVELLE.

Les gens apoſtés l'ont ſuivi en ſortant d'ici, & ne l'ont quitté qu'après l'avoir vu expirer ſous leurs coups. Votre majeſté peut être aſſurée qu'il n'y a eu aucun témoin.

PHILIPPE II.

Il faut faire paſſer ce meurtre pour une aventure nocturne. C'étoit un ſujet dangereux ; ſon attachement pour le prince, la cour aſſidue qu'il faiſoit à la reine, me l'ont toujours fait regarder comme l'ennemi de mon pouvoir. Je ne ſuis cependant pas ſans crainte. Veille-t-on bien par-tout ? Si quelque conſpiration cachée alloit éclater en ſa faveur ! Il ne faut ſouvent qu'un mécontent... L'eſpoir d'un nouveau regne... Quelle terrible ſituation pour moi ! Parmi tant de ſéditieux & de rebelles, faut-il que je trouve mon propre fils !

GRANVELLE.

Votre fermeté confondra tout. L'exemple de Don Carlos va vous rendre encore plus

redoutable. En remettant, comme vous faites, ſon jugement au tribunal du S. Office, vous n'êtes reſponſable de l'événement devant qui que ce ſoit. L'on dira par-tout : c'étoit une affaire de religion, un myſtere. Malheur à qui voudra le pénétrer ou l'interpréter !

PHILIPPE II.

J'eſpere que ma réputation n'en ſera point tachée. C'eſt un ſage parti que j'ai pris, cardinal.

GRANVELLE.

Bien ſouvent, par la mort d'une ſeule perſonne, on épargne beaucoup de ſang.

PHILIPPE II.

Les rois ne doivent point avoir de parens. Si je me ſervois uniquement des griefs contre ma perſonne, toutes les cours, & principalement celle de l'empereur, me reprocheroient un jour de ne lui avoir point fait grace ; mais j'en ai d'autres. D'ailleurs, il eſt des circonſtances qui ne pourront jamais parvenir à la connoiſſance des hommes.

SCENE XL.

PHILIPPE II, GRANVELLE, RUY-GOMEZ.

RUY-GOMEZ, *ſortant de l'appartement où eſt détenu Don Carlos.*

VOILA, Sire, deux papiers que Don Carlos vouloit ſouſtraire. Ce ſont les ſeuls qu'on lui ait trouvés.

PHILIPPE II.

Donnez... Que fait-il ?

RUY-GOMEZ.

Lorſqu'on l'a déshabillé pour le revêtir, ſuivant l'uſage, des vêtemens de ceux qui vont être jugés par l'Inquiſition, ſon déſeſpoir a été extrême. J'ai cru que, dans l'excès de ſa fureur, il alloit expirer. Jamais il ne m'a été poſſible de lui ôter un portrait de la reine, qu'il porte attaché ſur ſon cœur. Enfin il eſt tombé dans un calme farouche; il ne parle plus... Mais le voici; on le conduit devant ſes juges.

PHILIPPE II.

Venez avec moi dans l'éloignement. Je veux tout entendre. Nous feindrons d'être en prieres; vous vous tiendrez auprès de moi; ſur-tout ne me quittez pas.

SCENE XLI.

LES ACTEURS RRÉCÉDENS, SPINOLA, *à la tête des Inquiſiteurs qui conduiſent Don Carlos vêtu d'un* ſan-benito *de toile noire, rayée de blanc. Spinola prend ſa place ſur un ſiege élevé. Les greffiers ſe placent à côté, & ſe mettent en devoir d'écrire. Les autres juges ſe placent ſucceſſivement. L'on veut faire aſſeoir Don Carlos ſur une petite ſellette; mais il ſe tient débout avec opiniâtreté. Tout eſt tendu en noir.*

DON CARLOS.

MINISTRES de tourmens, où me menez-vous? Que me voulez-vous encore? Croyez-

vous pouvoir avilir Don Carlos ſous ces vêtemens ſiniſtres ? Non : tout cet appareil de mort ne m'en impoſe pas. Je ſais trop par qui vous agiſſez. Non content de m'avoir arraché au bonheur, il fait jouer contre moi les inſtrumens ſecrets de ſa tyrannie, & me précipite lui-même dans les horreurs du tombeau. Roi cruel ! allons, conſommez ce ſacrifice barbare. Que l'unique rejeton de tant d'illuſtres aïeux, le ſeul défenſeur des peuples opprimés, tombe avec des milliers de victimes ſous les coups de l'impoſture. Faites de ce monde un enfer ſemblable à celui que vous annoncez. Je renonce à régner ſur la terre ; je la quitte ſans regret. Je ſuis réſolu à périr plutôt que d'y régner par vous. Je me ſens même aſſez de calme pour vous entendre & vous répondre avec tranquillité. Prêtres, qui vous dites chrétiens, héritiers des ſaints martyrs diſciples des apôtres, parlez, jugez-moi. Interrogez celui qui devoit être un jour votre ſouverain, & qui auroit vengé ſur vous l'humanité outragée.

SPINOLA.

Prince ! autant Dieu eſt élevé & maître de toutes choſes, autant le pouvoir de ce ſaint tribunal qui défend ſa cauſe eſt au-deſſus des hommes, quels que ſoient leurs rangs ſur la terre ; les rois lui doivent compte de leur foi, comme le dernier de leurs ſujets. Pour connoître à fond les ſentimens, nos loix ordonnent de commencer par faire ſubir à l'accuſé la queſtion la plus rigoureuſe. Jamais nous n'inſtruiſons ſur les griefs dont il eſt chargé ; il faut qu'il en faſſe l'aveu lui-même. Nous voulons bien, par égard pour votre rang, vous diſpenſer de cet uſage ; mais nous attendons de vous une confeſſion entiere de votre croyance ſur la religion.

DON CARLOS.

(*Les greffiers écrivent tout ce qu'il dit.*)

Vous pouvez vous y attendre ; rien ne m'empêchera de dire hautement la vérité. J'apperçois le roi dans un ſombre ſilence.... Témoin muet, mais avide... Eh bien, qu'il m'entende. Dès l'enfance je fus inſtruit de

tous les myſteres de notre religion ; j'adoptai ce que ma raiſon put comprendre, j'en reſpectai l'enſemble ; & ſi ma jeuneſſe eût été occupée par des travaux dignes de moi, ma foi ſeroit demeurée entiere & ſoumiſe. Mais on m'a laiſſé ſpectateur déſœuvré de vos guerres eccléſiaſtiques ; j'ai connu vos diviſions, j'en ai cherché la ſource, & j'ai vu ſous le maſque religieux l'intérêt ſordide, l'ambition démeſurée, l'entêtement, la ſoif de la vengeance, tous les vices enfin ſervir de baſe à votre élévation. Toujours en diſcorde, vos diſſenſions inteſtines ont commencé par me faire douter de votre bonne-foi. Mais, lorſque je vous ai vus, abuſant du pouvoir, brûler ceux que vous n'avez pu convaincre, calomnier la vertu, anéantir des familles entieres, tant d'atrocités m'ont révolté. Que vous m'avez paru éloignés des maximes de l'évangile, ces maximes ſublimes & pures, que vous ne ceſſiez de prêcher aux autres ! Combien de reſpectables prélats ont été les victimes de votre jalouſie, ſous l'horrible prétexte que leur

croyance n'étoit point celle de l'évêque de Rome ! Je les ai vu périr ; mon indignation...

SPINOLA.

L'évêque de Rome ! Vous entendez. Continuez, prince, & confeſſez votre foi en termes poſitifs.

DON CARLOS.

Elle eſt toute entiere au Créateur de cet admirable, de cet impoſant univers ; mon eſpérance eſt uniquement en ce grand Maître inviſible & tout puiſſant ; je l'adore & me proſterne devant ſa grandeur.

SPINOLA.

Ce n'eſt pas là... ce n'eſt pas là le point. Répondez clairement & ſans ſubterfuges : croyez-vous en Jéſus-Chriſt ?

DON CARLOS.

Sa morale divine, émanée du Pere commun des hommes, prouve qu'il ne fait qu'un avec lui. Il prêcha contre les prêtres, dont il condamnoit les vexations. Il étoit le Verbe ; il fut ſacrifié par le fanatiſme & l'impoſture... Oui, je crois en lui ; je révere la doctrine qu'il a daigné apporter ſur la terre.

SPINOLA.

SPINOLA.

Croyez-vous en ſon égliſe catholique, apoſtolique & romaine ?

DON CARLOS.

Je crois aux préceptes qui ſont puiſés dans l'évangile, je reſpecte toute bouche qui les prononce ; mais je ne puis croire à la prétendue infaillibilité de ces pontifes mendiant des royaumes, tantôt complaiſans & adulateurs des rois, tantôt leurs tyrans ; tour-à-tour eſclaves & uſurpateurs. Il ne faut qu'oppoſer l'évangile à leur vie, pour en voir la contradiction. Je proteſte contre leurs loix barbares : l'établiſſement de votre tribunal odieux eſt leur ouvrage ; en faut-il davantage pour les faire abhorrer ?

SPINOLA.

Ainſi vous ne croyez point aux apôtres ?

DON CARLOS.

Je ne confonds point les apôtres avec cette égliſe dont vous vous faites membres. Ils étoient des hommes vertueux, charitables, pleins de Dieu, inſpirés pour annoncer aux hommes une morale pure. Ils ont voulu

les éclairer ſur leur idolatrie, ſur la fourberie de leurs prêtres; & les prêtres en ont fait des martyrs par la main des tyrans. Toujours humbles, toujours pauvres, toujours dédaignant la puiſſance temporelle & les biens de ce monde... peut-on vous reconnoître à ces traits?

SPINOLA.

Nous ne vous demandons point des réponſes ſi étendues. Dites-nous en peu de mots, ſi vous admettez ou rejetez abſolument toutes les déciſions du concile de Trente.

DON CARLOS.

Ce concile, au lieu de réunir les chrétiens, les a déſunis pour des ſiecles. Une inſidieuſe politique s'eſt obſtinée à maintenir d'antiques abus, appuyés par des déciſions obſcures. Vous y étiez tous à ce concile de Trente, & je ne ſuis plus ſurpris des principes qui y ont été reçus. D'ailleurs, le pape vous faiſoit mouvoir à ſon gré; & je prendrois ſes arrêts pour regle de ma foi!

UN INQUISITEUR.

Comment! incrédule au ſaint concile de Trente?

AUTRE INQUISITEUR.

Blaſphémateur du ſaint-ſiege !

AUTRE INQUISITEUR.

Quelle perverſité !

AUTRE INQUISITEUR.

O Dieu, préſervez-nous à jamais du règne d'un prince auſſi impie !

DON CARLOS.

L'impiété eſt d'allier l'impoſture avec la vérité éternelle. Oui, ſans doute, vous auriez tout à craindre de moi ; mais ne croyez pas toujours avoir des princes aſſez foibles pour vous protéger. Voyez comme le Nord ſe dégage de votre joug honteux. Sur le trône d'Angleterre, une femme vous brave ; la Hollande voit répandre ſon ſang plutôt que de vous ſouffrir ; & déjà dans la France, malgré votre aſcendant ſur le roi, les plus braves des François ont obtenu cette liberté de conſcience, l'honneur & la paix de l'humanité. Perſécuteurs impitoyables de quiconque oſe penſer, répondez-moi : vous-mêmes, quels fruits eſpérez-vous retirer de tant d'abominations ? Croyez-vous pouvoir vous accor-

der avec Dieu comme avec les rois, ſi toutefois vous n'êtes pas aſſez pervers pour le renier intérieurement? Quelle foi peut avoir en la Divinité celui qui oſe faire un trafic de ſes graces, & pour un vil intérêt compromettre à chaque inſtant ſon ſaint-nom? Tremblez... votre derniere heure doit venir auſſi. Je le vois, ce dogmatique impoſteur, qui croit pouvoir tromper les hommes juſques dans ſon lit de mort. Ses complices l'aſſiſtent; ils tremblent qu'il ne ſe dévoile; ils arment l'orgueil pour repouſſer les cris de ſa conſcience. La vérité effrayée ne trouve plus d'organe dans un corps affoibli, que la douleur occupe & que les remedes abuſent. Il expire, ſe compoſant toujours, & ſe trompant lui-même. Il croit tout gagner, s'il dérobe aux yeux du monde l'infection de ſon ame. Voilà vos derniers momens: ſoyez ſpectateurs des miens; voyez Don Carlos quitter la vie ſans crainte & mourir avec la fermeté d'un homme innocent, qui met en Dieu ſon eſpoir & ſa confiance. Le maître momentané, dont vous ſuivez les

loix terribles, paſſera comme vous. Il ſe reprochera la mort de ſon fils. C'eſt alors que les intrigues ſecrettes, les manœuvres ſourdes qui vous lient enſemble, ſeront expoſées au grand jour. Sa mémoire ſera en horreur à la poſtérité; & malheur aux rois dont le regne ne ſera pour la race future qu'un ſujet d'horreur & de ſcandale! Malheur aux miniſtres qui les auront ſéduits ou ſecondés!

(*Philippe II envoie Granvelle à Spinola, pour lui ordonner de terminer avec Don Carlos.*)

SPINOLA.

Prince, vous préſentez un ſcandale inouï aux membres du S. Office; ils ſont profondément affligés des erreurs funeſtes où votre ame eſt tombée, & vous conjurent avec larmes de faire tous vos efforts pour ſortir de l'abyme : n'avez-vous plus rien à dire?

DON CARLOS, *avec mépris, & ſe laiſſant emmener.*

Non.

SPINOLA.

Nous gémiſſons de votre réponſe.

SCENE XLII.

PHILIPPE II, SPINOLA, LES INQUISITEURS.

SPINOLA, *aux Inquiſiteurs.*

VOUS l'avez entendu.

LES INQUISITEURS.

Il mérite la mort... la mort... la mort... la mort... (*On écrit, & ils ſignent la ſentence.*)

SPINOLA, *à Philippe.*

Grand roi très-catholique, de quel terrible emploi nous avez-vous chargés !... Voici le jugement qu'un inviolable devoir nous a forcés de porter. Notre bouche ſe refuſe à vous en faire la lecture; ſignez, ſi vous le pouvez.

PHILIPPE II.

Plus il m'en coûte, & moins je dois

differer... (*Il ſigne, & dit en prenant la plume :*) C'eſt ainſi qu'Abraham ſacrifia ſon fils au Seigneur. (*Aux Inquiſiteurs, après avoir ſigné.*) Le coupable vous eſt abandonné, allez... Rien ne peut maintenant le ſouſtraire à votre juſtice. (*Tous retournent dans l'appartement où eſt Don Carlos.*)

SCENE XLIII.

PHILIPPE II, RUY GOMEZ, GRANVELLE.

PHILIPPE II, *à Granvelle.*

CARDINAL, veillez exactement ſur tout ce dont je vous ai chargé. Chacun répondra ſur ſa tête, des ſoins qui lui ſont confiés. Ecartez ſur-tout juſqu'au moindre ſoupçon de mort ſur Don Carlos. Dites ſeulement qu'il eſt enfermé. (*Granvelle ſort.*) (*à Ruy-Gomez.*) Vous, Ruy-Gomez, ſuivez-moi ; je le vois, je l'entends encore. Etouffons ces

vains preſtiges, effets d'un préjugé dont nos foibles organes ont peine à ſe défendre. Avec quelle hardieſſe il a oſé parler ! Je n'ai pu ſoutenir ſon regard enflammé. Oh, que deviendrois-je, s'il venoit à s'échapper !

RUY-GOMEZ.

La reine m'inquiete davantage.

PHILIPPE II.

Vous ſavez ſur qui je me repoſe...

RUY-GOMEZ.

Votre majeſté eſt-elle bien décidée ?

PHILIPPE II.

Vous devez me connoître... J'ai beſoin d'être tranquille, & mon état pour le moment devient plus expoſé. Je ne veux point faire un demi-ſacrifice, c'eſt vous en dire aſſez.

RUY-GOMEZ.

Comptez ſur mon aveugle obéiſſance. Les volontés d'un grand roi comme vous ſont des loix inviolables, qu'on doit exécuter ſans réfléchir. Vous ſavez ſi nous ſommes accoutumés à tout ſacrifier...

PHILIPPE II.

Il ſuffit ; n'ayez aucune crainte... Frapper mes ennemis, c'eſt détruire les vôtres même.

SCENE XLIV.

Le théatre repréſente le cabinet du Roi, avec une table & des fauteuils. Il y a deux portes : l'une eſt cenſée donner dans l'appartement à coucher du Roi & de la Reine.

ELISABETH, LA DUCHESSE D'ALBE, LA PRINCESSE D'ÉBOLY, HONORINE.

ELISABETH, *dans un fauteuil, paroît dans une attitude gênée & ſouffrante, ayant auprès d'elle la petite infante Iſabelle ſa fille. Sa ſuite eſt dans l'éloignement.*

LA DUCHESSE D'ALBE.

Vous vous trouvez plus mal, madame, & vous perſiſtez à reſter ici... Pourquoi

refuſer les ſoulagemens qu'on s'empreſſe à vous offrir ?

LA PRINCESSE D'EBOLY.

Nous vous demandons en grace de vous laiſſer conduire dans votre appartement. Vous vous ſentirez mieux auſſi-tôt que vous ſerez couchée.

ELISABETH.

Je vous ai déjà dit que je voulois attendre le roi en ce lieu. Retournez vers lui; dites-lui que j'expirerai à cette place, plutôt que de la quitter avant qu'il s'y rende.

LA PRINCESSE D'EBOLY.

Mais, madame...

ELISABETH.

Allez, ne perdez point de tems.

LA DUCHESSE D'ARBE, *à part à la princeſſe d'Eboly.*

Il faut que le roi ſe décide promptement à la ſatisfaire; vous m'entendez... (*La princeſſe d'Eboly ſort.*)

HONORINE, *à la Reine.*

Ah! par pitié, ne me chaſſez point d'auprès de vous. Eſſayez quelques ſecours.

Hélas ! plus votre état empire, plus vous ſavez vous contraindre. Qu'avez-vous, ma chere Eliſabeth ? Au nom de l'amitié, daignez répondre, qu'avez-vous ?

ELISABETH.

Bonne Honorine, ne te livre point à des inquiétudes ſuperflues. Je ſupporte mes ſouffrances, dans l'eſpoir qu'elles paſſeront bientôt. Non, ce que j'endure ne ſera pas au-deſſus de mon courage. Souleve ma fille ; que je l'embraſſe encore... Innocente ! tu me ſouris dans mes douleurs. Ton âge heureux te ſauve bien des larmes. Tu ne peux rien connoître, tu ne peux m'entendre. ...O divine Providence, protégez-la ! Je remets entre vos mains ſon ſort & le mien. Chere Honorine, je t'avois ordonné de me quitter. Ton attachement l'a emporté ſur l'obéiſſance ; & puiſque tu me preſſes de te garder près de moi, je te charge déſormais de donner tous tes ſoins à mon enfant. Je prierai le roi qu'il te confie ſa jeuneſſe. Ce ſera une grande conſolation pour moi, de ſavoir ma chere petite Iſabelle ſous la garde

de celle qui m'a élevée. Souviens-toi de lui rappeller tous les jours de ſa vie, que mon dernier vœu eſt qu'elle s'attache à mériter l'amitié de ſon pere ; qu'elle ſoit fidelle aux devoirs que la nature lui impoſe, & qu'elle ne croie jamais rien de ce qui pourroit l'en écarter.

HONORINE.

Vous me parlez comme ſi vous aviez perdu l'eſpérance de l'élever vous-même. De quel ſiniſtre préſage aimez-vous à vous entretenir !

ELISABETH.

Je ne m'abuſe point. Tu voulois vivre en cette cour pour moi ſeule ; fais plus, reſtes-y pour mon enfant.

HONORINE.

Ciel, que me dites-vous, princeſſe

LA DUCHESSE D'ALBE, *à Honorine.*

Vous fatiguez la reine, en lui parlant toujours. Sa majeſté a beſoin de repos.

ELISABETH.

Eloignez-vous, chere Honorine ; je vous l'ordonne. Emmenez ma fille. Si vous reſtez

près d'elle, ne l'ent retenez jamais des momens orageux de ma vie, encore moins de celui de ma mort.

(*Honorine ſe retire avec la petite Iſabelle.*)

SCENE XLV.

PHILIPPE II, ELISABETH, LA DUCHESSE D'ALBE, LA PRINCESSE D'EBOLY.

(*Philippe II s'entretient à voix baſſe avec la princeſſe d'Eboly.*)

ELISABETH, *à la ducheſſe d'Albe.*

Vous rendrez compte de tout ce que j'ai dit à ma chere Honorine. Vous êtes témoin que je n'ai rien haſardé qui puiſſe la compromettre.

LA DUCHESSE D'ALBE.

Je ne ſais ce que votre majeſté veut me faire entendre.

ELISABETH.

Vos ordres ſont de ne me point quitter : c'eſt vous en dire aſſez. Au moins vous me laiſſerez ſeule avec le roi. Eloignez-vous. (*La ducheſſe & la princeſſe ſe retirent.*)

PHILIPPE II, *s'avançant d'un air hypocrite. Il ſe tient cependant à quelque diſtance de la Reine.*

Que me voulez-vous, madame ? Eſt-ce ici que je devrois vous trouver, dans l'état où vous êtes ?

ELISABETH.

C'eſt le ſeul moyen que j'ai trouvé pour vous forcer de paroître encore une fois devant moi. Votre deſſein étoit d'éviter ma préſence. Je préſume qu'il doit vous en coûter beaucoup en de pareils momens.

PHILIPPE II.

Il eſt vrai, madame, que j'ai paru vouloir éviter cet entretien que vous demandez avec tant d'inſtances. J'ai craint vos plaintes & vos clameurs. Croyez-moi, je n'ai pu m'empêcher d'agir avec ſévérité envers Don Carlos; & cette priſon où je le retiens, lui

ſera plus ſalutaire que nuiſible. Je ne demande que ſa converſion...

ELISABETH.

Que ſa converſion !...

PHILIPPE II.

Dieu qui connoît mes plus ſecrettes penſées, me juſtifiera de cet empriſonnement. C'eſt non-ſeulement pour ſon bien particulier, mais pour l'intérêt de mes royaumes. Ma réſolution me cauſe à moi-même la plus profonde douleur; mais ma ſeule conſolation eſt dans l'eſpoir que la grace entrera dans ſon cœur.

ELISABETH.

Vous eſpérez, vous, lorſque ſon arrêt de mort, ſigné de votre main, par vos ordres même, vient d'être exécuté !... Ah, Don Carlos ! plus heureux que moi, tu as déjà fini ta funeſte carriere.

PHILIPPE II.

Que dites-vous, madame ? Qui peut avoir oſé ?...

ELISABETH.

Ne pourſuivez pas... Il n'eſt plus tems

de feindre. Mes reproches ſont-ils donc ſi redoutables?.. Je ne vous en ferai point, puiſqu'ils ſont inutiles.

PHILIPPE II.

Mais ne croyez point, madame...?

ELISABETH.

Ceſſez, ceſſez de vouloir m'en impoſer... Je connois trop l'irrémiſſible tribunal auquel vous avez livré votre fils, pour ne pas ſavoir qu'on y condamne tous ceux qu'on y dénonce. Je ſais qu'il n'eſt plus, & quelle main lui ôte la vie. Ne jouez point à mes yeux un rôle qui vous avilit encore davantage. Soyez vrai malgré vous, puiſque tout votre pouvoir n'a pu me cacher cette affreuſe vérité; ce ne ſont point vos paroles qui pourroient me diſſuader.

PHILIPPE II.

Je crains, madame, que, malade comme vous l'êtes, vous ne vous abandonniez à de trop fâcheux preſſentimens.

ELISABETH.

Dites plutôt que vous redoutez qu'avant ma mort, qui eſt prochaine, je ne révele un

un ſecret que vous vous efforcez de retenir enſeveli dans l'ombre ; mais n'appréhendez pas, ma bouche ſe fermera ſans avoir prononcé un ſeul mot ſur ce fait abominable.

PHILIPPE II.

Que ne puis-je moi-même en perdre la mémoire ! Je voulois, madame, épargner votre ſenſibilité. . . Oui, j'ai été forcé d'offrir à la Majeſté divine le ſacrifice de ce fils unique, en reconnoiſſance des bienfaits que j'ai reçus de ſa main libérale. J'ai préféré le maintien de la religion, la tranquillité de mes peuples, aux ſentimens de la nature.

ELISABETH.

Eſt-ce devant moi que vous voulez vous excuſer ? Oubliez-vous à qui vous parlez ? Voyez l'état où je ſuis. . . Supprimez ces artificieux détours.

PHILIPPE II.

Je voudrois, au prix de ma vie, vous voir parfaitement guérie. Laiſſez, laiſſez au moins donner quelques ſoulagemens à vos ſouffrances.

ELISABETH.

Ainſi, vous vous flattez d'immoler la victime en cachant la main qui lui déchire le flanc. L'habitude de certains forfaits en diminue à vos yeux la noirceur.

PHILIPPE II.

Ah, madame! ... Que voulez-vous dire?

ELISABETH.

Croyez-vous m'avoir punie en faiſant couler la mort dans mes veines?... Non, non; c'eſt un bienfait dont je vous rends graces. Vous me délivrez de vous-même. Vous me rendez à Dieu. Recevez mes remerciemens. Soyez tranquille ſur votre crime; il demeurera enſeveli dans ma tombe, ſi perſonne que moi ne le révele. Depuis le moment où j'ai pris le fatal breuvage, vos complices ne m'ont point quittée. Toujours obſervée, perſonne, excepté Honorine, ne m'a approché. Je ne lui ai rien dit. Cette femme m'aime, & n'eſt point coupable. Elle peut vous ſervir auprès de l'enfant que je vous laiſſe. Je lui ai recommandé d'inſ-

pirer à ma fille un attachement ſincere à votre perſonne. Elle obéira avec zele en mémoire de moi. Diſpenſez-vous de la faire périr : c'eſt la ſeule & derniere grace que j'ai voulu vous demander. J'ai droit de vous parler auſſi ouvertement. Je ſais trop bien à préſent comme vous immolez ceux qui vous portent ombrage. Je ne vous ſupplie point pour la vie de l'infante votre fille, elle ſera moins nuiſible qu'utile à vos projets ; & cet unique rejeton peut ſuffire, puiſque vous n'avez eu nulle pitié du nouveau fruit que je porte dans mes flancs. Vous n'ignorez point l'état où je ſuis, & le double aſſaſſinat que vous commettez... Quoi, Sire, vous reſtez ſans me répondre ! Vous ſemblez interdit... Allez, je ſens que bientôt nous ſerons délivrés l'un & l'autre du poids qui nous oppreſſe. O Dieu, que je ſouffre ! Quoi ! vous détournez la vue ? Cruel, venez contempler votre ouvrage. La douleur change mes traits, m'arrache des cris ; mais n'altere point la paix intérieure de mon ame : elle aſpire au moment de rompre ſes

liens. . . Plus les tourmens s'accroiſſent, plus mon eſpoir augmente.

PHILIPPE II.

Accablé par vos reproches & vos ſoupçons, je ne ſais que répondre. Je n'écoute plus que mon devoir. Il m'oblige, madame, en ces momens ſérieux, de vous rappeller à la religion. J'ai ſujet de craindre que vous ne vous en ſoyez intérieurement écartée... Voulez-vous finir comme Don Carlos, en refuſant les ſecours des miniſtres du Seigneur ? Aurois-je pour ſurcroît de chagrin celui de vous voir dans un état dangereux, riſquer de mourir ſans confeſſion ?

ELISABETH.

Je ne refuſe point de m'humilier en mes derniers momens ; au contraire, je me ſoumets, pour l'amour de Dieu, à tout ce qu'on exigera de moi. Mais quel intérêt pouvez-vous avoir pour une ame que vous avez ſi long-tems déſolée ? Pourquoi les ſecours de la religion vous paroiſſent-ils ſi néceſſaires ? Philippe ! Philippe ! vous vous abuſez. Perſonne ne ſera la dupe de cette

dévotion apparente dont vous penſez couvrir vos actions déteſtables. On ne reconnoîtra dans ce zele affecté pour la religion qu'un lâche moyen de politique pour ſatisfaire vos idées ambitieuſes & vos paſſions déſordonnées. Non, vous ne réuſſirez jamais qu'à faire des malheureux & à l'être vous-même. Avec les tréſors du Nouveau-Monde vous ruinerez votre royaume. Les noms de ceux que vous avez fait périr cruellement, ſeront l'opprobre du vôtre. L'épouvantable récit de vos atrocités, gravé dans l'hiſtoire, effraiera la race future, qui ne pourra le lire ſans horreur. Vos prêtres & vos loix ſeront un jour déteſtés par toute la terre. On placera votre image auprès de celle des Tibere & des Néron; & lorſque les peuples voudront inſpirer à leurs enfans l'horreur d'un deſpote, ils prononceront ſeulement le nom de Philippe II.

PHILIPPE II.

Je ne vous réponds que par des pleurs, & me contente de gémir de vos diſcours. Je vous les pardonne. . . je veux même

les oublier. . . Je vous conjure, par tout ce qu'il y a de plus ſacré, de ne laiſſer échapper publiquement aucun de vos injurieux ſoupçons.

ELISABETH.

Vous craignez plus le monde que Dieu & votre conſcience. Dans ce moment je ne vous appréhende plus; & ſi je me tais, c'eſt pour épargner des ſujets de vengeance & des guerres, dont le pauvre peuple eſt toujours victime. Vos remords ſeront mes plus terribles vengeurs. Si vous me ſurvivez longtems, la préſence de ma fille ſera pour vous un reproche. Vous direz malgré vous, en la regardant : j'ai ôté la vie à ta mere.... Je ſens que je ne peux plus réſiſter à mes ſouffrances. Un ſurcroît de douleur encore plus aiguë.... Ce que je ſouffre eſt inexprimable. Appellez. . . Que l'on m'emporte. Quel tremblement! . . . Dieu des miſéricordes, faites que ce nouvel aſſaut ſoit le dernier!

(*Philippe II va vers la porte, fait un ſigne. Auſſi-tôt la ducheſſe d'Albe, la princeſſe*

d'Eboly, des dames de la Reine & des officiers l'emportent.)

PHILIPPE II, *s'approchant d'un air composé vers Elisabeth.*

Hélas, madame!

ELISABETH, *détournant la tête.*

Retirez-vous, laissez-moi... laissez-moi mourir en paix.

SCENE XLVI.

PHILIPPE II, *seul.*

ELLE me glace d'effroi... Je crains de me trahir... Ses souffrances me déchirent & me font souffrir plus qu'elle... L'enfer est dans mon cœur... Je suis dévoré d'inquiétudes... Peut-être serai-je tranquille quand elle ne sera plus... Quoi! je me sens ému... Banniſſons cette foibleſſe... Ah! ſi j'éprouvois toujours ce que je ſens à cette heure, ſeroit-il dans l'univers un mortel plus tourmenté que moi? (*Il s'ap-*

proche de la table & veut écrire.) A peine puis-je tenir la plume. . . Ma main tremblante. . . . (*Il écrit & répete tout haut :*)

« Très-ſaint Pere.

» Par le devoir qu'impoſe l'obéiſſance » filiale que tous les princes doivent à » votre ſainteté, & dont en mon particu- » lier je me fais gloire de vous donner des » marques authentiques, je dois rendre » compte à votre béatitude, comme à mon » pere ſpirituel, de toutes mes actions, ſur- » tout dans les affaires importantes. . . . » (*à part.*) Ces ſortes de ſoumiſſions ne me coûtent rien. C'eſt dans un moment ſemblable que je dois amadouer le ſouverain pontife. (*Il continue d'écrire.*) « En conſé- » quence j'ai cru indiſpenſable de donner » avis à votre ſainteté des raiſons qui m'ont » fait prendre un parti extrême envers mon » fils, pour remplir d'un même coup ce » que je dois à la religion & au ſalut de » tous mes peuples. »

SCENE XLVII.

PHILIPPE II, GRANVELLE.

PHILIPPE II.

EH bien, mon cher cardinal ? (*Il écrit.*)

GRANVELLE.

Que votre majeſté ſoit tranquille : la reine a reçu avec ſoumiſſion le confeſſeur que vous lui avez choiſi. Il étoit déjà dans ſon appartement lorſqu'on l'a emmenée. Il ne la quittera plus, & viendra enſuite faire ſon rapport de ce qu'elle lui aura découvert.

PHILIPPE II.

Comment a-t-elle pu ſavoir ſi promptement le ſort de Don Carlos ? Cela me trouble & m'inquiete. J'avois tant recommandé qu'on lui cachât juſqu'aux moindres apparences.

(*Il continue d'écrire.*)

GRANVELLE.

Sire, malgré tous nos ſoins, la mort de Don Carlos eſt un bruit public ; on ne peut

la taire plus long-tems. Il ſeroit néceſſaire d'en inſtruire vous-même les puiſſances étrangeres, afin qu'elles ne prennent pas des idées trop déſavantageuſes.

PHILIPPE II.

C'eſt à quoi je m'occupe : j'écris au pape. Il faut empêcher tous les diſcours que l'on pourroit tenir à Rome. Cette cour eſt ſujette à vouloir pénétrer les actions les plus ſecretes des rois ; mais il me ſera facile de lui donner le change, & de répandre des ténebres. . . Cardinal, vous avez eu des dépêches de Flandre ?

(*Philippe plie ſa lettre & y appoſe ſon cachet.*)

GRANVELLE.

Sire, ce pays ſe livre à des excès ſans exemple. Les Etats ont dreſſé un acte par lequel ils ſe dégagent entiérement de votre ſouveraineté. Tous les officiers, tant civils que militaires, l'ont ſigné publiquement, aux acclamations du peuple. Ils ont rompu les ſceaux de votre majeſté, annullé vos édits, déchiré vos portraits, briſé vos ſtatues & détruit tous les monumens de votre regne,

Enfin ils déclarent que c'eſt un droit inhérent à tous les peuples libres de renoncer à l'obéiſſance du prince, quand il refuſe obſtinément de remplir les devoirs auxquels il s'eſt engagé par ſerment, en recevant celui de ſes ſujets. Ils parlent de loix fondamentales.

PHILIPPE II.

Ai-je tort d'uſer de rigueur? Que n'auroient-ils donc pas oſé, ſi j'euſſe molli à leur égard?.. J'appeſantirai mon bras.

GRANVELLE.

Voici les ſéditieuſes raiſons qu'ils ont l'audace d'expoſer publiquement.

PHILIPPE II.

Liſez.

GRANVELLE, *liſant.*

Si les rois ont été revêtus de l'autorité, & ſi les ſujets leur doivent l'obéiſſance, c'eſt en vertu d'un contrat néceſſaire, par lequel un roi s'engage à protéger, défendre & gouverner ſagement le peuple dont il eſt le maître; tandis que celui-ci doit lui être ſoumis, reſpectueux, & conſacrer, s'il le faut, ſa

vie & ſes propriétés, pour former la force & la puiſſance du ſouverain : mais dans tous les états policés il y a des loix qui déterminent les devoirs & les droits des ſujets ; & lorſque les rois, aveuglés par l'amour d'un plus grand pouvoir, ont voulu ſe mettre au-deſſus de ces loix, &, ne ſuivant que leur volonté arbitraire, uſer de violence & maltraiter inhumainement ceux qui leur avoient confié l'autorité, alors on a vu les peuples, pouſſés à bout par ces outrages, ſe choiſir un autre maître, un autre protecteur, & ceſſer de ſe regarder comme tenus à l'obéiſſance envers l'infracteur du pacte ſocial ; car rien ne peut être mis en balance avec la ſûreté & le bonheur de tous les individus qui compoſent un état. En conſéquence nous, les Etats de la Flandre, &c.

PHILIPPE II.

Quelles abominables maximes ! . . Je ne m'étonne plus de la rebellion ; elle ſe portera aux derniers excès, en ſuivant de pareilles idées : mais je ſaurai la réduire par la force.

GRANVELLE.

Sire, je crains encore de vous lire l'*apologie* que le prince d'Orange a préſentée aux Etats, en réponſe à la proſcription que vous avez lancée contre lui.

PHILIPPE II.

Je ſuis curieux de ſavoir ce qu'elle contient.

GRANVELLE.

Je prie ſa majeſté de ſe diſpenſer d'entendre des propos auſſi outrageans.

PHILIPPE II.

Non, non, je ne dois rien ignorer. Liſez, liſez, vous dis-je.

GRANVELLE.

Vous l'ordonnez abſolument?

PHILIPPE II.

Je vous le répete, je le veux.

GRANVELLE.

Je vous obéis avec peine, & ma bouche prononcera avec répugnance des expreſſions auſſi ſcandaleuſes... (*Il lit.*) « Ces traits » lancés contre moi ne partent point de la » main de ces ſatyriques obſcurs que j'ai tou-

» jours mépriſés, & auxquels j'ai dédaigné
» conſtamment de répondre. Mon accuſateur
» eſt un roi puiſſant, qui veut me percer
» le ſein, dans l'eſpérance qu'après avoir
» porté ce coup à la confédération, il lui
» ſera plus aiſé de la détruire. Toute per-
» ſonne inſtruite de la conduite qu'a tenue
» le roi d'Eſpagne dans les différentes par-
» ties de ſes domaines, qui connoiſſent les
» cruautés qu'il a exercées dans le royaume
» de Grenade, dans le Mexique & au Pé-
» rou, pourront facilement attribuer au ca-
» ractere de ce prince les calamités dont les
» peuples des Pays-Bas ſont & ont été
» accablés. Il me reproche d'avoir favoriſé
» les proteſtans. Je réponds qu'avant d'avoir
» embraſſé la religion réformée, je n'avois
» aucun ſentiment de haine contre ceux qui
» la profeſſoient, & cela ne doit point ſur-
» prendre, ſi l'on conſidere que j'avois été
» rempli de bonne heure de principes reli-
» gieux. Mon pere avoit établi la réforme
» dans ſes domaines; il l'avoit toujours pro-
» feſſée, & il eſt mort dans cette croyance.

» J'avouerai même que, lorſque j'étois à la
» cour de l'empereur, où j'avois été élevé
» dans la religion romaine, j'avois en hor-
» reur les cruautés qu'exerçoient les Inqui-
» ſiteurs. J'avoue auſſi que le roi d'Eſpa-
» gne, partant pour la Zélande, me com-
» manda de faire périr pluſieurs perſonnes,
» parce qu'elles ſuivoient la religion réfor-
» mée. J'ai refuſé formellement d'obéir. Je
» fis même avertir les proſcrits du danger
» auquel ils étoient expoſés. Après les preu-
» ves que j'ai données du peu de crainte
» que m'inſpire le pouvoir de Philippe,
» c'eſt un moyen bien puérile qu'il emploie
» que cette proſcription. Quelle eſt la nation
» en Europe, quel eſt le prince, excepté
» le roi d'Eſpagne, qui ne regarde comme
» barbare & déshonorant d'autoriſer & d'en-
» courager publiquement le meurtre & l'aſ-
» ſaſſinat? Mais tous les ſentimens d'hon-
» neur & d'humanité ſont étrangers à Phi-
» lippe II; ce roi, ayant recours à un aſ-
» ſaſſin pour ſe défaire d'un ennemi qui ne
» lui cache ni ſa haine ni ſon mépris, avoue

» à la face de l'univers, que s'il en agit » ainſi, c'eſt qu'il n'a pas l'eſpérance de me » réduire par la force des armes... »

PHILIPPE II.

Comment... comment... en propres termes! Et tout cela eſt répandu publiquement! C'eſt imprimé!

GRANVELLE.

Imprimé, répandu, Sire.

PHILIPPE II.

N'y auroit-il pas des moyens pour anéantir à jamais cette dangereuſe, cette fatale imprimerie?.... Déteſtable invention!

GRANVELLE.

Cela eſt impoſſible aujourd'hui, Sire, abſolument impoſſible.

PHILIPPE II.

Ah, que me faut-il endurer! Eſt-il poſſible! Quoi, il ne ſe trouvera pas un ſeul homme qui me venge!

GRANVELLE.

Beaucoup ont promis & ſont diſpoſés... Peut-être en ce moment même Guillaume ſent-il le poignard s'enfoncer dans ſon cœur.

PHILIPPE

PHILIPPE II.

Si ce coup tardif eût été fait plus tôt, la religion & moi y aurions beaucoup gagné.

GRANVELLE.

Les médecins ſortent de l'appartement de la reine, & viennent vous rendre compte.

SCENE XLVIII.

PHILIPPE II, GRANVELLE; DES MEDECINS.

PHILIPPE II, *allant au-devant d'eux.*

COMMENT va la reine?

UN MÉDECIN.

Mal, très-mal, Sire.

AUTRE MÉDECIN.

Nous ſommes dans la triſte néceſſité de prévenir votre majeſté que, vu les progrès ſubits de la maladie, nous ne pouvons répondre de rien.

PHILIPPE II.

Vous me déſolez... Quoi, déjà ſans eſpérance?

UN AUTRE MÉDECIN.

Sire, ce ſont la ducheſſe d'Albe & la princeſſe d'Eboly qui adminiſtrent à la reine tout ce que nous ordonnons. Elles peuvent rendre témoignage que nous n'avons rien preſcrit que d'une efficacité reconnue. Cependant le danger augmente, & nous tremblons que d'un moment à l'autre....

PHILIPPE II.

Rétournez vîte près d'elle, employez toutes les reſſources de votre art. Dieu, ſauvez-la!... Quel coup pour moi, ſi je la perds! (*Les médecins ſortent.*) (*à Granvelle.*) L'outrage de cet audacieux prince d'Orange me trouble l'eſprit, au point que je ne ſais plus où j'en ſuis. Je ne me poſſede plus.

GRANVELLE.

Sire, de vils ennemis vous chagrinent; mais l'égliſe vous défendra contre eux. Une nouvelle bulle, publiée par le pape, va vous être préſentée avec le plus grand appareil, & vous dédommagera de tous les ſarcaſmes des hérétiques. La légation attend le moment d'audience.

PHILIPPE II.

Voici notre confeſſeur... Laiſſez-moi ſeul avec lui, & ne faites introduire le nonce qu'après qu'il ſe ſera retiré. Je ſuis bien impatient d'apprendre ce qu'il a à me dire. (*Granvelle ſort.*)

SCENE XLXIX.

PHILIPPE II, LE PERE ***.

PHILIPPE II.

Eh bien, mon pere, avez-vous reçu la confeſſion de la reine ?

LE PERE ***.

Hélas ! oui, Sire,

PHILIPPE II.

Vous avez fait ſerment de ne me rien cacher, de me révéler tout ce qu'elle a pu vous dire. La religion permet cette eſpece d'infraction dans certaines circonſtances. C'eſt l'intérêt de l'état, celui de l'égliſe même.

LE PERE ***.

Sire, vous répéter ſa confeſſion c'eſt faire ſon éloge. Depuis trente années que je tiens le tribunal de la pénitence, je n'ai pas encore trouvé une conſcience ſi pure, une ame auſſi noble, auſſi remplie de candeur & de piété. Déchirée par la violence de ſon mal, elle avoit la force de ſe contraindre; elle pouſſoit des cris, mais ne ſe plaignoit pas. Entiérement diſpoſée à la mort, la deſirant même, ayant une confiance parfaite en Dieu, je ne ſavois que lui dire, car elle étoit réſignée d'avance. Elle m'a fait l'aveu général de ſes fautes, avec une franchiſe mêlée d'un repentir ſi ſincere, que j'étois étonné de la voir touchée à ce point pour de légeres fautes, trop communes & trop petites pour être rapportées.

PHILIPPE II.

Etes-vous certain qu'elle vous ait tout dit? ... L'avez-vous bien éprouvée, comme je vous en avois prévenu?

LE PERE ***.

Ce n'eſt pas à ſon dernier moment que

le pécheur nous abuſe ; ſon intérêt eſt au-deſſus de toutes les opinions mondaines. Il ne perd plus rien à tout dire ; & pour taire un ſeul mot, il riſque l'éternité.

PHILIPPE II.

Je penſe qu'on peut encore fort bien diſſimuler juſques là. Mais, vous ne lui avez donc point fait avouer la haine ſecrette qu'elle me portoit, & dont je ſuis aſſuré ? Voilà cependant un crime capital.

LE PERE ***.

La reine m'a proteſté n'avoir jamais conſervé d'inimitié réelle envers votre majeſté. Elle m'a avoué ſeulement qu'elle n'avoit jamais pu vous aimer, quelque effort qu'elle ait voulu ſe faire ; & ne pouvoir pas aimer ſon mari, ſuivant les caſuiſtes, n'eſt point un péché volontaire.

PHILIPPE II.

Non, mais nourrir une paſſion inceſtueuſe. Eſt-ce qu'elle auroit nié tout ce que je vous ai révélé au ſujet de Don Carlos ?

LE PERE ***.

Son amour pour le prince votre fils a

pris naiſſance dans un tems où il étoit légitime, puiſqu'il devoit être ſon époux, & contre ſon gré elle a été forcée de vous donner ſa main. Elle a fait tout ce qui eſt au pouvoir d'une foible mortelle, ſe combattre ſoi-même. Et ſa vie, depuis l'inſtant qu'elle eſt devenue votre épouſe, eſt un ſujet de louange, & non de reproche.

PHILIPPE II, *vivement.*

Mais elle s'entendoit avec Don Carlos.

LE PERE ***.

Uniquement, Sire, pour vos intérêts communs, pour le porter à ſe vaincre.

PHILIPPE II.

Elle étoit inſtruite de ſon départ. Ils conſpiroient enſemble contre moi.

LE PERE ***.

Au contraire... Elle faiſoit tous ſes efforts pour vous réunir enſemble, & rendre un fils à ſon pere...

PHILIPPE II.

Au moins deſiroit-elle intérieurement ma mort, puiſqu'elle étoit forcément unie à moi & qu'elle ne m'aimoit point. Lui avez-

vous fait cette demande mot pour mot, comme je vous l'avois expreſſément recommandé ?

LE PERE ***.

Je lui ai tout repréſenté ; j'ai même inſiſté avec force, & j'ai reconnu par ſes réponſes combien ſa vertu étoit reſtée intacte. Elle étoit encore plus attachée aux principes de la ſaine morale qu'elle n'étoit éloignée de vous. Et c'eſt parce qu'elle ne pouvoit pas vous aimer, qu'elle ſe trouvoit indiſpenſablement obligée de réparer cette faute involontaire, en employant ſa vie à remplir rigidement ſes devoirs.

PHILIPPE II.

Vous a-t-elle entretenu de la nature de ſon mal ?

LE PERE ***.

Aucunement ; mais il m'a paru d'une violence extrême, & ſon accroiſſement précipité m'a bouleverſé moi-même. A chaque inſtant je voyois la mort qui s'avançoit, & je ne l'ai quittée que lorſque dans le dernier accès elle a perdu totalement la parole.

PHILIPPE II, *à demi-voix.*

Elle ne vous auroit point fait entendre qu'elle ne croyoit pas ſa mort naturelle?

LE PERE ***, *troublé.*

Elle ne m'a rien dit de ſemblable. Eh! qui oſeroit imaginer un tel attentat? Qui pourroit être auſſi barbare? Quel qu'il fût, la vengeance céleſte l'atteindroit, & ne permettroit pas qu'un pareil forfait demeurât impuni.

PHILIPPE II.

C'en eſt aſſez, retirez-vous.... Non, revenez, écoutez. Je vous ai promis une récompenſe, vous pouvez la demander. Que deſirez-vous?

LE PERE ***.

De retourner dans mon couvent, d'y vivre déſormais en vrai ſolitaire, & de ne plus être de ma vie mandé à la cour.

PHILIPPE II.

Mais vous avez cependant juſqu'ici témoigné une ardeur aſſez vive de parvenir. Ce froc ne vous plaiſoit pas, je penſe?

LE PERE ***.

Toutes mes idées ambitieuſes viennent de s'effacer devant les traits défigurés de cette jeune reine. .. Oui, c'étoit un modele de vertu, un ange digne du bonheur éternel. L'aſpect d'une mort auſſi terrible m'a terraſſé. Je la vois, je l'entends encore.... Ses yeux renverſés, ſa bouche ſouffrante, ſon dernier cri.... Ah, Sire!

PHILIPPE II, *ſe promenant d'un air agité & faiſant ſigne de la main.*

Allez, allez; c'eſt aſſez. Laiſſez-moi.

SCENE L.

PHILIPPE II, *ſeul.*

TOUT m'accable & ſemble conſpirer à troubler mon repos. Plus j'avance, plus je ſuis en proie aux tourmens. Cette femme étoit la plus douce que j'euſſe encore connue. Elle ſait que je la fais périr, & garde le ſilence ſans chercher à ſe venger! Elle m'é-

pargne aux yeux d'autrui, moi qui ai cauſé le déſeſpoir de ſa vie ! Elle meurt, en eſpérant une autre vie plus heureuſe. C'eſt ainſi que mon fils a terminé ſes jours. Tous ceux dont je me défais, paiſibles à leur dernier moment, ſemblent m'ajourner devant l'Eternel. Que deviendrai-je ! Affreuſe incertitude, qui vient trop ſouvent m'aſſaillir ! Je me ſuis dit quelquefois : Rapportons tout à notre exiſtence ; car la lumiere une fois éteinte, le reſte eſt fort douteux. Mais je ſens au-dedans de moi-même que je ne ſaurois m'endormir avec ſécurité. La voix de ma femme, celle de mon fils me parlent toujours malgré moi. Ils expirent.... Et qu'ai-je gagné à leur mort ? Ah ! pourquoi ces idées déſolantes ſont-elles préſentes à mon eſprit ! J'ai toujours remarqué que la ſatisfaction de la vengeance étoit rapide comme le coup de hache... Dois-je céder au fantôme épouvantable qui me pourſuit ? Mon imagination en eſt troublée. Incertain, déſeſpéré... Mon fi... ! mon épouſe ! Dieu vengeur ! (*Il apperçoit Ruy-Gomez.*) Ruy-Go-

mez, Ruy-Gomez, pourquoi me laiſſez-vous ſeul ? Toutes ſortes de penſées ſiniſtres... des frayeurs inconnues.... Imaginez-vous quel eſt mon état. Je crois avoir des remords.

SCENE LI.

PHILIPPE II, RUY-GOMEZ.

RUY-GOMEZ.

SERIEZ-VOUS indiſpoſé, Sire ?

PHILIPPE II.

Je ne ſais... Mais vous, tant de morts précipitées ne vous frappent-elles pas ?

RUY-GOMEZ.

O mon roi ! ô mon maître ! ſouffrez que je vous rende à vous-même. Revenez à vos principes fondamentaux & qui doivent être inébranlables. Attendez ſeulement à demain, & ces momens de foibleſſe ſeront évanouis. Non, il ne faut point démentir ce caractere élevé, ferme, inflexible, & que vous avez merveilleuſement ſoutenu juſqu'ici. Il n'eſt

plus tems de reculer ; la moindre marque de foibleſſe ou de repentir vous dévoileroit & vous aviliroit aux yeux de tout l'univers. Ne ſongez qu'à vous diſtraire. Si quelque rebelle exiſte encore, il diſparoîtra demain. N'avez-vous pas autour de vous les mêmes reſpects, les mêmes hommages ? Avez-vous perdu un de vos ſerviteurs fideles ? L'Eſpagne, l'Italie, ont les yeux attachés ſur le deſtructeur des hérétiques. Le ſouverein pontife vous envoie en ce moment des marques authentiques de la prédilection la plus diſtinguée. Le nonce & les cardinaux n'attendent que le moment de vous remettre cette marque de gratitude du S. Pere. Je vais les introduire. Jouiſſez de vos victoires ; tout ce qui eſt ombre au tableau, s'effacera. Je vais tout diſpoſer afin que vous ſoyez bientôt rendu à vos plaiſirs ſecrets. Le paſſé va s'anéantir dans un profond oubli, & vous avancerez dans un avenir toujours plus varié, toujours plus heureux.

PHILIPPE II, *toujours ſombre & agité.*

Faites les entrer. Oui, dans ce moment-

ci cela fera un bon effet, & pourra me diſtraire. Mais revenez auſſi-tôt ; j'ai beſoin de vous. [*Ruy-Gomez ſort.*] (*à part.*) Cet homme m'eſt néceſſaire. . . Il n'y a qu'avec lui que je me trouve moins mal. Quand je reſte ſeul, je me ſuis à charge à moi-même. Sans ceſſe il faut me contraindre. Si je ne jouis pas de cette paix, de ce bonheur pour lequel je ſacrifie tout, qu'il n'y ait au moins que moi ſeul qui le ſache. Ne mettons pas ſur-tout nos ennemis dans le cas de ſe réjouir de nos peines. Bravons les remords en apparence juſqu'au dernier ſoupir.

SCENE DERNIERE.

La grande porte du fond s'ouvre entiérement. On voit entrer le légat conduit par Granvelle, Spinola, Ruy-Gomez, quantité de cardinaux, évêques, prêtres, moines, &c. & pluſieurs ſeigneurs avec la ſuite du Roi.

PHILIPPE II, LE LÉGAT.

LE LÉGAT, *portant la bulle en cérémonie.*

GRAND & illuſtre roi très-catholique, vous le plus puiſſant prince de la terre, le plus pieux, le plus religieux de tous les mortels, recevez du très-ſaint Pere les marques diſtinguées d'affection dont il récompenſe votre zele pour la foi. Cette nouvelle bulle vous déclare aux yeux de toute la chrétienté le vicaire du ſaint-ſiege, le protecteur né de l'égliſe catholique, apoſtolique

& romaine. Réjouiſſez-vous au milieu des tribulations qui vous environnent ; car elles ne ſont rien auprès de la gloire dont vous vous couvrez aux yeux des fideles. Pourſuivez avec la même ardeur ; & bientôt, avec le ſecours de nos prieres & de nos interceſſions, on verra la Hollande rentrer dans le bercail dont elle s'eſt échappée. Non, l'héréſie ne peut durer long-tems ſous vos coups. Tout vous prédit la gloire d'en avoir arraché juſqu'à la moindre racine ; & quand vos yeux ſe fermeront pour s'ouvrir à la béatitude éternelle, ils auront eu la conſolation de voir la terre entiere ſoumiſe par l'effort de vos armes à la foi catholique, dont vous vous êtes montré le plus intrépide défenſeur. Je vois d'avance toute l'Allemagne & l'Angleterre redevenues catholiques. Il ne reſtera plus à votre majeſté un ſeul homme qui ne ſoit ſous le joug de l'égliſe romaine. Et cette prédiction eſt auſſi ſûre d'être accomplie, qu'il eſt vrai que le pape eſt infaillible. Sa ſainteté envoie au duc d'Albe une épée & un

chapeau. Un pareil honneur n'a été accordé juſqu'ici qu'à des princes iſſus du ſang des rois ; mais le S. Pere veut bien, par grace extraordinaire, récompenſer ainſi les merveilleuſes actions d'un général ſi précieux à la catholicité.

PHILIPPE II.

Je reçois avec la plus profonde reconnoiſſance les titres glorieux dont le pere commun des fideles daigne m'honorer. Ils deviennent un ſoulagement aux chagrins dont je ſuis pénétré. Rendez-lui mes ſolemnelles actions de graces pour d'auſſi grands bienfaits. (*Il donne la lettre.*) Tenez, voici une lettre pour le S. Pere ; elle regarde la triſte cauſe de mon fils.

LE NONCE.

Sire, je n'ai oſé m'informer de ſon ſort. Juſqu'ici j'ai tout écouté dans un reſpectueux ſilence, incertain s'il eſt vrai qu'il ne ſoit plus.

PHILIPPE II.

Hélas ! il nous a été ravi, de peur que la malice du ſiecle ne changeât ſon cœur,

&

& que l'adulation des cours ne ſéduiſît ſon eſprit. (*Il ſe fait beaucoup de bruit du côté de la porte de l'appartement de la Reine. Les médecins en ſortent, accablés de triſteſſe. La ducheſſe d'Albe, la princeſſe d'Eboly & toute la ſuite de la Reine fondent en larmes.*) Mais ce n'eſt pas encore la derniere épreuve que la volonté du Ciel me réſervoit. Voyez la conſternation, les ſanglots... Ah, Dieu! Eliſabeth n'eſt plus!.. C'en eſt donc fait. Dans un moment ſi cruel commandons à la douleur, & ne ſongeons qu'à prier pour elle. Venez tous; c'eſt le ſalut de ſon ame qui doit nous occuper; les prieres de l'égliſe obtiennent miſéricorde. J'ordonne qu'on commence dès ce jour à dire des meſſes pendant trois mois par tous mes royaumes, & je répandrai des aumônes abondantes ſur chaque égliſe. (*Il s'appuie ſur le légat & ſur le nonce, & dit en s'en allant:*) Approchez, dignes prélats, ſoutenez-moi; venez, Granvelle, Spinola, Ruy-Gomez, vous les appuis de mon trône. Vous me voyez accablé de triſteſſe; mais ſi avec

le ſecours du Ciel je parviens à détruire juſqu'au dernier des hérétiques, ma conſolation ſera entiere, & je propagerai pendant tout mon regne la foi catholique juſqu'aux extrémités de la terre.

FIN.

REGISTRATO
4029

BIBLI
Sc
PL